

James Hadley

carre
noir

Chase



La main
dans le sac



Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180



CHASE. La main dans le sac

L'amour, c'est bon. L'argent, c'est plus sûr. Julie adorait Harry. À cause de lui, elle devint femme de chambre chez un grossium qui faisait dans les aéroplanes, et chez qui il y avait un gros coup à tenter. Mais qui aurait pu dire ce que ferait Julie, le jour où, son Harry hors circuit par la force des choses, elle n'aurait plus à compter que sur elle ? Et pour elle ?

Bibliothèque nationale du Québec




3 2002 5000 0479 9

Illustration de Françoise Francès
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 430581

ISBN 2-07-043058-8 A 43058  catégorie 1

COLLECTION SÉRIE NOIRE
créée par Marcel Duhamel

Nouveautés du mois

2036 — GARE AU BON SAMARITAIN
(JERRY OSTER)

2037 — LA TOUR, PRENDS GARDE !
(PAUL KINNET)

2038 — LA TRAVERSÉE DES ENFERS
(BILL PRONZINI & JOHN LUTZ)

2039 — LE MACCHAB DE MA TANTE
(ALBERT ASHFORTH)

JAMES HADLEY CHASE

La main dans le sac

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEANNE MATHIEU

nrf

GALLIMARD

James Hadley Chase a été photographié par
Max Feissel, Vevey, Suisse

Titre original :

THE PAW IN THE BOTTLE

© James Hadley Chase, 1954.

© Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française.

PREMIÈRE PARTIE

Au moment où Harry Gleb sortait du métro par l'escalier roulant de New Bond Street, la pluie martelait la chaussée, et l'eau coulait en ruisseaux profonds le long des trottoirs. Près de la sortie, il s'arrêta pour observer le ciel chargé de lourds nuages noirs; il eut une expression de dégoût mêlé de crainte et pensa avec colère :

« C'est bien ma veine! Pas question d'avoir un taxi. Quelle poisse! Il va falloir que j'y aille à pied. La vieille bique va être à cran si je suis en retard. » Relevant sa manchette, il jeta un coup d'œil sur sa montre-bracelet en or.

« Si cette sacrée toquante va juste, je suis déjà à la bourre. »

Après quelques minutes d'hésitation, il releva le col de son pardessus et, tout en continuant à jurer entre ses dents, il s'engagea d'un pas rapide sur le trottoir humide et glissant, tête baissée contre l'averse.

« Il ne manquait plus que ça pour finir cette cochonnerie de journée », se disait-il en se hâtant sous la pluie qui dégoulinait du bord de son chapeau, et lui éclaboussait les jambes. « L'affaire des cigarettes tombe à l'eau, ce sacré cabot arrive quatrième, quarante billets de foutus, et maintenant, cette saloperie de pluie! »

Par habitude, il marchait dans l'ombre en évitant la

lumière des réverbères. Vers le milieu de Bond Street, il aperçut des boutons d'acier qui brillaient faiblement. Automatiquement, il traversa la rue.

« Les flics grouillent comme des poux par ici », pensa-t-il en rentrant la tête dans ses larges épaules comme s'il s'était attendu à sentir une lourde poigne s'appesantir sur lui. « Je me demande pourquoi on les fourre pas dans les mines. Ils sont toujours en train de gémir sur la pénurie de mincurs. Un flic c'est fort comme un bœuf. Et ça ne fait rien qu'embêter les autres. Il serait bien plus utile au fond d'une mine. »

Quand il eut mis une bonne centaine de mètres entre l'agent et lui, il traversa de nouveau et tourna dans Mayfair Street. Après avoir parcouru quelques mètres encore, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. S'étant assuré que personne ne l'observait, il s'engouffra sous une porte cochère qui s'ouvrait près d'une librairie d'occasion et entra dans un couloir faiblement éclairé.

Une femme blonde, vêtue d'un pantalon de flanelle et d'une veste de cuir, descendait l'escalier, un parapluie sous le bras. En le voyant, elle s'arrêta et son visage dur s'éclaira sous le fard.

— Bonjour, chéri. Tu venais me voir?

— Jamais de la vie, répliqua Harry d'une voix brève. J'ai mieux à faire que de dépenser mon argent avec toi.

Elle eut une petite moue amère, et il poursuivit sur un ton radouci :

— Ecoute, Fan, tu ferais mieux de boucler. Tu trouveras pas de clients dans les rues ce soir. Il pleut à seaux et il n'y a personne dehors que les flics.

— Il y a toi, fit-elle avec un sourire engageant.

Harry eut pitié d'elle. Il avait des relations amicales avec la plupart des putains du West-End, et il savait que Fanny était dans la débîne. Elle se faisait trop vieille pour le métier et la concurrence était acharnée.

— Je regrette, Fan, je suis occupé ce soir.

Il secoua son chapeau trempé et demanda :

— Les autres sont montés?

— Il y a Bernstein et ce salaud de Theo. Le cochon a eu le culot de me proposer un demi-dollar.

Harry dissimula une grimace amusée.

— Te frappe pas pour Theo. Tout le monde sait qu'il a des plaisanteries infectes.

La colère brilla dans le regard de la femme.

— Je le moucherai un de ces jours. J'ai déjà rencontré pas mal de vaches dans ma vie; mais celui-là il vous dit de ces choses qui vous restent sur l'estomac.

— Moi, rien que de le voir, ça me donne mal au cœur, répondit Harry d'un ton détaché. Allons, bonsoir, Fanny.

— Viens me voir quand tu auras fini, insista-t-elle. Je te donnerai du bon temps, Harry, sans blague.

Harry réprima un frisson.

— Un de ces jours, mais pas ce soir. Je dois ramener Dana chez elle. Tiens, prends ça. (Il lui tendait deux billets d'une livre.) C'est pour t'acheter un petit souvenir.

— Merci, Harry, dit la femme en saisissant l'argent avec avidité. Tu es un brave type.

— Je le sais, répliqua-t-il avec un sourire.

Puis il se mit à gravir les marches. « Pauvre fille, pensa-t-il. Elle vieillit et elle grossit. Du bon temps... tu parles! »

Sur le palier, il s'arrêta devant une porte où se lisait l'inscription suivante :

Mme FRENCH
Bureau de Placement
Renseignements

Il attendit un moment, puis il revint sur la pointe des pieds jusqu'à la rampe et se pencha pour regarder dans le couloir. La femme blonde, debout devant la porte d'entrée, regardait tomber la pluie. Il la vit ouvrir son parapluie et sortir dans la rue. Il hocha la tête, puis, avec un haussement d'épaules, il gratta contre le battant.

La lumière jaillit à l'intérieur de la pièce et la silhouette d'une jeune fille se découpa sur le panneau de verre dépoli. La clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit.

— Salut! c'est moi! dit-il d'un ton jovial. Le dernier, comme toujours.

— Entre, Harry. Ils t'attendent.

— Qu'ils attendent! (Il attira la jeune fille contre lui et l'embrassa. Il sentit ses lèvres chaudes s'abandonner sous les siennes.) Tu as une mine superbe. Je me demande comment tu fais, surtout après hier soir!

— Ne parle pas d'hier. (Elle lui rendit son sourire.) J'avais une tête ce matin!

« Belle et dure comme un diamant, se dit-il, et aussi chère!... »

— Viens, Harry, ils t'attendent. Tu connais maman. Elle effleura son visage de ses doigts minces et caressants. Il l'entoura de son bras.

— Qu'est-ce qu'elle me veut? Il y a des semaines que je ne l'ai vue, et du diable si je me soucie de la voir maintenant. Chaque fois que je la vois, il m'arrive une tuile.

— Ne fais pas l'idiot, Harry. Viens, je t'en prie. Et puis, ne fais pas ça. Bas les pattes! Tu te crois tout permis!

Avec un sourire narquois, il la suivit; ils traversèrent le petit bureau et entrèrent dans une pièce éclairée par une lampe dont toute la lumière se concentrait sur un buvard blanc posé sur le vaste bureau. Le reste de la pièce était plongé dans une obscurité profonde où flottait la fumée des cigarettes.

Devant le bureau, était assise Mme French. En face d'elle se tenaient Sydney Bernstein et Theo. Lorsque Harry entra, tous les regards se levèrent sur lui.

— Tu es en retard de dix minutes, dit Mme French d'une voix brève.

C'était une créature massive au teint jaunâtre, au regard aigu et brillant. Ses boucles d'oreilles de jais jetaient des éclairs en se balançant dans la lumière de la lampe.

— Pas pu faire autrement, répondit Harry d'un ton

désinvolte. Il tombe des cordes. Ecoutez plutôt! Pas de TAXIS. Obligé de venir à pied. (Il enleva son pardessus et le lança sur une chaise.) Salut, mon vieux Syd. Comment va? Ma parole! mais c'est la Pustule qui est là dans le noir en train de se ronger les ongles! Comment vont les furoncles, Theo, ma beauté?

— Ta gueule, grogna Theo dans l'obscurité.

Harry eut un bon rire.

— Quel charmant garçon! (Posant ses longues mains sur le bureau, il regarda Mme French avec un sourire épanoui.) Eh bien! me voici. Mieux vaut tard que jamais. Qu'est-ce que vous mijotez?

— Oui, finissons-en, maman, dit Dana avec impatience. J'ai envie d'aller me coucher.

— Assieds-toi, Harry. (Mme French lui désignait une chaise auprès d'elle.) Le moment est venu de se mettre au boulot ensemble.

— Vraiment? Ma foi, je ne sais pas trop. (Il sortit un paquet de Players, en alluma une et passa le paquet à Bernstein.) Les flics sont mauvais en ce moment. Vous avez vu comment ils ont pincé Parry hier soir? Le pauvre idiot n'était même pas sorti de la maison quand ils l'ont poissé. Ils sont drôlement excités depuis quelque temps. C'est la faute de cette andouille qui a descendu Rawson. Quand on se met à tirer sur les flics, ça va mal. Je me demande si c'est bien le moment d'entreprendre un boulot.

Mme French eut un geste d'impatience.

— Que dirais-tu d'un petit coup de main sur les fourrures Wesley?

Harry se raidit et émit une sorte de long sifflement.

— Hé là! minute! Avez-vous envie de m'en faire attraper pour cinq ans? Je ne suis pas fou.

— C'est bien ce que je dis, intervint Bernstein avec véhémence. (C'était un petit homme dont la face noi-raude était ridée comme celle d'un singe.) Soyez raisonnable. Ce n'est pas la peine d'aller se casser la tête contre un mur. Les fourrures Wesley! c'est de la folie!

— Mais vous êtes preneurs si nous arrivons à mettre la main dessus? demanda Mme French, avec un regard dur.

Il fit un signe d'assentiment.

— Bien sûr; mais vous n'avez pas le moindre espoir de mettre la main dessus. Pourquoi ne voulez-vous pas être raisonnable?

— Vous parlez sérieusement? (La question venait de Harry.) Vous savez à quoi vous vous attaquez?

— Je sais. (Mme French secoua la cendre de sa cigarette sur le parquet. Sa bouche formait une ligne dure.) Ce ne sera pas facile, mais c'est faisable.

— Je vous dis que non! s'exclama Bernstein en frappant la table de son petit poing velu. Il y en a déjà quatre qui ont essayé : vous savez ce qui leur est arrivé. C'est trop dangereux.

— Il a raison, vous savez, dit Harry avec une grimace. Evidemment, ce serait une fameuse affaire si on pouvait la décrocher. Mais je crois que nous n'avons aucune chance, Ma.

— Tu causes comme un imbécile, dit Mme French avec colère. Tu ne connais rien de l'affaire, que ce que tu as entendu dire. Il y a quatre idiots qui ont essayé de faucher les fourrures, c'est entendu. Mais pas un ne s'est donné la peine de chercher à découvrir le mécanisme du coffre. Ils n'ont pas fait marcher leurs méninges, pour la bonne raison qu'ils n'en avaient pas.

— Vous vous trompez, dit Bernstein, en s'avançant jusqu'au bord de sa chaise. Frank s'est donné un mal fou. Il a passé quatre mois à étudier les lieux; et il s'est fait pincer avant même d'avoir ouvert le coffre. Qu'est-ce que vous dites de ça?

— Il faut savoir faire son profit des fautes commises par les autres. Ça veut dire que le coffre est muni d'une sonnerie d'alarme qui fonctionne dès qu'on le touche. C'est ce que nous allons essayer de découvrir en premier lieu.

— Et comment ça? questionna Harry.

— Mme Wesley cherche une femme de chambre. Après avoir essayé toutes les autres agences, elle est venue chez moi. Il y a longtemps que j'attendais cette occasion.

— Et on lui colle quelqu'un à nous? (Harry semblait intéressé.) C'est une idée, Ma. Il se peut que ça marche.

— Ça doit marcher. Si nous arrivons à mettre dans la place une fille capable d'ouvrir l'œil, elle pourrait découvrir le mécanisme du coffre. Dans ce cas, vous vous chargeriez du boulot?

— Peut-être.

Harry, tout en se grattant la tête, pensait à Parry. Pas plus tard que la veille au soir, ils avaient fait une petite partie ensemble. Et maintenant, il était en taule. Une affaire de l'importance de celle des fourrures, ça irait chercher dans les cinq ans. Cette pensée le fit reculer.

— C'est une grosse affaire, Ma. J'aimerais en savoir un peu plus long. Theo est dans le coup?

Theo s'arrêta de se ronger les ongles pour répondre :

— Et comment que j'en suis! J'ai pas les foies, moi.

— Un de ces jours, je vais écraser tes furoncles, sale ouistiti, dit Harry d'un ton aimable, et je t'écraserai la figure par la même occasion.

— Nous ne pouvons rien faire sans la fille, fit observer Mme French. Tu connais quelqu'un qui pourrait faire l'affaire, Harry?

— Oh! je connais des tas de filles, répondit Harry, en lançant un coup d'œil en coin à Dana. Ça dépend quel genre vous voulez.

— Je veux quelqu'un de jeune et de dégourdi, qui présente bien, et qui ait envie de gagner facilement l'argent, répondit Mme French avec vivacité. Je me charge des références.

Harry se balança en arrière sur sa chaise et se mit à contempler le plafond.

— Il y a bien une fille, dit-il après un moment de silence. C'est une chic même. Elle s'appelle Julie Holland.

Elle travaille chez Sam Hewart, au Bridge. Syd l'a vue. Tu crois qu'elle ferait l'affaire Syd?

Bernstein haussa les épaules, et son visage ridé se renfrogna.

— Je ne sais pas. Peut-être, à condition qu'elle se surveille, car elle a un sacré sale caractère.

Harry se mit à rire.

— Il lui en veut, Ma. L'autre soir, il lui a pincé les fesses, et elle lui a flanqué une gifle. Quelle rigolade! J'ai failli en crever. Ne l'écoutez pas. Je crois qu'elle fera l'affaire. Elle a de l'allure et elle est loin d'être bête. Hewart en pense grand bien, et vous savez qu'il lui faut être extrêmement prudent.

— La police la connaît? s'enquit Mme French.

— Non, c'est pas son genre. Elle s'est toujours tenue à carreau, mais je sais qu'elle a envie d'avoir du fric. Elle m'en a parlé. Elle a de l'ambition et elle en a marre de vivoter péniblement avec quelques livres par semaine. Je crois qu'elle aurait assez de culot pour prendre le risque si c'est bien payé.

— Nous ne pouvons pas la mettre au courant, c'est trop risqué. Et puis, il faut que nous soyons sûrs qu'une fois le boulot terminé, elle la bouclera. La police se doutera qu'il y avait un complice dans la place et ils la cuisineront. Il faut que nous soyons absolument certains qu'elle ne parlera pas si les choses tournent mal.

Theo se pencha en avant et la lumière éclaira son visage.

— Qu'il trouve la donzelle. Pour ce qui est de la faire taire, je m'en charge, dit-il.

Theo était un jeune garçon, petit et trapu. Sa figure ronde au teint brouillé était couverte de points noirs et de boutons; ses yeux verts, très rapprochés, avaient une expression cruelle. Il y avait dans sa physionomie quelque chose de si affreusement haineux et méprisant, que les autres le regardèrent surpris. Un malaise soudain passa dans la pièce.

— Pas de violence, dit vivement Bernstein. Je suis contre la violence.

— Ta gucule! répondit Theo, qui disparut de nouveau dans l'ombre.

— Je pense comme lui, dit sèchement Harry. Tu es un peu trop porté sur la correction quand il s'agit des femmes, la Pustule. Un de ces jours, c'est toi qui vas te faire corriger; et alors, gare à ta sale bobine.

— Ça va! lança Mme French. Il nous faut cette fille si nous voulons entreprendre le travail. Tu es bien avec elle, Harry?

Harry eut un sourire narquois.

— Mon Dieu, elle ne me déteste pas.

— Occupe-toi de cette fille, Harry, dit Mme French. Nous ne pouvons rien faire sans elle. Il me la faut dans une semaine. Tu peux arranger ça?

— Minute! Je n'ai pas dit que je marchais dans la combine. Quelle sera ma part? Si ça ne vaut pas le coup, je n'en suis pas.

Mme French s'attendait à cette question. Elle prit un crayon et un bloc de papier.

— Les fourrures sont assurées pour trente mille dollars. Supposons que nous en tirions dix-sept mille?

Elle regardait Bernstein d'un air interrogateur.

— C'est pas la peine de me regarder, dit-il d'un ton sec. Je ne peux pas savoir ce qu'elles valent avant de les avoir vues. Mais, de toute façon, dix-sept mille, c'est trop. Mettons dix si elles sont vraiment aussi belles que vous le dites. Mais je ne veux pas discuter le prix avant d'avoir vu la marchandise.

— Et puis, il y a les bijoux, continua Mme French, sans tenir compte de Bernstein. (Elle commença à griffonner sur le papier, sous le regard attentif des autres.) Ta part à toi, Harry, sera de huit mille dollars, au minimum. Peut-être plus.

— Mazette! s'exclama Harry dont le regard s'alluma. Voilà ce qui s'appelle parler. Pour huit mille dollars...

— Mais c'est idiot! hurla Bernstein, dont les mains voltigèrent au-dessus du bureau comme deux chauves-souris affolées. Vous ne pouvez pas faire des promesses pareilles. Vous voulez que je prenne la marchandise, n'est-ce pas? Alors, c'est moi qui fais le prix. Vous ne pouvez pas dire qu'elle vaut tant ou tant. Il faut que je la voie d'abord.

— Si tu ne veux pas discuter de chiffre, Sydney, nous trouverons quelqu'un d'autre, dit Mme French avec douceur. Parmi les recéleurs, tu n'es pas le seul qui serait heureux d'avoir entre les mains les fourrures Wesley.

Theo donna un coup de coude à Bernstein.

— Mets ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus, lui dit-il en éclatant de rire.

La pluie éclaboussait les vitres et formait de petites rivières le long des trottoirs. Le policeman solitaire qui arpentait Mayfair Street, bien à l'abri sous sa cape imperméable, était loin de se douter qu'à quelques mètres de lui, on était en train d'organiser un cambriolage. Il pensait aux choux de printemps qu'il avait plantés dans l'après-midi et se disait que cette pluie allait leur faire du bien.

II

En cherchant bien, vous trouveriez, dans la jungle de briques, de pierres et de carreaux sales, qui s'étend le long de King's Street, Fulham Palace Road et Hammersmith Bridge Road, tout un assortiment étrange de cafés, de restaurants et de clubs, qui trouvent le moyen de s'y dissimuler.

C'est en de tels lieux que les déserteurs, las de rester terrés comme des rats, viennent avaler rapidement une tasse de café et jeter un coup d'œil sur le monde avant de regagner le West End. C'est là que les petits gangs du marché noir se réunissent pour mettre au point les derniers détails d'une nouvelle spéculation, et que les spécimens les plus répugnants de la pègre londonienne —

les petits jeunes gens fardés, portant des sandales et des chandails voyants — viennent se restaurer avant de commencer leur chasse nocturne.

Le roi de ces établissements était le *Bridge*; ce café appartenait à Sam Hewart, petit homme replet au visage dur et sans âge. Il avait acheté le café au plus fort du blitz de Londres, et l'avait eu presque pour rien.

Six mois plus tôt, une jeune fille s'était présentée dans le bureau de Hewart. Elle se nommait Julie Holland et travaillait tout près de là, dans un cabinet de lecture. Elle avait appris, lui dit-elle, qu'il manquait de personnel.

— Je pourrais rendre des services, lui déclara-t-elle tranquillement. Je ne ferais pas d'histoires.

Hewart avait été impressionné. Il aimait la chevelure noire et lustrée dont les souples ondulations encadraient un petit visage pâle. Il aimait le regard vif des yeux gris et, surtout, il aimait le corps splendide qu'en vieux libertin qu'il était, il imagina aussitôt sans vêtements. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait pu ne pas la remarquer jusque-là. Si, comme elle le prétendait, elle travaillait à la librairie, il aurait dû la voir. Il était furieux de ne pas l'avoir vue : c'était un signe de vieillissement. Elle ne lui aurait pas échappé cinq ans auparavant, se disait-il. Quand il ne dormait pas, il passait presque tout son temps à penser aux filles. Consciemment ou inconsciemment, elles occupaient son esprit, comme l'idée de la mort occupe parfois l'esprit des timides. Toutefois, depuis quelque temps, il était moins préoccupé par ce genre de pensées, et cela l'ennuyait. « Je prends de la bouteille », se disait-il avec amertume.

La jeune fille qui se tenait devant lui éveillait en lui les sensations presque oubliées du désir. Elle portait un chandail qui lui moulait la poitrine, et une jupe courte et étroite. Il ne pouvait ignorer aucune des courbes de son corps. Le rouge à lèvres éclatant accentuait la forme pleine de sa bouche, et les lèvres semblaient si douces et si prometteuses que Hewart en avait le souffle coupé.

Il eût été furieux et stupéfait s'il avait su qu'elle s'était délibérément vêtue de la sorte, pour allumer sa convoitise d'homme vieillissant. Un jeune gars du milieu lui avait passé le tuyau : Hewart avait besoin d'une fille dégourdie, capable de garder sa langue. Si elle ne répugnait pas à se laisser un peu peloter de temps en temps, Hewart ne serait pas désagréable.

— Il se fait vieux, avait dit le garçon avec un cynisme qui avait plu à Julie. Tu sais ce que c'est, les vieux : ils se contentent de te tripoter. Rien de bien terrible.

Quant au café... elle n'avait pas besoin qu'on lui dise ce qui se passait dans certains cafés du quartier, et le Bridge, elle le savait, ne faisait pas exception; mais Hewart payait bien. C'était l'essentiel. C'était très bien payé.

— Il te donnera six billets, peut-être plus, et, si tu te laisses pincer les cuisses de temps en temps, il ira jusqu'à sept.

Sept livres par semaine! A l'époque, une telle somme comblait les ambitions de Julie. Elle décida qu'elle obtiendrait la place. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire qu'Hewart l'embête? Elle en avait depuis longtemps l'habitude. Sept livres par semaine! c'était la fortune.

Julie avait vingt-deux ans. Pendant vingt ans, elle n'avait connu que la pauvreté la plus cruelle, les économies sordides, les expédients. Ses parents étaient dans la misère, elle habitait un taudis malpropre, et elle avait toujours faim. Si loin qu'elle remontât dans ses souvenirs, elle retrouvait ce même sentiment d'angoisse et de désespoir devant la vie qui lui échappait, et devant toutes les bonnes choses qu'elle aurait pu avoir si elle avait eu de l'argent pour les acheter. La faim avait façonné son caractère; la faim avait aiguisé son intelligence, l'avait rendue sournoise et rusée. La faim, et aussi l'envie; car l'envie qui la dévorait avait fait d'elle une enfant morose et insociable, puis une jeune femme avisée, dure et calculatrice.

Elle était bien résolue à avoir toutes les bonnes choses de la vie, et puisque ses parents se montraient incapables

de les lui procurer, elle commença à se servir elle-même. Elle mettait tant d'adresse dans ses larcins que nul ne la soupçonnait.

Mais, à mesure qu'elle grandissait, son désir de richesse allait croissant, et son esprit était obsédé par le besoin d'argent. Lorsque ses parents furent tués au cours d'un bombardement aérien, et qu'elle se trouva seule dans une chambre sordide, cette liberté inattendue eut pour résultat de lui faire découvrir un moyen, ignoré d'elle jusque-là, de se procurer ce qu'elle désirait. Elle s'aperçut, maintenant qu'elle avait la liberté de se promener à n'importe quelle heure de la nuit, que quelque chose en elle attirait les hommes. Se sentant libre, elle se demanda si elle ne pourrait pas monnayer ce pouvoir.

La guerre et l'arrivée des troupes américaines lui fournirent l'occasion qu'elle cherchait : elle se joignit donc à la vaste armée des jeunes filles venues des quartiers de l'Est pour s'amuser avec les « Yanks ».

Bien qu'elle n'eût alors que dix-sept ans, Julie acquit rapidement une classe qui la distinguait des autres petites bonnes femmes qui, avec de petits gloussements et des regards en coulisse, se postaient aux coins des rues pour guetter les G.I.'s qui déambulaient dans Piccadilly. Elle ne fréquentait que les officiers, et il était bien rare qu'elle rentrât le soir dans sa misérable petite chambre. En très peu de temps, elle avait acquis un vernis d'une solidité à toute épreuve, une garde-robe tapageuse, une connaissance intime des désirs masculins, et cinquante livres déposées à la Caisse d'épargne. Pendant quelque temps, elle vécut largement; puis vint la fin de la guerre, et les Américains rentrèrent chez eux. Alors commencèrent les années maigres et le règne du système D. Elle dut se débrouiller pour éviter d'être envoyée dans une usine. Elle dut se débrouiller pour se procurer des cartes de textile, de la nourriture et de l'argent.. Elle eut la chance d'obtenir un emploi dans un cabinet de lecture à bon marché, bien qu'elle ne gagnât que deux livres dix par semaine. Tout

était désormais une question de débrouillardise, et elle ne tarda pas à se rendre compte que ceux qui ne prenaient pas de risques étaient voués à manger de la vache enragée. Il fallait choisir : être honnête et la sauter, ou être malhonnête et avoir la bonne vie. Il ne semblait pas y avoir de milieu. Elle savait que le Bridge avait une sale réputation et que toute la canaille s'y donnait rendez-vous; mais c'était bien payé, le reste n'avait pas d'importance. Elle en avait assez de vivoter avec ses cinquante shillings par semaine.

— Si tu travailles pour Hewart, tu rencontreras tous les durs, lui avait dit son copain. Si tu sais mener ta barque, tu ne dois manquer de rien. Une fille comme toi doit s'amuser. Ça ne t'amuse pas ton cabinet de lecture, non?

Sept livres par semaine! Cette somme la décida. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire que l'endroit fût un peu louche? Elle était assez grande pour prendre soin d'elle-même. Si Hewart était d'accord, elle était prête à travailler pour lui.

Dès qu'il la vit, Hewart comprit qu'elle était exactement la fille qu'il lui fallait pour ce genre de travail.

— Il y a deux emplois ici, lui dit-il. Un travail de jour à trois livres par semaine. Il n'y a pas grand-chose à faire : un peu de nettoyage et les sandwiches à préparer pour la nuit. Pas un boulot formidable... mais un boulot.

— Et l'autre? demanda Julie, sachant fort bien que le second était celui qu'elle prendrait.

— Ah! fit Hewart avec un clin d'œil. L'autre, c'est un bon boulot. C'est l'affaire d'une fille ambitieuse et capable de tenir sa langue. Il se peut que ça vous convienne.

— Combien?

— Sept livres par semaine. Il faut tenir la caisse et prendre les messages. C'est un travail de nuit — de sept heures à deux heures du matin. Mais il faudra la boucler, hein? et quand je dis la boucler, je sais ce que je dis.

— Je ne suis pas bavarde, dit Julie avec calme.

— Ça ne paie pas, d'ailleurs; du moins pas par ici.

— Vous ne me faites pas peur, répliqua sèchement Julie. Je ne suis pas née d'hier.

— Bon! fit Hewart avec un sourire narquois. Vous êtes une fille bien. Dès que je vous ai vue, j'ai su que vous feriez mon affaire. Et maintenant, écoutez-moi : nous sommes au service de notre clientèle, hein? Ce qu'il y a de plus important, c'est de prendre les messages. Il faut être à la coule pour ça. Rien ne doit être noté... Et les messages doivent être transmis en vitesse. Par exemple, je suppose que vous ayez un coup de téléphone pour Jack Smith. Il faut que vous sachiez qui c'est, et s'il est ou non dans l'établissement. S'il n'y est pas, vous le dites, et vous prenez le message. Vous devez vous débrouiller pour que Smith ait son message dès qu'il arrivera et que personne d'autre ne le sache. Il ne faut jamais perdre le nord. Mais je crois que vous êtes capable de faire ça. Vous n'avez pas l'air bête.

Voyant qu'elle hésitait, Hewart continua :

— Vous ne serez au courant de rien, vous comprenez? Quand on ne sait rien, on ne peut pas avoir d'embêtements, hein? C'est une occasion de gagner un peu d'argent facilement. Il y a des gars qui vous donneront une livre, peut-être deux pour leur avoir transmis un message. Ça s'est déjà vu. Et puis, écoutez, vous me plaisez. Je vous donnerai huit livres si vous acceptez. Je ne peux pas vous dire mieux. Tous les gars vont être fous de vous. Vous êtes débrouillarde et jolie. Je sais reconnaître ce qui est bien. Pensez-y : huit beaux billets d'une livre tous les vendredis. Pensez aux bas de soie que vous pourrez vous payer.

Mais Julie voulait en savoir plus long sur le travail qu'elle aurait à faire, avant de se lancer tête baissée. C'est ce qu'elle dit à Hewart.

— C'est là que vous avez tort, lui répondit-il. Vous n'avez pas besoin de savoir — c'est comme moi. Je suis le patron, hein? Les clients viennent; ils laissent des messages, quelquefois un paquet, je leur donne à manger, je leur rends quelques menus services, mais je ne pose pas de questions. De temps en temps, les flics viennent faire un

tour. Ils veulent savoir ceci et cela. Moi, je ne sais rien. Je ne peux pas raconter des mensonges, hein? Il se peut qu'ils vous parlent, mais si vous ne savez rien, vous ne pourrez rien leur dire. C'est ce que j'appelle être à la coule.

— La police vient ici? demanda Julie surprise. Je crois que je n'aimerai pas ça.

Hewart fit de la main un petit geste d'impatience.

— Vous savez aussi bien que moi que les policiers fourrent leur nez partout. C'est leur boulot. Où que vous travailliez, vous aurez leur visite tôt ou tard. Qu'est-ce que ça fait? Nous ne faisons rien de louche : nous servons la clientèle. C'est pas nos oignons si nos clients ont des histoires, hein? Et d'ailleurs, pourquoi croyez-vous que j'offre huit billets? Le travail n'en vaut pas trois. Je pourrais trouver des douzaines de filles pour cinquante shillings, des centaines. Mais je donne huit livres parce qu'il se peut que les poulets posent des questions. Je ne dis pas qu'ils le feront, mais c'est possible. Et je sais qu'une jeune fille ne tient pas à avoir affaire à la police. Personne n'y tient. C'est pourquoi je paie davantage.

Présenté de la sorte, tout cela semblait assez raisonnable; et c'était vraiment bien payé. Si elle laissait échapper cette occasion, elle ne retrouverait peut-être jamais la pareille.

— Ça va, dit-elle. J'accepte.

Elle fut surprise de trouver son travail si facile. Il n'y avait personne dans le café avant onze heures. A ce moment-là, les habitués commençaient à arriver et la salle se remplissait de la fumée des cigarettes et du murmure des voix. C'était comme au théâtre, pensait Julie, au premier rang de l'orchestre. Assise derrière la paroi vitrée de la caisse, elle n'avait pas l'impression de faire partie de la salle, mais plutôt d'être un observateur qui, derrière une fenêtre secrète, assisterait sans être vu à la représentation d'un théâtre étrange et passionnant. Le premier soir, Hewart, le cigare entre les dents, le petit doigt orné d'une grosse bague où étincelait un diamant, était resté auprès

d'elle. A voix basse, il avait fait quelques commentaires sur les gens qui se trouvaient dans la salle.

— Le mec, là, avec le manteau roux, c'est Syd Bernstein. (Sa voix ronronnait aux oreilles de Julie.) Souviens-t'en. Il a un grand magasin de fourrures dans Gideon Road : tu as dû le voir. Si tu veux une fourrure à bon marché, va voir Syd. Il te fera un prix si tu viens de ma part. Le type à qui il parle, c'est le Duc. On l'appelle comme ça à cause de ses belles manières. Observe-le. Tu ne le verras jamais boire dans sa soucoupe. Peu importe comment il vit. Moins on en sait... Là-bas, c'est Pugsey, le type en gris; c'est un gros ponte dans les courses de chiens. Il en connaît un bout sur la façon de doper les chiens... (Hewart se ressaisit, s'éclaircit la gorge.) Enfin, ça n'a pas d'importance. C'est Pugsey; rappelle-toi son nom et oublie le reste. Le mec qui allume une cigarette, c'est Goldsack. Tiens, voilà un type au poil pour toi. Quand je l'ai connu, il ne doit pas y avoir plus de deux ans, il ne valait pas trente shillings. Sans blague. Maintenant, il peut te signer un chèque de dix mille livres sans s'en faire. C'est un caïd.

Julie apprit à connaître Bernstein, Pugsey et les autres.

Au Bridge, la vie ne manquait ni de variété ni d'intérêt. Le téléphone lui donnait beaucoup de travail. Les messages qu'elle recevait n'avaient aucun sens pour elle. « Dites à Pugsey que le lévrier est en bonne forme. Compris? Le lévrier est en bonne forme. » « Priez M. Goldsack d'appeler le Garçon Bleu à midi. » « Message pour M. Bernstein : à l'heure habituelle; à l'endroit habituel. C.O.D. » Et ainsi de suite. Ces messages chiffrés la déconcertaient et l'intriguaient. Pour leurs destinataires, cela signifiait de l'argent. Pugsey, Goldsack et les autres s'enrichissaient à l'aide de tels messages, parce qu'ils étaient dans le coup. Elle les enviait, tout en sachant qu'elle aurait tort de se plaindre : car, à la fin de la troisième semaine, elle gagnait douze livres : huit que lui donnait Hewart, et quatre de pourboires. Mais plus elle gagnait d'argent, plus elle en voulait. Ses besoins s'étaient accrus. Elle avait loué, dans

Fulham Palace Road, un petit appartement meublé qui lui coûtait quatre livres par semaine. Elle avait acheté des vêtements et fumait davantage. Comme elle était libre l'après-midi, elle dépensait de l'argent en cinéma et en babioles inutiles qu'elle achetait dans les grands magasins. C'était agréable de ne pas travailler pendant la journée : elle aimait ça, mais elle se sentait un peu seule. Elle n'avait pas d'amis. C'était l'inconvénient du travail de nuit. Elle n'avait jamais l'occasion de rencontrer des gens dans la journée : ils étaient tous à leurs affaires.

Les hommes qu'elle voyait au café étaient trop occupés à faire de l'argent pour se soucier d'elle. Elle aurait pu avoir Hewart assez facilement, mais il était trop vieux. Pour lui faire plaisir, elle lui laissait prendre quelques privautés, et, comme le lui avait dit son copain, il était facilement satisfait. Ce qu'elle voulait, c'était un compagnon de son âge, qui s'intéresserait aux mêmes choses qu'elle et ne serait pas tout le temps en train de la tripoter.

Elle travaillait au café depuis trois mois, lorsque Harry Gleb y fit son apparition. Dès l'instant où elle le vit, elle se sentit intéressée, car Harry avait une personnalité formidable. Son large sourire vous donnait envie de sourire en retour. Son rire était communicatif, sa confiance en lui, énorme. C'était un personnage plein d'allant et de caractère; et puis, il était bien habillé : sa cravate peinte à la main laissa Julie béate d'admiration. Il avait une abondante chevelure noire et ondulée, une petite moustache qui semblait tracée au crayon, et ses yeux verts pétillaient d'une bonne humeur grivoise. Bien qu'il fût un dur, sans scrupules, superficiel, fat et égoïste, on ne pouvait s'empêcher de le trouver sympathique. Il avait toujours le sourire. Il était toujours prêt à lancer une blague, à vous prêter un livre, à jouer dix billets à pile ou face, ou à se saouler avec vous. Il appelait par leur prénom presque tous les garçons de restaurant du West-End. Il connaissait la plupart des putains, des têtes brûlées, et des femmes entretenues du quartier, et tout le monde l'aimait. C'était le type même

du mauvais garçon de Londres, et il se souciait peu de sa réputation.

Aux yeux de Julie, il apparut comme un héros de cinéma. Il lui semblait aussi différent des autres hommes qui fréquentaient le café, que Clark Gable était différent du gros monsieur assis à côté d'elle dans le métro.

Mais elle était trop fine mouche pour lui laisser deviner l'impression qu'il avait faite sur elle. Elle avait confiance dans son propre pouvoir de séduction, et elle était certaine qu'il ferait tôt ou tard les premières avances.

A cette époque, Harry était en affaires avec Syd Bernstein. Il n'aimait pas le Bridge, et pas davantage Hewart, mais comme Bernstein était un habitué de l'endroit, Harry se mit à le fréquenter lui aussi.

Il ne tarda pas à remarquer Julie, trônant à sa caisse; et comme il s'intéressait plus ou moins à toutes les belles filles, il s'occupa vaguement d'elle. Mais il n'eut jamais l'occasion de voir sa silhouette jusqu'au jour où Julie sortit de sa boîte pour transmettre un message au Duc; il émit un long sifflement d'admiration.

— Beau brin de fille, dit-il à Bernstein en la désignant d'un geste du pouce. Où Sam l'a-t-il dégotée?

Bernstein n'en avait pas la moindre idée. Après son départ, Harry se dirigea négligemment vers la caisse et commença à flirter avec Julie.

Elle avait patiemment attendu ce moment, mais elle ne laissa paraître aucun empressement. Elle se montra plutôt froide à l'égard de Harry, elle rit de ses compliments et le rabroua lorsqu'il devint familier.

Harry attirait les femmes comme l'aimant attire les épingles. La conduite de Julie le surprit. Il avait toujours considéré les femmes comme des bourriques sentimentales, qui pouvaient être amusantes quand on n'avait rien de mieux à faire. Mais cette fille-là n'était pas comme les autres, il en était sûr. Elle était assez gentille, mais il y avait dans ses yeux une expression moqueuse qui l'irritait. Cela prouvait sans aucun doute qu'elle savait très bien où il

voulait en venir, et qu'elle n'avait pas l'intention de le prendre au sérieux. Il pouvait se montrer aussi aimable et aussi flatteur qu'il voudrait, cela ne le conduirait à rien.

Cette attitude intriguait Harry; or c'était précisément ce que cherchait Julie. A chaque instant, il venait faire un petit tour au café pour bavarder un peu avec elle; il lui apportait une paire de bas de soie, une boîte de chocolats, et il essayait de briser la barrière d'ironie qu'elle avait élevée pour le tenir à distance. Il lui avait demandé à plusieurs reprises de sortir avec elle, mais elle avait refusé. Elle ne voulait pas courir le risque d'être lâchée. Elle avait déjà fait pas mal d'expériences, et elle savait que plus elle lui tiendrait la dragée haute, plus il témoignerait d'ardeur quand elle céderait.

Lorsque Mme French demanda à Harry s'il connaissait une fille capable de les aider, il pensa immédiatement à Julie. Elle voulait gagner de l'argent, elle était intelligente et assez téméraire pour courir sa chance. Mais il était un peu contrarié qu'elle refusât obstinément de se lier avec lui. Il lui fallait trouver un moyen de forcer ses défenses, et il décida que le meilleur système serait qu'elle perdît son emploi au café avant qu'il lui soumit sa proposition. Tant qu'elle avait du travail et qu'elle recevait un salaire régulier, elle était indépendante et, si elle avait des scrupules, elle pouvait l'envoyer promener. Harry avait horreur des femmes indépendantes. C'était l'indépendance de Julie qui les séparait pour le moment, il en était sûr.

La première chose à faire, c'était donc de la faire flanquer à la porte. Mais, comment faire? Il se creusait la tête sans résultat. Elle était au mieux avec Hewart, et il ne semblait y avoir aucune raison pour qu'elle quitte le café.

« Bah! il arrivera bien quelque chose, se disait-il pour se consoler. Il arrive toujours quelque chose. »

Il arriva quelque chose, en effet, mais pas exactement ce qu'il aurait voulu.

Deux jours après la réunion dans le bureau de Mme French, le téléphone placé près de Julie sonna, et une voix féminine, essoufflée et impérieuse, demanda :

— M. Harry Gleb est-il ici, je vous prie?

Julie sentit un frisson lui courir le long de la colonne vertébrale. Elle n'avait pas vu Harry Gleb depuis trois jours. Elle commençait à se demander si elle ne l'avait pas traité un peu trop rudement, et s'il ne s'était pas rabattu sur une autre.

— Je ne crois pas, madame, répondit-elle, tout en se demandant qui pouvait bien être cette femme.

— Vous en êtes sûre? C'est très urgent. Il m'avait dit qu'il serait là. Voulez-vous vous en assurer, je vous prie?

Il y avait dans la voix une note de nervosité qui frappa Julie.

Hewart sortait de son bureau et, voyant Julie en train de scruter la salle à travers l'épais rideau de fumée, il s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce qui se passe?

— C'est une femme qui demande M. Gleb. Elle a l'air très inquiète.

— Toutes les femmes qui demandent Gleb sont inquiètes, répliqua Hewart avec un sourire acide. C'est leur état naturel, à ces idiots. Il n'est pas ici.

— Je regrette, mais nous ne l'avons pas vu ce soir, dit Julie dans le récepteur.

Il y eut un silence; le téléphone craquait et bourdonnait; puis la voix féminine reprit :

— Il va certainement venir. Voulez-vous lui demander de m'appeler immédiatement? Prenez le numéro, je vous prie.

Julie grava le numéro dans sa mémoire, promit de le prévenir dès qu'il arriverait, et raccrocha.

Hewart fronça les sourcils.

— J'aimerais mieux que ce type-là ne traîne pas trop

par ici, grommela-t-il. Ça ne vaut rien pour personne.

Quelques minutes plus tard, Harry entra en coup de vent. Julie lui fit un signe de la main.

— Bonjour, dit-il en venant vers elle. Vous n'allez pas me dire que vous êtes contente de me voir, pour une fois?

— Il y a eu un coup de téléphone pour vous il y a quelques minutes. C'est une femme qui veut que vous la rappeliez. Elle dit que c'est urgent. Riverside 58845.

Son sourire disparut, et ses yeux verts se durcirent.

— Je peux me servir de l'instrument?

Il lui plaisait ainsi. Il avait perdu son allure désinvolte et, en le regardant, elle trouva qu'il avait l'air dur et dangereux. Elle l'observa tandis qu'il formait le numéro et remarqua que sa main tremblait.

— Dana? (Personne dans la salle, à l'exception de Julie ne pouvait entendre ce qu'il disait.) Harry à l'appareil. Qu'est-ce qui se passe? (Il prêta l'oreille, et Julie vit sa main se crispier sur le téléphone.) Il y a combien de temps? Bon. Très bien. Non, pas de boniments. Mais oui, ça ira. Oui, oui, au revoir.

Et il raccrocha.

— Vous êtes pisté? demanda Julie en le fixant avec intensité.

— Oui. (Il l'observa pendant un moment.) Vous voudriez me rendre un service? (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis laissa tomber sur les genoux de la jeune fille un petit paquet enveloppé de papier de soie.) Gardez-moi ça jusqu'à demain, voulez-vous. Cachez-le. Et si on vous demande si je vous ai donné quelque chose pas un mot. O. K?

— Je ne ferais pas ça pour un autre, mais je le fais pour vous, dit Julie en souriant.

— Ça c'est gentil. Qu'est-ce que vous diriez de sortir avec moi demain? Je vous paie à déjeuner.

— Pas demain. Je suis très prise. (Ce qui n'était pas vrai.) Après-demain, peut-être. Vous viendrez ici demain soir?

— Tu parles! Gardez bien ce que je vous ai confié. Salut.

Et il se dirigea d'un pas rapide vers la porte. Au moment où il l'ouvrait, il s'arrêta brusquement et fit un pas en arrière.

Deux hommes entrèrent : de solides gaillards en chapeau mou et gabardine. Julie les reconnut et se sentit sur le point de défaillir. La police! Elle aurait dû deviner que c'était là la raison pour laquelle Harry tenait tant à se débarrasser du paquet.

Harry discutait avec les deux inspecteurs. Il souriait, très à l'aise. Les autres consommateurs, hommes et femmes, regardaient sans broncher, silencieux et peu soucieux de se faire remarquer. L'inspecteur Dawson, que Julie connaissait de vue, désigna d'un signe de tête le bureau de Hewart. Harry haussa les épaules et, revenant sur ses pas, traversa la salle de café. Il passa près de Julie sans la regarder.

A peine avaient-ils disparu, que les clients se bousculèrent pour gagner la sortie. En quelques secondes l'établissement se vida.

Effrayée, Julie empoigna son sac, mais, au moment où elle allait y glisser le paquet, elle se ravisa. « C'est le premier endroit où ils chercheront », se dit-elle. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la salle vide, elle releva sa jupe et glissa le paquet sous son porte-jarretelles.

Les inspecteurs ne demeurèrent pas longtemps dans le bureau de Hewart. Ils en sortirent avec Harry, suivi de Hewart, pâle de rage.

Le plus jeune des inspecteurs traversa la salle avec Harry et tous deux sortirent dans la rue.

Dawson, après avoir parlé pendant quelques instants avec Hewart, se dirigea vers Julie. Il souleva son chapeau. Il appartenait à la vieille école qui croit encore que la politesse paie.

— Bonsoir, mademoiselle. Vous connaissez le jeune Gleb?

Elle le regarda avec insolence.

— Non, je ne le connais pas. Et même si je le connaissais, je ne vois pas en quoi cela vous regarde.

— N'était-il pas en train de vous parler il y a un instant?

— Il m'achetait des cigarettes.

Dawson la fixait si intensément qu'elle dut détourner les yeux.

— Vraiment? Il n'avait pas de cigarettes sur lui quand nous l'avons fouillé. Comment expliquez-vous cela?

Julie changea de couleur. Elle avait gaffé, et sérieusement. Elle ne répondit pas.

— Il ne vous a rien confié par hasard?

Elle eut un petit frisson dans le dos, mais elle se contraignit à soutenir le regard interrogateur du détective.

— Non, répondit-elle.

— Voulez-vous me permettre d'examiner votre sac?

— Vous n'avez pas le droit de fouiller mon sac, répondit-elle avec emportement. Mais si ça peut vous faire plaisir, faites-le.

Elle poussa le sac vers lui, mais il n'y toucha pas.

— Ça va, mademoiselle, je ne veux pas vous ennuyer. (Il leva les yeux sur Hewart.) Eh bien... salut, Sam. A un de ces jours. (Il embrassa du regard la salle vide et réprima un sourire.) Désolé d'avoir dérangé le commerce. Il me semble que tes clients sont susceptibles.

— Salut, fit Hewart avec un regard dur.

Dawson souleva son chapeau en direction de Julie.

— Je ne connais personne comme Gleb pour attirer des ennuis à une femme, dit-il. Il y en a peut-être d'autres comme lui, mais j'en doute. Bonsoir.

Quand il fut parti, Hewart jeta sur Julie un regard noir.

— Qu'est-ce qui te prend? lui demanda-t-il brutalement. Quel sacré jeu essaies-tu de jouer?

Julie leva les sourcils.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, je vous assure.

— J'aurai un mot à te dire après la fermeture, lança

Hewart qui rentra dans son bureau en claquant la porte derrière lui.

Julie était en train de mettre son chapeau devant le miroir ébréché suspendu au mur de l'office, lorsque Hewart entra dans la pièce. Ils étaient seuls dans le café, tous les autres employés étant partis.

— Qu'est-ce que Gleb t'a donné? lui demanda-t-il, allant droit au but, avec sa brusquerie coutumière.

Le ton agressif, le regard froid et inquisiteur, avertirent Julie qu'elle devait se tenir sur ses gardes.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit à Dawson, non? lança-t-elle. Il ne m'a rien donné.

— J'ai parfaitement entendu ce que tu as dit à Dawson. (Il se rapprocha d'elle.) Si tu ne sais pas mentir mieux que ça, tu ferais mieux de la boucler. Dawson a bien senti que tu étais capable de machiner quelque chose. S'il n'a pas deviné que Harry t'avait donné les bagues, il a compris qu'il y avait quelque chose entre vous deux.

Les bagues? Julie se sentit pâlir sous son maquillage.

— Je... Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Ecoute, ma petite, dit Hewart, radouci par l'expression terrifiée de son regard. (Il aimait bien Julie et il ne voulait pas qu'il lui arrive d'histoires.) Jusqu'à présent, tu as été une fille au poil. Mais maintenant, tu n'es pas régulière. Gleb ne travaille pas dans notre équipe. Nous ne faisons rien pour lui, et il ne fait rien pour nous, tu comprends? Tu ne savais pas ça. J'aurais dû t'affranchir. Bon; je ne te blâme pas, ne crois pas ça. Il manque d'estomac. Les affaires qu'il propose ne rapportent jamais rien.

— Je vous dis qu'il ne m'a rien donné, répéta Julie, le cœur battant.

Si elle admettait qu'elle avait reçu de Harry les bagues volées, elle serait à la merci de Hewart. Quelle idiote elle avait été de prendre le paquet. Elle aurait dû se douter qu'il s'agissait d'objets volés. Elle était furieuse contre elle-même de s'être montrée si novice.

Hewart l'observait. Son visage en lame de couteau avait pris une expression de dureté.

— Ecoute. Ce soir, une dame de la bonne société a laissé trois bagues de diamant, d'une valeur de mille livres, sur sa table de toilette pendant deux secondes, pas plus, et elles ont disparu. Deux secondes, tu te rends compte? C'est Gleb : il est spécialisé dans les chambres à coucher et les coups réglés au quart de seconde. C'est son genre. Dawson le sait bien et moi aussi. Il est venu ici immédiatement après le coup; à mon avis, la femme qui lui a téléphoné l'a averti qu'il était pisté par la police, et il t'a refilé les diams. C'est encore une autre de ses spécialités. Il se fout pas mal de mettre les autres dans le pétrin, pourvu qu'il sauve sa peau. Ecoute, Julie, Gleb est un vrai poison. Je n'aime pas les types qui amènent la police par ici. Ce gars-là ne m'intéresse pas. Je veux les bagues.

Julie ramassa son manteau et son chapeau et fila vers la porte, mais Hewart lui barra la route.

— Minute! fit-il avec une lueur mauvaise dans le regard.

— Je n'ai jamais entendu parler de ces bagues. Voudriez-vous me laisser passer, monsieur Hewart? Je voudrais rentrer chez moi.

— Pas tout de suite. Je suis patient avec toi, Julie, parce que je t'aime bien. Mais tu es en train de faire l'idiote avec ce type. Rien de ce qui se passe ici ne m'échappe. Je t'ai vue lui parler et faire des embarras. Tu essaies de le harponner, hein? Fais attention. Gleb en connaît un bout sur les femmes : c'est un spécialiste. Laisse-le tranquille. Tu peux trouver des tas de types sans t'embarrasser d'une sale bête comme Gleb. Ça n'a jamais réussi à aucune fille d'être avec lui.

— Oh! s'exclama Julie avec fureur. Comment... comment osez-vous me parler de la sorte? Laissez-moi passer!

— Je te prévient, lui dit Hewart qui perdait patience. Tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir donné ces bagues. Et si je suis obligé de te les prendre de force, je te flanque à la porte.

— Vous ne les aurez pas. Et je me fous pas mal de votre sale boulot! Je peux toujours en trouver un autre! Je n'ai pas peur de vous, espèce de vieille brute!

En voyant son petit visage pâle de rage, son attitude résolue et ses poings crispés, Hewart fut frappé d'admiration. Il éclata de rire.

— Allons, Julie, ne fais pas l'idiote. Tu as du cran; toi et moi nous pouvons nous entendre. Donne-moi ces bagues et oublions toute cette affaire.

— Je vous répète que je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai pas les bagues, et si je les avais, je ne vous les donnerais pas!

En lui lançant ces mots, Julie se précipita vers la porte.

Hewart la saisit au passage et, lui maintenant les poignets dans une de ses mains, il commença à la tâter de l'autre main.

— Comment osez-vous! s'exclama-t-elle en se débattant furieusement pour lui faire lâcher prise. Lâchez-moi ou j'ameute toute la maison.

— Tu peux crier, haleta Hewart, le visage congestionné. Si les flics arrivent, je leur dis que Gleb t'a refilé les bagues et ton compte est bon. Tiens-toi tranquille et cesse de te débattre. Tu les as sur toi, je le sais. (Il sentit sous ses doigts fureteurs la petite bosse formée par le paquet.) Ah! les voilà. Allons, cesse de lutter, ça ne sert à rien.

Mais Julie se défendait à coups de pied. Ses chaussures à bout ouvert ne faisaient aucun effet sur les grosses jambes de Hewart, et elle n'arrivait pas à libérer ses mains. Lorsqu'il se mit en devoir de retrousser sa jupe, elle poussa un hurlement de fureur indignée.

— Eh bien! voilà qui m'étonne de toi, Sam, fit Harry en ouvrant la porte. La moitié de ça suffirait à te faire attraper six mois.

Hewart lâcha Julie comme si elle s'était brusquement transformée en un tison ardent. Harry était adossé au chambranle de la porte, le chapeau penché sur l'œil d'un

air canaille, les mains dans les poches, une expression cynique dans ses yeux durs.

— Comment es-tu entré? demanda Hewart d'une voix faible.

Il n'aimait pas du tout le regard de Harry et ne se sentait pas rassuré. Il y avait une menace à peine dissimulée dans les poings serrés enfoncés dans les poches.

Chancelante, Julie s'éloigna de Hewart; son visage était pâle et ses yeux étincelaient de colère.

— Espèce de porc! comment osez-vous me toucher? (Elle se tourna vers Harry). Tout ça, c'est de votre faute! Cassez-lui la figure! Faites-lui payer ça!

Harry la regardait avec une franche admiration. Il adorait voir une femme en colère, et la colère de Julie c'était vraiment du nanan, pensa-t-il.

— Ne vous énervez pas, ma jolie, dit-il avec un sourire. Vous ne voudriez tout de même pas que je frappe un vieillard? Venez avec moi, rentrons. Il ne vous a fait aucun mal.

— Je lui apprendrai à poser ses sales pattes sur moi! hurla Julie.

Et, s'emparant d'un pot de miel de quatre livres, elle le lança à la tête d'Hewart. Le pot l'atteignit au creux de l'estomac et l'envoya rouler sur le sol. Elle se retournait déjà pour saisir un autre projectile, mais Harry, suffoquant de rire, la prit à bras-le-corps et l'emporta comme un paquet hors de la salle.

— Ferme la porte à clé, Sam! cria-t-il. Je ne pourrai pas la tenir longtemps, elle veut avoir ta peau!

Le battant se referma précipitamment, et la clé tourna dans la serrure.

Julie, haletante de rage, se libéra d'un effort violent et se mit à marteler la porte de ses poings.

— Laissez-moi entrer, espèce de vieux bouc! Je ne vous tiens pas quitte pour si peu. Je vous tuerai!

— Fous-moi le camp! cria Hewart à travers la porte. Je te flanque à la porte, tu entends? Je ne veux plus te voir. Barre-toi ou j'appelle la police.

— Je vous ferai coffrer! lui répondit Julie sur le même ton. Je vous ferai arrêter pour attentat à la pudeur, espèce de vieux...! Vous ne vous en tirerez pas comme ça! Ne le croyez pas.

— Venez, Julie, lui dit Harry d'une voix persuasive, tout en demeurant à une distance respectueuse. Laissez le vieux tranquille. Vous lui avez fait une belle peur, et il n'est pas prêt de recommencer.

Elle se retourna contre lui.

— Vous m'avez fait perdre ma place! s'écria-t-elle. C'est très joli de rester là à ricaner. Que vais-je faire maintenant?

« Je disais qu'il arriverait quelque chose, pensait Harry, et je ne croyais pas si bien dire. Ça ne pouvait pas mieux tomber! »

— Alors, que comptez-vous faire? demanda Julie d'un ton plus calme. (Elle comprenait brusquement ce que cela signifiait de ne plus travailler au café. Il lui serait impossible de trouver un autre emploi à douze livres par semaine.) Oh! Vous! Je voudrais ne vous avoir jamais vu. Je regrette de vous avoir aidé.

— Allons! Ne nous énervons pas. Venez, nous parlerons de tout ça. J'ai ma voiture, je vais vous reconduire chez vous.

Elle partit avec lui, parce qu'elle ne voyait rien de mieux à faire. Si elle était restée seule, elle serait retournée auprès de Hewart pour lui faire des excuses. Mais Harry lui prit le bras et la força à avancer. Il était arrivé à la détacher de Hewart et il n'avait pas l'intention de l'y laisser retourner.

— Ne vous en faites pas, dit-il en s'arrêtant près d'une grosse Chrysler stationnant sous un réverbère. (Julie remarqua qu'elle portait une plaque semblable à celles des voitures de louage.) Montez. Où habitez-vous?

— C'est votre voiture? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Naturellement. La plaque ne signifie rien du tout, sinon que je puis circuler sans que les flics me demandent d'où je sors l'essence.

Elle regarda le long capot brillant et les énormes phares.

« S'il peut se payer une voiture pareille, c'est peut-être qu'il a de l'argent. Il doit en avoir. Je vais voir ce que je peux tirer de lui. »

— Réveillez-vous, belle rêveuse. Où habitez-vous? demanda-t-il en la poussant dans la voiture.

— Fulham Palace Road, répondit-elle en s'installant sur le vaste siège confortable.

— Qu'est-ce que vous avez là? Une chambre?

Il s'assit à côté d'elle et appuya sur le démarreur.

— C'est un petit appartement.

— Vous le partagez avec quelqu'un?

— Non. Vous voulez savoir beaucoup de choses, il me semble?

— Je suis d'une indiscretion terrible, répliqua-t-il en riant.

Il conduisait rapidement à travers les rues désertes. Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'au moment où ils s'arrêtèrent devant la maison. Harry dit alors :

— C'est ici? Bon. Entrons. Je prendrais volontiers une tasse de thé.

— Vous n'entrerez pas, et vous n'aurez pas de thé, rétorqua Julie. Et si vous voulez rentrer en possession des bagues, il faudra y mettre le prix.

Il se retourna brusquement pour la regarder. Il souriait, mais son regard était dur.

— Mais j'ai à vous parler. Nous ne pouvons pas parler ici. Allons. Soyez gentille et invitez-moi.

— Je n'ai pas l'habitude d'inviter les hommes chez moi à des heures pareilles. Je veux cinquante livres pour les bagues. Vous ne les aurez pas avant de m'avoir donné l'argent.

Il siffla entre ses dents.

— Ayez un peu de pitié, mon enfant. Cinquante livres! Mais elles ne valent pas ça.

— Elles en valent mille, et vous le savez bien. Si vous ne m'apportez pas l'argent demain matin, je les vends.

Elle repoussa brusquement la portière, gravit les marches

en courant, et ouvrit la porte avant qu'il ait pu faire un mouvement.

— Hé, Julie! cria-t-il.

— Demain matin, ou vous ne les reverrez pas, lui lança-t-elle d'une voix triomphante en lui fermant la porte au nez.

IV

Harry attendit jusqu'à ce qu'il vît une lumière s'allumer dans une pièce du rez-de-chaussée. Souriant à part lui, il mit sa voiture en marche et descendit la rue à vive allure. Il n'alla pas très loin. Il connaissait bien le quartier et savait qu'il y avait tout près de là, un garage ouvert toute la nuit. Il y laissa sa voiture et revint à pied jusque chez Julie.

Pendant quelques minutes, il resta devant la porte, regardant à droite et à gauche. Il était plus de trois heures du matin, et rien n'attira son attention, qu'une voiture attardée. Alors, avec l'aisance que donne la confiance en soi, il se hissa par-dessus les grilles de fer qui protégeaient le sous-sol, et, s'aidant d'une gouttière, il grimpa sur l'appui de la fenêtre de Julie. Il poussa le battant, se laissa glisser dans la pièce et referma la fenêtre. Ses mouvements étaient extraordinairement rapides et silencieux. Toute la manœuvre n'avait pas pris plus de quelques secondes.

Il écarta le rideau. La pièce dans laquelle il se trouvait était vaste, mais pauvrement meublée et assez dénuée de confort. Près du lit, était posée une lampe qui jetait une lueur rose sur les teintes criardes de la tapisserie et des meubles.

A l'autre extrémité de la chambre, se trouvait une porte entrouverte. Un bruit d'eau courante lui révéla qu'il s'agissait de la salle de bains. Il entendit Julie chanter tout en se préparant pour la nuit, et il eut un sourire ironique. Il quitta son chapeau et son manteau, s'assit dans un fauteuil et alluma une cigarette.

Quelques minutes plus tard, Julie entra dans la chambre.

Elle portait un pyjama vert émeraude qui mettait en valeur ses formes magnifiques, et ses cheveux étaient dénoués. Elle s'immobilisa brusquement en le voyant assis là; elle pâlit, puis rougit.

— Hello! vous vous souvenez de moi? fit-il d'un ton négligent. Mettez-vous au lit, Julie, je veux vous parler.

Son regard affolé fit le tour de la pièce; ses yeux s'arrêtèrent sur la table à toilette et elle s'élança. Mais Harry l'avait devancée. Avant qu'elle l'eût rejoint, il s'était emparé des deux bagues qu'elle avait à demi cachées sous son sac.

— Rendez-moi ça! siffla-t-elle avec fureur.

Mais au lieu d'obtempérer, il les glissa dans sa poche.

— Désolé, mon petit. Ce sont des choses trop importantes pour faire jousjou avec, dit-il avec douceur. Il faut que je vous parle. Ne vous fâchez pas. Soyons amis, Julie. Faites-moi une tasse de thé et nous causerons.

— Sale bête! lui lança-t-elle rageusement. J'ai fait tout ça pour vous et vous refusez de me payer. Espèce de goujat!

— Qui a dit que je ne voulais pas vous payer? Vous cherchez une place, hein? Eh bien, j'en ai une formidable pour vous. Sans blague, je ne rigole pas.

— De quelle sorte?

— Donnez-moi du thé, et cessez de faire les gros yeux. Allons, Julie, il m'est impossible de parler avant d'avoir bu mon thé.

— Vous allez un peu fort, Harry, dit-elle en faiblissant. Enfin, je suppose qu'il vaut mieux que je vous fasse du thé. Ce ne sera pas long.

Il finit sa cigarette pendant qu'elle faisait le thé.

« C'est comme ça qu'il faut les prendre, se dit-il. Je crois que je l'ai bien en main maintenant. Tout à l'heure, elle sera juste à point. »

Elle revint dans la chambre, posa le plateau sur la table et versa le thé.

— Parlez-moi de ce travail? demanda-t-elle en lui tendant une tasse. Et n'oubliez pas que vous me devez cinquante livres.

— Combien Sam vous payait-t-il?

— Douze livres par semaine.

Il émit un petit sifflement.

— Vous ne retrouverez pas ça de si tôt. A moins que...

Il prit un temps, puis continua :

— Il ne faudrait pas être trop difficile, naturellement, et il y aurait peut-être quelques risques.

— Que voulez-vous dire?

— Un des métiers où l'on gagne le plus d'argent en ce moment est celui de femme de chambre, commença-t-il avec précaution. Une de mes amies dirige un bureau de placement. Elle a quelque chose qui pourrait vous convenir.

Julie se raidit et le regarda fixement.

— Etes-vous en train de suggérer que je devienne domestique? demanda-t-elle.

— Je vous en prie, Julie, ne vous énervez pas. Vous vous emballez tout le temps. Du moment que vous gagnez beaucoup d'argent, le moyen de le gagner vous importe peu, n'est-ce pas? Qu'y a-t-il de mal à devenir femme de chambre? Après tout, vous avez travaillé dans un café. Vous n'êtes pas si fière que ça? C'est une bonne place. Vous habiterez un appartement luxueux, vous aurez beaucoup de temps libre, vous serez bien nourrie et bien payée...

— Mais, femme de chambre... (Elle se leva et commença à arpenter la pièce. Harry suivait de l'œil sa silhouette et sentait que son esprit s'éloignait des questions sérieuses.) Non, vraiment, je ne peux pas. Hewart me donnait douze livres par semaine. Je ne peux pas. Une femme de chambre est loin de gagner ça.

— Celle-ci les gagnera, dit Harry avec un sourire. C'est une femme de chambre d'un genre spécial. Que diriez-vous de quinze livres par semaine, avec une gratification de cinquante livres quand le travail sera terminé?

— Mais personne ne payera ça! s'exclama-t-elle ne se retournant pour le regarder.

— Ecoutez, ne posez pas de questions. (Il y avait dans

sa voix quelque chose de tranchant.) Ce que je veux, c'est que vous gagniez un peu d'argent sans vous donner trop de mal, et sans que vous en sachiez trop long sur la façon dont vous le gagnerez. Etes-vous capable de comprendre ça?

— Oh! je vois. (Elle commençait à se méfier.) C'est une histoire de fric-frac?

— Si vous voulez... Mais si vous ne savez pas ce dont il s'agit, vous ne risquez pas d'avoir d'embêtements, pas vrai?

« Toujours le même argument, pensa-t-elle avec un peu de lassitude. Il a raison, bien entendu. C'est ce que disait Hewart. Ne voyez rien, n'entendez rien, et vous serez tranquille. Ma foi, ça a bien marché jusqu'à présent. »

— Tout ce que vous avez à faire, c'est de travailler dans une place déterminée pendant un mois ou à peu près, continuait Harry. Vous aurez trois livres par semaine, défrayée de tout. Je m'arrangerai pour que vous receviez douze livres en plus et un bonus de cinquante livres. De plus, je vous donne dix billets tout de suite si vous vous décidez à conclure l'affaire.

— Mais, Harry, il faut que je réfléchisse...

— Entendu, vous me direz ça demain. Dormez là-dessus. Quinze livres par semaine et un bonus de cinquante livres, ce n'est pas à dédaigner.

— Vous n'êtes pas en train de me faire marcher, au moins? demanda-t-elle, brusquement soupçonneuse. Vous pourriez très bien vous en aller et me laisser tomber. Je ne suis pas née d'hier. Il se pourrait très bien que je ne vous revoie jamais. Et alors, qu'est-ce que je ferais?

Il se leva de sa chaise et vint s'asseoir près d'elle sur le lit.

— Je vais vous dire un secret, dit-il en l'attirant contre lui.

Et il lui murmura tout bas dans l'oreille :

— Je n'ai pas l'intention de vous quitter ce soir.

Elle se dégagea et se leva brusquement.

— Oh! non! Je ne veux pas de ça. Je ne suis pas celle que vous croyez. Sortez d'ici. J'aime mieux risquer de ne pas vous revoir.

Il éclata de rire.

— Vous ne savez pas bien ce que vous voulez, hein? D'abord, il faut que je reste, ensuite, il faut que je parte. Eh bien, c'est moi qui vais décider pour vous.

D'un geste rapide, elle essaya d'attraper sa robe de chambre, mais il la prit dans ses bras.

— Non! murmura-t-elle en se débattant. Taisez-vous, Harry, il ne faut pas.

Mais la bouche de Harry se posa sur la sienne. Pendant un instant, elle continua de lutter, puis elle lui passa les bras autour du cou.

— Oh! vous! fit-elle tout contre sa bouche.

Puis, soudain :

— Serrez-moi plus fort.

v

Le soleil matinal traversait les rideaux de chintz défraîchis.

Julie s'agita, bâilla. Par la porte entrouverte de la salle de bains, on entendait couler d'eau. Elle étira ses jambes sous les draps et poussa un soupir de contentement.

— Tu as tout ce qu'il te faut, Harry? demanda-t-elle d'une voix somnolente.

— Il me faudra du thé dans un moment. Tu es encore au lit?

— Je me lève, répondit Julie.

Elle passa dans la cuisine, fit chauffer de l'eau.

« C'est drôle, se disait-elle, il me semble qu'il a toujours été là, qu'il a toujours fait partie de ma vie. Mais je voudrais qu'il ne se montre pas aussi évasif. »

Pendant la nuit, ils avaient bavardé; Julie avait essayé de découvrir ce qu'était sa vie quotidienne, ce qu'il pensait, ce qu'il faisait; mais elle s'était heurtée à une barrière de légèreté voulue, qui transformait en plaisanterie toutes les choses sérieuses.

Harry était habillé lorsqu'elle revint avec le thé.

— Harry... au sujet de ces bagues... je me suis fait du souci. Tu ne peux pas réussir longtemps dans ce genre de choses, tu le sais bien.

Il prit la tasse qu'elle lui tendait et se mit à rire.

— Pour l'amour du ciel, ne commence pas à te faire de bile à mon sujet. Si tu as absolument besoin de t'en faire, que ce soit pour toi-même.

— Mais c'est vrai que je m'en fais pour toi.

— Ecoute-moi : je n'ai que peu d'années à passer sur cette terre, encore une quarantaine avec un peu de chance. J'ai fait la guerre. J'en ai fait ma part, et maintenant j'ai l'intention de profiter de la vie. Peu importe d'où vient l'argent, du moment que j'en ai. Je me débrouille. C'est le seul moyen.

— Harry... Qui est cette femme, Dana, qui t'a appelé au téléphone?

— Ma mère, répliqua-t-il aussitôt en étendant ses jambes. C'est une vieille dame épatante : lavande et vieilles dentelles. A moins que ce soit arsenic? Peu importe d'ailleurs, tu l'aimeras beaucoup.

— Je ne supporterai pas que tu me traites comme ça, s'exclama Julie en frappant du pied. Tu ferais mieux de cesser ces plaisanteries idiotes. Qui est-ce? Je veux le savoir.

Il lui fit la grimace et se remit à rire.

— Ne me houspille pas, Julie. C'est une fille que je connais, c'est tout. Il n'y a pas de quoi s'énerver. Elle est loin d'être aussi jolie que toi, et elle n'est rien pour moi.

— Comment a-t-elle su que la police te recherchait?

— Elle a le don de seconde vue. Elle a vu le vieux Dawson dans les feuilles de thé.

« Il n'y a décidément rien à faire », se dit-elle, alarmée et furieuse. Sa désinvolture cachait un caractère inconstant, qui répugnait à s'engager. Il ne lui fallait pas se montrer trop susceptible... Plus tard, peut-être, quand ils se connaîtraient mieux, elle pourrait gagner sa confiance.

Elle dit d'un ton léger :

— T'arrive-t-il d'être sérieux?

— Et pourquoi serais-je sérieux? Mangeons, buvons, gagnons de l'argent, faisons l'amour, car demain nous serons la proie des vers. Je n'ai pas le temps d'être sérieux. Bien vivre est une occupation qui ne laisse pas de loisirs. Ah! il faut que je m'en aille. Que dis-tu de mon offre d'emploi, Julie?

— Eh bien, je suis d'accord, répondit-elle comme à regret. Je suppose que c'est ce que j'ai de mieux à faire. Et je n'aurai qu'à remplir mon rôle de femme de chambre, rien d'autre?

Il eut un large sourire.

— Rien d'autre. Naturellement, il faudra que tu ouvres l'œil.

Elle comprit immédiatement qu'elle allait servir de complice dans une affaire de cambriolage. Elle hésita un instant; ce que voyant, Harry tira deux billets de cinq livres.

— Je t'ai promis une avance. Tiens, mets ça dans ta poche.

Elle n'hésita plus. Si elle ne savait rien, elle ne pouvait pas avoir d'ennuis. Elle était assez grande pour se défendre. Elle prit l'argent.

— Que faut-il que je fasse?

— Tiens. (Il lui tendait une carte.) Rends-toi à cette adresse. Demande Mme French et dis-lui que tu viens de ma part. Elle est au courant de tout et elle te dira ce que tu dois faire. O.K.?

— Et il n'y a pas de risques? Je veux dire, je n'aurai pas d'embêtements?

— Pas le moindre, répondit-il avec insouciance. Tu n'as qu'à te faire passer pour une femme de chambre. C'est simple.

— Et à ouvrir l'œil, dit-elle en le fixant du regard.

Il sourit.

— Exactement. Allons, au revoir, Julie.

— Quand te reverrai-je?

— Bientôt. Je suis très occupé en ce moment. Je te ferai signe.

— C'est bien ça les hommes. Quand ils ont eu ce qu'ils voulaient, ils se refroidissent, dit-elle avec colère.

Il l'attira contre lui et l'embrassa.

— Si tu as un besoin urgent de me voir, laisse un message à Mme French. Je vais m'absenter pendant un jour ou deux, mais elle saura où m'atteindre. Ça va?

Elle leva les yeux sur lui.

— Il faut bien.

Il l'embrassa, la serra rapidement dans ses bras et la quitta. Elle s'approcha de la fenêtre et le regarda s'éloigner d'un pas rapide.

« Ils préparent un cambriolage, pensa-t-elle. Et c'est moi qui dois fournir les détails. Evidemment, c'est bien payé. Si je ne participe pas au cambriolage lui-même, il ne peut rien m'arriver. (Elle regarda les deux billets de cinq livres et sourit.) C'est bien payé. »

VI

Julie découvrit le bureau de placement de Mme French au-dessus de la boutique d'un bouquiniste de Mayfair Street. Elle entra dans le corridor mal éclairé. A droite se trouvait la porte du magasin, en face d'elle il y avait un escalier de pierre, et sous l'escalier, l'ascenseur.

En regardant autour d'elle, elle s'aperçut qu'un grand bonhomme osseux était en train de l'observer à travers le panneau vitré de la porte qui donnait dans la boutique. Il restait parfaitement immobile, la tête légèrement penchée de côté et la dévisageait d'un regard intense. Il était vieux et desséché, et son épaisse chevelure blanche aurait eu besoin d'un coup de peigne. Elle se sentit mal à l'aise sous ce regard et se hâta de gravir les marches, certaine qu'il contemplerait ses jambes jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

Au sommet de l'escalier, elle se trouva en face d'une

porte où se lisaient ces mots *Mme French. Bureau de Placement. Renseignements.* Elle l'ouvrit et pénétra dans une petite pièce agréablement meublée, pleine de fleurs et de soleil.

Près de la fenêtre, une jeune fille tapait à la machine. Elle était élégante, soignée, raffinée. Une coiffure savante relevait sa chevelure d'un blond cuivré, et pas un cheveu ne dépassait. Sa robe de toile blanche, garnie de boutons rouges et d'une ceinture de même couleur lui allait parfaitement. En voyant Julie, elle s'arrêta de taper, repoussa sa chaise avec un froncement de sourcils irrité, et s'avança vers le comptoir qui partageait la pièce en deux.

Elle était grande et avait la démarche souple et gracieuse d'un mannequin. A côté d'elle, Julie se sentit minable et un peu honteuse; aussitôt, elle devint agressive.

— Que désirez-vous? demanda la jeune fille avec brusquerie, tout en dévisageant Julie avec un mépris à peine dissimulé.

Sa voix grave et un peu rauque sembla vaguement familière à Julie.

— M. Gleb m'a dit de venir trouver Mme French, dit-elle avec gaucherie.

— Oh! je vois. (La bouche de la jeune fille se pinça.) Vous êtes Julie Holland, je suppose? Eh bien! asseyez-vous. Il faudra que vous attendiez un instant, ma mère est occupée.

Puis elle lui tourna le dos et retourna à sa machine à écrire.

Julie s'assit; elle se sentait mortifiée et détestait cette fille. Elle attendit longtemps. Le silence du bureau n'était troublé que par le crépitement de la machine à écrire et par le tintement aigu de la sonnette à la fin de chaque ligne. Elle observait la jeune fille. « On doit bien payer ici, se disait-elle, sa robe est merveilleusement coupée, et elle porte des bas de nylon. J'aimerais bien avoir une robe comme ça. Je serais beaucoup mieux qu'elle. »

Brusquement, la jeune fille se leva, ramassa quelques

papiers épars sur son bureau, et disparut dans la pièce voisine. Au bout d'un moment, elle revint et fit un signe de tête à Julie.

— Entrez. Elle peut vous recevoir maintenant.

Mme French était assise à un grand bureau, près de la fenêtre. En la voyant tout de noir vêtue, semblable à quelque parente indésirable venue assister à un enterrement. Julie se sentit impressionnée. Ses longues boucles d'oreilles de jais se balançaient à chaque mouvement de sa tête. Rien en elle ne rappelait la beauté de sa fille, et pourtant il y avait entre elles une ressemblance marquée dans la bouche et le menton volontaire.

Elle semblait parfaitement renseignée au sujet de Julie et entra dans le vif du sujet avec une brusquerie déconcertante.

— M. Gleb m'a parlé de vous. Le travail est assez simple, si vous voulez faire travailler vos méninges. Vous n'avez pas l'air bête. (Comme Julie restait debout devant le bureau, elle lui désigna une chaise d'un geste impatient.) Asseyez-vous, asseyez-vous. (Elle avait une voix grave et rauque.) Vous allez vous rendre cet après-midi au numéro 97 de Park Way. Vous savez où est l'Albert Hall? Eh bien! Park Way est tout à côté, vous ne pouvez pas vous tromper, c'est assez grand et assez laid. Votre nouvelle patronne sera Mme Howard Wesley. Vous serez sa femme de chambre personnelle. Votre travail consistera à vous occuper de ses affaires, à remettre de l'ordre quand elle aura fini de s'habiller, à ouvrir la porte, servir les cocktails, arranger les fleurs et répondre au téléphone. Vous voyez que ce n'est pas compliqué. Tout le reste du service est assuré par le personnel attaché à l'immeuble, et les repas sont envoyés du restaurant. Mme Wesley vous donnera trois livres par semaine, défrayée de tout. Vous viendrez ici chaque samedi après-midi pour toucher le reste. Vous avez bien compris?

— Oui, fit Julie.

Il y avait quelque chose, dans la personne de Mme

French, qui lui donnait une sensation de malaise : la même impression que vous éprouvez lorsque vous entendez dans l'obscurité un bruit mystérieux et soudain, et que vous sentez que quelque chose d'horrible s'apprête à fondre sur vous.

— Votre uniforme est là-bas, dans ce paquet, continua Mme French en tripotant ses boucles d'oreilles. (Elle sembla retirer de ce contact une certaine satisfaction, car elle sourit.) S'il ne vous va pas, faites-y quelques retouches; mais je crois qu'il sera très bien. Et surtout, pour l'amour du ciel, n'ayez pas l'air minable. Mme Wesley vit sur un très grand pied. Et voici vos références. (Elle poussait vers Julie deux enveloppes.) Etudiez-les. Il est probable que Mme Wesley ne se montrera pas trop difficile, mais on ne sait jamais. L'un des certificats vient d'un docteur, l'autre d'un clergyman. J'ai eu beaucoup de mal à me les procurer et ils m'ont coûté fort cher; aussi, ne les perdez pas.

— Merci, dit Julie, complètement ahurie.

Elle glissa les enveloppes dans son sac.

— Alors, vous savez ce que vous avez à faire, reprit Mme French. Il vaudrait mieux que je vous donne quelques renseignements sur les Wesley. Vous aurez vite fait de vous rendre compte par vous-même, mais il est préférable que vous soyez sur vos gardes. Howard Wesley, le mari, est le principal associé de la firme Wesley-Benton, qui étudie les prototypes d'avions. Leur usine se trouve près du terrain d'aviation de Northolt. Wesley s'y rend chaque jour. Vous avez peut-être lu des articles sur son compte; il est aveugle; il a gagné la Victoria Cross en ramenant à sa base un bombardier en flammes. Il a sauvé l'équipage, ou quelque chose comme ça. J'ai oublié les détails. De toute façon, il a une fortune énorme — et il est aveugle. (Elle prit un crayon et commença à tracer sur le buvard de petits cercles bien nets.) Mme Wesley, avant son mariage, était Blanche Turrell, l'actrice. Vous l'avez vue, probablement. Presque tout le monde l'a vue. Elle boit comme un trou. C'est la raison pour laquelle elle a aban-

donné le théâtre. Wesley en a toujours été fou, mais elle se soucie comme d'une guigne de tout ce qui n'est pas elle-même. Elle a épousé Wesley pour son argent, et elle lui fait mener une vie d'enfer, d'après ce que j'ai entendu dire. Elle a un caractère épouvantable, une nature mesquine, et la moralité d'un chat de gouttière.

Après un moment de réflexion, elle ajouta :

— Ah! et puis, c'est aussi une putain de première.

— Je vois, dit Julie, interloquée.

— Vous aurez du mal avec elle, continua Mme French. Votre travail est facile, mais il n'en sera pas de même de vos rapports avec Mme Wesley. C'est pour ça que nous vous payons largement. Ce sera certainement de l'argent bien gagné; ne croyez pas qu'il s'agisse d'une place de tout repos. (Elle fixait Julie, une expression satisfaite dans le regard.) A ma connaissance, elle n'a jamais gardé une femme de chambre plus de trois semaines, mais il faudra vous arranger pour y rester aussi longtemps que je vous le dirai; cela fait partie de votre contrat. Si vous quittez votre place avant que nous soyons prêts, vous perdez les cinquante livres. Compris?

— Avant que vous soyez prêts à quoi? demanda Julie d'une voix brève.

— On vous le dira quand on voudra que vous le sachiez, répondit Mme French. Pour le moment, votre travail consistera à vous introduire dans la maison de Park Way. Vous êtes satisfaite de ce que nous vous donnons, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dit Julie. C'est bien payé.

— Bon. Alors, si vous êtes satisfaite, ne posez pas de questions. (Mme French ouvrit un tiroir, en sortit une cassette et compta douze billets d'une livre.) Prenez ça. Revenez samedi prochain, et il y aura encore douze livres pour vous. Si vous jouez franc jeu avec nous, nous prendrons soin de vous, mais si vous ne marchez pas droit, vous le regretterez.

Elle jeta un coup d'œil sur Julie et reprit de sa voix éraillée :

— Maintenant, filez, et allez enlever la cochonnerie que vous avez sur la figure. Vous devez avoir l'air d'une domestique, pas d'une star de cinéma.

— Oui, dit Julie, qui commençait à la haïr.

Elle mit l'argent dans son sac.

— Et surveillez votre caractère. Vous aurez besoin de tout votre sang-froid quand Mme Wesley commencera à vous entreprendre. Quand elle est ivre, elle est odieuse; ne l'oubliez pas. Vous ne prendrez jamais assez de précautions.

— Je vois, dit Julie.

— Bon. Maintenant filez, et, en sortant, dites à Dana que j'ai besoin d'elle.

Julie, qui était en train de ramasser le paquet contenant son uniforme au moment où Mme French prononça ces mots, faillit laisser tomber le paquet. Dana! c'était donc la fille qui avait téléphoné à Harry pour l'avertir que la police le recherchait. Elle se rappelait ce que Harry avait dit : « Elle n'est pas aussi jolie que toi, et tu n'as pas besoin de t'en faire à son sujet. » Pas aussi jolie? Elle avait tout pour elle : la beauté, l'élégance et une impeccable netteté. « Comment a-t-il pu me mentir à ce point? se disait-elle, furieuse et consternée. Il a essayé de me faire croire qu'elle n'était rien pour lui. Une fille comme ça... »

— Qu'est-ce que vous attendez? demanda Mme French. Vous savez ce que vous avez à faire, non?

— Oui, répondit Julie en sortant du bureau.

Dana parlait au téléphone, le dos tourné à Julie.

— Elle est ici en ce moment, disait-elle. Oui, elle a l'air très bien pour ce que nous voulons en faire...

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et s'arrêta de parler.

— Mme French vous demande, dit Julie, consciente du tremblement de sa voix.

Elle sortit du bureau, ferma la porte et s'arrêta pour écouter.

La voix de Dana lui parvenait clairement à travers le panneau de verre.

— Elle vient de partir, disait-elle. Un peu grue, je trouve, mais si elle fait l'affaire... Comment? Je ne suis pas sûre. Oh! bien sûr, elles veulent toutes de l'argent; elles ne pensent qu'à ça. Entendu, nous en parlerons ce soir.

A qui parlait-elle? se demandait Julie, le visage en feu. Pas à Harry. Non, elle refusait de croire que Harry la laisserait traiter de grue. Elle avait envie de rentrer dans le bureau et d'aller gifler Dana. Le sentiment que quelqu'un l'observait la fit se retourner brusquement. Mme French se tenait debout sur le pas de la porte qui conduisait de son bureau dans le couloir. Le soleil qui entraît par la fenêtre de la cage d'escalier faisait étinceler ses boucles d'oreilles de jais. Mme French ne fit pas un geste, ne prononça pas une parole. Elle avait un air froid et menaçant, comme une figure de cire du musée des horreurs. Julie, oubliant sa colère, recula jusqu'au sommet de l'escalier.

— Je n'écoutais pas, dit-elle haletante.

Mme French continua à la fixer de ses yeux de pierre. Les boucles d'oreilles étinçelaient toujours dans le soleil.

Julie fit demi-tour et descendit les marches en courant.

Dans l'entrée, le grand bonhomme osseux la regardait derrière la porte vitrée de la librairie. Il ne la quitta pas des yeux pendant qu'elle dégringolait les marches de pierre et s'enfonçait dans la cohue de Mayfair Street.

DEUXIÈME PARTIE

I

Une femme blonde, portant un déshabillé de soie sur une chemise de nuit nacrée, ouvrit d'un geste brusque la porte d'entrée du 97 Park Way, et demanda d'un ton furieux :

— Qu'est-ce que vous voulez pour sonner à une heure pareille? Ne vous a-t-on pas dit que je n'ai pas de femme de chambre?

Son joli visage de poupée était bouffi de sommeil, et elle paraissait sortir du lit.

— Je suis désolée de vous avoir dérangée, murmura Julie, surprise et embarrassée. (La blonde enfant ne faisait aucun effort pour dissimuler sa fureur.) Je suis envoyée par Mme French. Je... j'avais cru comprendre que vous m'attendiez.

— Alors, pour l'amour du ciel, entrez, dit Blanche Wesley. Je n'ai personne depuis des jours. C'est vraiment monstrueux la façon dont je suis traitée.

Elle entra d'un pas traînant dans le hall. Julie referma la porte et la suivit.

— Je suis incapable de vous parler avant d'avoir pris mon café, continua Blanche en passant dans ses boucles blondes ses petits doigts semblables à des griffes. Puisque vous êtes ici, tâchez de vous rendre utile. La cuisine est

par là. Fouillez partout, jusqu'à ce que vous ayez trouvé ce qu'il vous faut. Et, je vous en prie, ne posez pas un tas de questions idiotes. J'ai une migraine épouvantable. Faites-moi du café. Je serai dans la chambre qui se trouve au bout du couloir. (Elle regarda Julie avec attention.) Mais vous êtes très jolie. Voilà qui va me changer agréablement. J'en ai tellement assez d'être entourée de visages laids. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les gens du peuple sont aussi hideux. Mais dépêchez-vous. Vous savez faire le café, je suppose?

— Oh! oui, dit Julie avec un charmant sourire.

Le visage de Blanche se crispa.

— C'est parfait, mais je vous en prie, ne souriez pas tout le temps, mes nerfs ne pourraient pas le supporter.

Elle fixa ses mules de satin, fronça les sourcils et enchaîna :

— J'aimerais bien que vous disiez « Madame » quand vous me parlez. Oui, je crois que j'aimerais assez ça. Ce n'est pas difficile, qu'en pensez-vous?

— Non, Madame, répondit Julie.

Elle devint toute rouge et son sourire disparut.

— Vous êtes fâchée? (Les sourcils soigneusement dessinés se soulevèrent.) Ai-je dit quelque chose qui ait pu vous contrarier? Vous êtes rouge comme une betterave; je trouve cela si disgracieux!

— Oh! non, Madame, répondit Julie en serrant les poings derrière son dos.

— Ça m'arrivera certainement un jour ou l'autre, reprit Blanche avec une satisfaction évidente. M. Wesley dit que je manque absolument de tact avec les domestiques. C'est sans doute vrai, mais je trouve que lorsqu'on donne de bons gages, on doit pouvoir dire ce qu'on pense.

Julie garda le silence. Ce visage de poupée, ce petit corps ravissant, ces boucles blondes qui faisaient penser à un halo, tout cela la fascinait.

— Eh bien! cessez de me regarder avec des yeux ronds, dit Blanche en fronçant les sourcils. Bien sûr, j'ai l'habi-

tude que les gens me regardent, mais je trouve ça de trop quand je suis déjà d'une humeur massacranche.

— Pardon, Madame, dit Julie, en s'efforçant de détourner les yeux.

Mais il y avait chez cette femme quelque chose de si bizarre qu'au bout de quelques secondes elle ne put s'empêcher de la dévisager de nouveau.

— Je me sens vraiment malade ce matin, continua Blanche en portant les mains à ses tempes. Et personne ne se soucie de savoir si je suis mourante.

Puis, dans une explosion de colère aussi brusque qu'inattendue, elle cria :

— Pour l'amour du ciel, faites-moi ce café, et cessez de me regarder comme si j'étais un babouin au derrière bleu!

— Pardon, Madame, dit Julie en reculant. Je vais le faire tout de suite.

Elle entra dans la cuisine et referma précipitamment la porte.

« J'étais bien avertie, se dit-elle. Mais je n'aurais jamais cru qu'elle soit comme ça. Pardon! Il faudra que je fasse attention si je veux rester ici un certain temps. »

En attendant que l'eau soit chaude, elle quitta rapidement sa robe, ouvrit le paquet contenant l'uniforme et l'endossa.

« Elle sera peut-être contente si je porte mon uniforme, se dit-elle. Du moins cela lui montrera que je sais me tenir à ma place. » Et elle pouffa.

La chambre de Blanche était inondée de lumière lorsque Julie entra, portant le plateau. On sentait dans la pièce une forte odeur d'eau-de-vie et de parfum rance; l'air était épais et lourd. Bien qu'il fût plus de trois heures de l'après-midi, les rideaux étaient encore tirés et aucune fenêtre ne semblait ouverte.

Blanche se promenait au milieu d'un luxe et d'un désordre inouïs. Les murs de la chambre étaient recouverts d'un capitonnage bleu pâle. Des fauteuils, une chaise longue capitonnée, et un pouf de cuir blanc et bleu étaient épar-

pillés sur l'épais tapis blanc. La table de toilette surchargée d'ornements était couverte de poudre répandue, de tubes d'où dégoulaient des fards gras, et de bouteilles renversées. Des vêtements traînaient sur le sol, sur les chaises et au pied du lit. Des chaussures étaient abandonnées dans les coins où elles avaient été négligemment jetées. Un chapeau de paille, presque aussi grand qu'une ombrelle, était suspendu à une applique.

— Vous en avez mis un temps, dit Blanche d'un ton furieux. Il faudra être un peu plus rapide que ça si vous voulez que nous entendions.

Elle examina Julie et poursuivit :

— Oh! vous vous êtes changée. Vous êtes très bien comme ça. Quel ravissant uniforme!

Puis, désignant une table de chevet :

— Posez le plateau et laissez-moi. Peut-être pourriez-vous mettre de l'ordre dans la salle de bains, et après nous pourrions causer. C'est par là. Je suis à vous dans deux minutes.

La salle de bains remplit Julie d'envie. Il y avait une cabine à douches, une baignoire enfoncée dans le sol, une coiffeuse, un vibro-masseur, un bain turc et un séchoir électrique; tout ce que pouvait désirer une femme oisive et gâtée. Comme la chambre à coucher, la salle de bains était dans un incroyable désordre. La baignoire n'avait pas été vidée. Une serviette de toilette flottait sur l'eau laiteuse. De la poudre était éparpillée sur le sol, et des sels de bain crissaient sous les semelles de Julie, tandis qu'elle allait et venait, ramassant les papiers hygiéniques et les essuie-mains poisseux de cold cream.

Travaillant aussi rapidement que possible, elle mit la pièce en ordre, vida la baignoire, tordit la serviette et s'en servit pour essuyer le sol.

Quand elle revint dans la chambre, Blanche se promenait toujours de long en large. Sur la table de toilette, dissimulé par une boîte à poudre, se trouvait un gobelet à demi plein de cognac.

— Vous voilà, dit Blanche en souriant. (Elle semblait plus animée et plus aimable.) Vous ai-je demandé votre nom? Je ne crois pas.

— Julie Holland, Madame.

Blanche se laissa tomber dans un fauteuil, ferma les yeux un instant, puis leva sur Julie un long regard interrogateur.

— Vous m'avez bien dit que vous veniez de la part de Mme French? Je ne me souviens de rien ces jours-ci.

— Oui, Madame.

— Oh! alors, vous devez être très bien. Vous avez des références, sans doute?

Julie lui tendit les deux enveloppes.

— Cette femme est si capable, dit Blanche d'un ton un peu excédé en déchirant les enveloppes. (Elle jeta un coup d'œil sur les certificats et les lança sur la table de toilette.) Elle vous a parlé des gages, je suppose?

— Oui, Madame.

— Eh bien! vous pouvez vous considérer comme engagée. (Elle se pencha pour se regarder dans la glace.) Nous allons voir si nous nous entendons bien. Il était très bon votre café. Du moment que l'appartement est en ordre et que vous êtes à ma disposition quand j'ai besoin de vous, c'est tout ce que je vous demande. Votre chambre est à l'autre bout du couloir. C'est une jolie chambre. Je trouve qu'il faut donner du confort aux gens. Vous pouvez commencer tout de suite?

— Oui, Madame.

Blanche saisit un peigne et commença à le passer dans ses boucles blondes.

— Je pars ce soir. Je voudrais que vous vous installiez immédiatement. Je n'aime pas que l'appartement reste vide, s'il est possible de faire autrement. Croyez-vous que ce soit faisable?

— Oui, Madame.

Julie était fatiguée de rester debout devant cette ensorcelante petite poupée.

— Et cela ne vous fait rien de rester seule ici pour la nuit?

Julie ne dissimula pas sa surprise.

— Oh! non, Madame, cela ne me fait rien du tout.

— Comme vous êtes brave! fit Blanche sur un ton languissant. J'ai horreur de rester seule ici. M. Wesley est à Paris depuis quinze jours et je suis terrifiée. On ne sait jamais si quelqu'un ne va pas s'introduire dans l'appartement. Il y a tellement de cambriolages en ce moment; et pendant la nuit, on entend les bruits les plus étranges. Je me dis quelquefois que l'endroit est hanté. Mais je suppose que vous ne croyez pas aux fantômes?

— Non, Madame, répondit Julie avec fermeté.

— Comme ça doit être agréable de ne pas avoir d'imagination, dit Blanche en tapotant ses boucles. Je suis tellement sensible, et nerveuse. Par moments, je jurerais que quelqu'un se promène à pas feutrés dans le couloir. Je suppose que c'est parce que je suis tellement tendue.

« Ou éméchée », pensa Julie avec une forte envie de rire. Puis tout haut :

— Dois-je faire couler votre bain, Madame?

— Si vous voulez. Et puis, il faudra faire ma valise. Je ne serai pas de retour avant demain soir. Je pense que M. Wesley rentrera à peu près au même moment. Vous aurez de quoi vous occuper. Il faut ranger toutes mes affaires. Je n'ai eu absolument personne pendant des jours, et tout est dans un tel désordre. Je ne sais pourquoi. Soyez gentille, ouvrez ce placard. C'est ça. Vous voyez, chacune de mes robes a un numéro. Il est inscrit sur le cintre.

La chambre était munie de trois énormes armoires à portes coulissantes. Celle que Julie ouvrit contenait deux rangées de robes, de manteaux et de robes du soir.

— Chaque toilette comporte un chapeau, des sous-vêtements, des gants, un sac et, naturellement, des chaussures, expliqua Blanche d'une petite voix lasse. C'est un système de mon invention. Tout est numéroté, si bien

qu'il suffit de ne pas mélanger les numéros. Croyez-vous que vous pourrez vous en tirer?

— Oh! oui, Madame.

— Il y a un coffre-fort de l'autre côté. Vous ne pouvez pas le voir, il est caché derrière le mur. Je m'en occupe moi-même : j'y range mes fourrures et mes bijoux. Et maintenant, je crois que vous feriez bien de faire couler mon bain. Il faut absolument que j'attrape le train de cinq heures et demie, et il sera bientôt quatre heures.

Elle ajouta ces derniers mots, comme si c'eût été la faute de Julie.

Pendant que Blanche était dans la salle de bains, Julie fit de son mieux pour mettre de l'ordre dans la chambre; tout en travaillant, elle se demandait ce qu'elle allait faire le soir. Elle ne s'était pas attendue à avoir si tôt une soirée de libre. Si seulement elle pouvait mettre la main sur Harry, ils pourraient aller au cinéma ensemble. Mais comment le trouver? Le seul espoir était Mme French. Harry avait dit qu'elle lui transmettrait les messages. Cela valait la peine d'essayer.

Expédier Blanche fut une opération affolante et épuisante. Deux fois, il fallut défaire sa valise parce qu'elle avait changé d'avis sur ce qu'elle avait l'intention d'emporter. Puis, alors que tout semblait prêt et que Julie était sur le point de demander un taxi par téléphone, Blanche commença à s'agiter et décida qu'elle ne partirait pas.

— Je ne me sens vraiment pas le courage d'y aller, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil.

Habillée et maquillée, elle était extraordinairement belle, comme une poupée peinte, d'un charme irrésistible.

— Ce n'est pas comme si j'allais chez des gens qui me plaisent. Ils sont plus épouvantables qu'on ne peut le dire. Et d'ailleurs, je ne me sens pas bien. Je n'irai pas... c'est décidé. Il vaudrait mieux que vous défassiez la valise avant que tout soit froissé.

En temps normal, Julie avait horreur de faire des bagages. Or, elle avait fait la valise, l'avait défaire, refaite, dé-

fait encore une fois, et refaite de nouveau. Chaque opération avait été supervisée par Blanche qui critiquait, grondait, faisait d'inutiles suggestions. Et maintenant, elle lui disait de défaire la valise pour la troisième fois. Julie faillit perdre patience et se sentit l'envie d'envoyer la valise à la figure de Blanche, mais elle parvint à se contrôler et, les mains tremblantes, elle se mit en devoir de la vider une fois de plus. Elle avait presque terminé lorsque Blanche poussa une exclamation soudaine et se mit à battre des mains.

— Mais où ai-je la tête? s'écria-t-elle avec une angoisse feinte. Mais ma pauvre Julie, bien sûr qu'il faut que j'y aille. J'oubliais que Bucky y sera. Et il faut *absolument* que je le voie. Dépêchez-vous de refaire ma valise. Je vais manquer le train si vous ne vous pressez pas. Je ne peux pas vous dire combien je suis désolée de vous donner ce travail supplémentaire.

Julie, à bout de nerfs, se sentait sur le point de pleurer. Elle commença à remettre les différents objets dans la valise avec des gestes brusques.

— Oh! non, Julie, ne la fermez pas encore, lui dit Blanche au moment où elle allait rabattre le couvercle. Elle n'est pas très bien faite, hein? Il y a quelque chose... attendez, bien sûr... Je crois que je n'emporterai pas cette robe mauve. Elle doit être quelque part au fond. Vous savez ce que je veux dire. Elle me donne l'air d'un cadavre.

Julie aurait pu l'étrangler. Avec brusquerie, elle prit la robe mauve et la tira hors de la valise, ce qui dérangerait tout le reste.

— Bon, pensa-t-elle, amuse-toi bien, sale petite bête. Mais tu ne m'y reprendras pas. »

« Il ne faut pas que je la laisse prendre barre sur moi, se dit-elle, lorsque Blanche fut partie. C'est ce qu'elle essaie de faire. Dieu merci j'en suis débarrassée pour vingt-quatre heures. Je me fiche pas mal de ce que Harry peut vouloir lui faire maintenant. Si je peux l'aider à abîmer sa sale petite figure, je le ferai. »

Elle calcula qu'il lui faudrait au moins deux heures de travail pour mettre de l'ordre dans l'appartement. Il était cinq heures moins le quart. Elle serait prête à rencontrer Harry vers sept heures si elle arrivait à le joindre.

Elle n'aurait pas voulu téléphoner au bureau de Mme French, mais il n'y avait pas d'autre solution. Après une certaine hésitation elle appela le numéro de l'agence.

Dana répondit.

— Ici, Julie Holland, dit-elle. (Elle se raidit en reconnaissant la voix rauque de la jeune fille.) Je voudrais parler à M. Gleb, pouvez-vous me donner son numéro?

— Ne quittez pas, dit Dana.

Elle entendit le bruit sec du récepteur que l'on posait sur la table, puis la voix de Dana.

— C'est la petite Holland, elle veut te parler.

A la grande surprise de Julie, la voix de Harry lui parvint de l'autre bout du fil.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il sèchement.

— Oh! rien, tout va bien. Je voulais te voir ce soir. Mme Wesley est partie et j'ai ma soirée libre. On peut se rencontrer vers sept heures?

— Désolé, mon petit. (Il semblait de mauvaise humeur.) J'ai un rendez-vous.

— Mais, Harry, nous pouvons certainement nous voir tout de même. Je ne sais pas quand je serai libre de nouveau. Je suis toute seule ici et je n'ai rien à faire.

— Je prends le train pour Manchester dans vingt minutes, répliqua-t-il. Je suis désolé, mais c'est une chose à laquelle je ne peux rien. Je te verrai en rentrant. Je n'ai pas une minute. Au revoir.

Et il raccrocha.

Un peu plus tard, étendue sur son lit, elle oublia sa solitude. Sa chambre la ravissait. Elle était meublée aussi confortablement que toutes les autres pièces de l'appartement, avec une salle de bains, un téléphone, et un appareil portatif de radio à côté du lit.

Julie s'était rendue à son appartement de Fulham Palace

Road; elle avait fait ses bagages et avait apporté ses affaires dans son nouveau domicile. Dans cette atmosphère luxueuse, elle ne se sentait plus abandonnée et ne souhaitait plus de compagnie. La chambre, le bain chaud, la radio et le lit confortable compensèrent largement la déception de n'avoir pas vu Harry.

A onze heures et demie, elle éteignit la radio et se prépara à dormir. Au moment où elle allait éteindre la lampe de chevet, elle entendit un bruit qui arrêta son geste. Quelque part dans l'appartement, une porte venait de se fermer doucement. Elle fronça les sourcils, prise d'un malaise soudain, et attendit. Et, tandis qu'elle attendait dans la petite chambre silencieuse, elle se souvint des paroles de Blanche : *J'ai horreur d'être seule ici. Je suis sûre que l'endroit est hanté. On entend vraiment des bruits étranges pendant la nuit.*

« Elle essayait de me faire peur », se dit Julie en tendant de nouveau la main vers l'interrupteur. Mais elle s'arrêta en voyant les rideaux se gonfler. « C'est le vent qui se lève », se dit-elle pour se rassurer; mais elle continua à tendre l'oreille.

L'appartement était insonorisé. Elle n'entendait plus rien que le tic-tac de la pendule posée sur le manteau de la cheminée, et les battements précipités de son propre cœur.

Avec un haussement d'épaules impatienté, elle éteignit la lumière. Mais dès que la pièce se trouva plongée dans l'obscurité, son inquiétude reprit de plus belle. Y avait-il quelqu'un dans l'appartement? Quelqu'un s'était-il glissé dans sa chambre? Était-ce le vent qui faisait bouger les rideaux, ou bien?...

« C'est ridicule, se dit-elle. Il n'y a rien dans l'appartement qui soit susceptible de me faire peur, si je ne veux pas avoir peur. »

A ce moment précis, elle entendit distinctement un bruit de pas et se sentit devenir glacée. Il n'y avait pas à s'y méprendre : des pas légers et furtifs s'approchaient de sa porte.

Elle tendit la main vers sa lampe de chevet, mais ne réussit qu'à la renverser. Elle tomba sur le tapis avec un bruit étouffé. Julie, penchée en dehors du lit, les cheveux sur les yeux, le cœur battant à grands coups, la cherchait fiévreusement à tâtons. Soudain, elle se rendit compte que, dans l'obscurité, le loquet de sa porte tournait lentement, et elle se souvint, en l'espace d'un éclair, qu'elle n'avait pas fermé à clé.

Il y avait de la lumière dans le couloir, et lorsque la porte s'entrouvrit, un rayon lumineux se glissa dans la pièce. Elle se remit dans son lit et s'y blottit, terrifiée. Un ruban de lumière s'étendit sur le plancher, suscitant des ombres menaçantes. La porte s'immobilisa et elle entendit dans le couloir quelqu'un respirer doucement.

Elle attendait, trop épouvantée pour émettre un son, paralysée par la terreur.

Quelque chose de blanc et d'indistinct, mais de mouvant, s'avança dans l'entrebâillement de la porte; le cri qu'elle avait retenu en elle, comme un projectile brûlant, déchira soudain le silence de la chambre. La lumière jaillit, Blanche Wesley se tenait debout sur le seuil. Dans la lumière diffuse, elle ressemblait à un petit gnome goguenard et malfaisant.

Julie cria encore une fois.

— Je vous ai dérangée? demanda Blanche d'un air innocent. Je ne voulais pas faire de bruit, mais seulement donner un coup d'œil chez vous, pour voir si vous étiez confortablement installée. (Les yeux couleur de myosotis ne quittaient pas le visage de Julie, bouleversée par la peur.) J'ai changé d'idée, et j'ai attrapé le dernier train pour revenir à la maison. Je crains de vous avoir fait peur. (Le sourire satisfait s'élargit.) Mais vous m'aviez bien dit que vous n'étiez pas nerveuse, n'est-ce pas? Peut-être vous êtes-vous un peu vantée!

Elle éteignit la lumière et dit, dans l'obscurité :

— Bonne nuit, Julie.

La porte se referma.

Julie en était arrivée à la conclusion que, d'une manière étrange et perverse, Blanche était un peu détraquée. Elle décida que la seule chose à faire était de ne pas perdre son sang-froid.

Pendant qu'elle préparait le petit déjeuner, Julie se dirigea vers un grand placard à provisions, pour y prendre du thé, et se trouva nez à nez avec le corps d'un homme, étendu sur le sol, la face contre terre, à demi caché dans l'obscurité.

Pendant quelques instants, elle eut la sensation de sortir de son propre corps, d'être prise dans un tourbillon, puis d'y revenir; elle éprouva un tel choc que la cuisine ensoleillée s'obscurcit brusquement. Elle se retrouva sur le sol, moitié assise, moitié couchée, les nerfs vibrants, les muscles raidis par la frayeur. Il lui fallut plusieurs minutes avant de retrouver le courage nécessaire pour regarder de nouveau le corps étendu. En l'examinant de plus près, elle découvrit qu'il s'agissait tout simplement d'un costume d'homme, bourré de coussins, et elle comprit que Blanche venait de marquer un nouveau point.

Sans savoir très bien ce qu'elle faisait, elle rangea les coussins, replia le costume, et le porta dans le cabinet de toilette de Howard Wesley. Dans le hall, en passant devant une glace, elle fut frappée de voir sa pâleur, ses traits tirés et ses yeux qui ressemblaient à deux trous noirs dans un visage blanc comme un linge.

Elle revint à la cuisine, se fit une tasse de thé et s'assit. « Si ça doit continuer longtemps comme ça, se dit-elle, je serai obligée de m'en aller. Bien sûr, je suis stupide d'avoir eu si peur, mais qui aurait pu croire qu'elle se serait donné tant de mal?... et puis, cette horreur avait tellement l'air vrai... »

Un peu plus tard, elle était occupée à ranger du linge

dans un tiroir lorsque sa main rencontra quelque chose de sec, ayant la consistance du cuir. Elle regarda et resta pétrifiée en découvrant un serpent à l'air fort peu engageant, lové au fond du tiroir. Julie, qui avait horreur des serpents, poussa un cri perçant, laissa tomber le linge et se précipita vers la porte. Mais quand elle fut remise de sa première émotion, qui l'avait paralysée, il lui vint à l'esprit qu'il pouvait fort bien s'agir d'une autre petite plaisanterie de Blanche; elle rentra dans la chambre et vint jeter un coup d'œil craintif dans le tiroir. Bien qu'il fût empaillé et que ses yeux fussent de verre, ce n'en était pas moins un vrai serpent; avec un frisson, Julie lança le linge sur le reptile et ferma brusquement le tiroir. Elle était maintenant complètement démontée et lorsque la sonnerie stridente de la porte d'entrée retentit, elle fit un bond.

Elle se souvenait ni d'être sortie de la pièce ni d'avoir ouvert la porte. Tout à coup, elle se rendit compte qu'un homme, grand et bien habillé, se tenait devant elle; il la dominait de toute sa taille et la regardait avec un médiocre intérêt.

— Je suppose que Mme Wesley n'est pas encore levée? demanda-t-il d'une voix plaintive.

Puis, entrant dans le hall, il lui tendit sa canne et son chapeau.

Elle répondit qu'en effet Mme Wesley n'était pas levée, se demandant qui il pouvait bien être et ce qu'il voulait.

— Je suis M. Hugh Benton, l'associé de M. Wesley, lui dit-il. (Il avait un visage mince et pâle, complètement rasé.) Je suppose que vous êtes la nouvelle femme de chambre, reprit-il en la regardant à la manière d'un maquignon qui examine une nouvelle acquisition. Voulez-vous dire à Mme Wesley que je suis ici?

— Elle n'aime pas qu'on la dérange si tôt, dit Julie, qui se rappela avec un sentiment de malaise la réception qui lui avait été faite la veille, à trois heures de l'après-midi.

— Très intéressant! dit-il en souriant, ou plutôt en découvrant ses petites dents blanches, car on ne pouvait appeler sourire cette grimace automatique. Il y a un peu plus longtemps que vous que je connais Mme Wesley, et je suis parfaitement au courant de ses habitudes. Veuillez lui dire que je suis ici, je vous prie.

— Mais je... je ne pense pas..., commença Julie, prévoyant la fureur de Blanche si on la dérangeait à onze heures et demie du matin.

— Vous n'êtes pas payée pour penser, dit Benton avec une grimace. Vous êtes payée pour faire ce qu'on vous dit.

Julie, le visage empourpré, pivota sur ses talons et se dirigea d'un pas rapide vers la chambre de Blanche. Elle s'en voulait d'avoir donné à cet individu une telle occasion de la mortifier. Elle frappa à la porte d'un coup sec et entra dans la chambre.

Blanche était au lit, une cigarette aux lèvres; un verre d'alcool était à portée de sa main sur la table de chevet.

Elle leva les yeux et son petit visage pâle et bouffi se durcit.

— Je ne vous ai pas autorisée à entrer ici quand l'envie vous en prend, me semble-t-il? dit-elle, les yeux déjà étincelants de colère. Je vous sonnerai quand j'aurai besoin de vous. Et maintenant, sortez!

— Je suis déolée de vous déranger, Madame, répondit tranquillement Julie, mais M. Benton est ici, et il insiste pour vous voir. Je lui ai dit que vous étiez en train de vous reposer.

L'expression de colère s'évanouit, et Blanche se redressa dans son lit.

— Hugh! A cette heure-ci? Il ne faut pas que je le fasse attendre. Vite, Julie, mettez de l'ordre dans ma chambre. Donnez-moi ma boîte à fards. Allons, secouez-vous, ne restez pas là avec cet air de poisson empaillé.

C'était une Blanche toute nouvelle, une Blanche frétil-lante, agitée comme une petite fille, plus détestable encore,

pensa Julie, que la Blanche cruelle, goguenarde et sadique.

Pendant que Mme Wesley était occupée à farder son visage, avec des gestes rapides et précis, Julie se hâtait de faire disparaître l'inévitable désordre de la chambre.

Elle effaça les traces du désordre supplémentaire qu'avait fait Blanche en complétant sa toilette, et fit un paquet des serviettes souillées qu'elle porta dans la salle de bains.

Lorsqu'elle revint, Blanche était appuyée à ses cousins, ses jolis bras au-dessus de sa tête; c'était un tableau d'une séduction irrésistible.

« Le maquillage n'a pas de secrets pour cette petite poupée », se dit Julie avec envie, en contemplant la miraculeuse transformation qui avait fait d'une petite grue au visage incolore cette fragile créature si belle, qui posait maintenant devant elle.

— Faites-le entrer à présent, dit Blanche d'une voix acerbe, et cessez de me regarder comme ça.

Julie trouva Benton dans le salon.

— Elle est prête? demanda-t-il d'un ton furieux à Julie qui entrait. Vous avez mis assez longtemps.

— Voulez-vous venir par ici, je vous prie, dit Julie.

Elle marchait devant lui, avec la sensation désagréable qu'il devait voir à travers ses vêtements. Au moment où elle s'arrêta devant la porte de la chambre, la main de Benton effleura sa cuisse: elle crut sentir une araignée courir sur sa peau et se retourna brusquement.

A regret, il retira sa main; il la fixa de ses yeux pâles, passa devant elle et entra d'un pas indolent dans la chambre de Blanche.

— Ah! Blanche, dit-il de sa voix voilée, comme vous êtes belle, et si matinale!

Il poussa la porte, sans la fermer entièrement, et Julie, la peau encore hérissée, l'entendit ajouter :

— J'ai des nouvelles. Howard ne rentrera pas avant lundi. Il a télégraphié.

— Ah! vous au moins, vous ne perdez pas le nord! s'exclama Blanche en riant.

— Eh bien, pourquoi pas? dit Benton de sa voix traînante. Nous partons? Je pourrais me libérer cet après-midi. Nous aurions tout le week-end à nous.

— Ne croyez-vous pas que vous feriez mieux de fermer la porte, chéri? demanda Blanche, malicieuse. Il est inutile de clamer nos méfaits à travers tout l'appartement.

Julie s'éloigna rapidement.

« Ils font une belle paire, se dit-elle avec dégoût. Ils vont bien ensemble. » Cela signifiait-il que Blanche allait vraiment partir cette fois pour tout le week-end? Elle pensa immédiatement à Harry, et son cœur commença à battre à grands coups. Serait-il rentré de Manchester demain? Il était inutile de faire des projets d'avance. Blanche ne partirait peut-être pas. Harry serait peut-être encore à Manchester, et il était très possible qu'elle se trouve de nouveau toute seule, clouée à ce vaste appartement, et cette fois pour deux longues journées solitaires.

Un peu plus tard, Benton sortit de la chambre de Blanche. Julie, qui était à la cuisine, l'entendit marcher dans le couloir, s'arrêter, et revenir sur ses pas. Il entra dans la cuisine et ferma doucement la porte.

Julie, appuyée à la table, lui fit face.

— Vous désirez quelque chose? lui demanda-t-elle froidement.

— Ce que je désire? répéta-t-il en soulevant ses sourcils pâles. Oui... je désirerais vous parler.

Elle attendait, nerveuse et hostile.

Tout en la regardant fixement, il sortit son portefeuille, y glissa délicatement deux doigts, et en sortit un billet de cinq livres.

— Oui, dit-il, en faisant du billet un mince rouleau. Il y a quelque chose que je voulais vous dire. (Il tapota ses phalanges avec le billet plié et adressa à Julie un sourire grimaçant.) Vous êtes la femme de chambre personnelle de Mme Wesley. Il se peut que vous voyez et entendiez des choses qui ne vous regardent pas. Une femme de chambre ne raconte pas d'histoires. Vous comprenez?

Julie devint écarlate.

— Je n'ai pas besoin qu'on me le dise, ni vous ni personne d'autre! lança-t-elle avec fureur.

Les sourcils pâles se soulevèrent de nouveau.

— Je vous en prie, ne vous mettez pas en colère. Mme Wesley peut être très difficile. Il est rare qu'elle garde une femme de chambre plus d'une semaine. Je trouve cela gênant. Il est temps, je le sens, que j'établisse une association d'affaires avec sa femme de chambre, c'est-à-dire avec vous. Voyez-vous où je veux en venir?

Il lui tendait le billet de cinq livres.

Pendant un instant, Julie hésita. N'était-elle pas entrée dans le jeu uniquement pour le profit qu'elle pourrait en tirer? Si cette pâle créature voulait acheter ses services, pourquoi ne pas accepter? Cinq livres! Peut-être lui en donnerait-il davantage par la suite? Mais elle dut se raidir pour soutenir le regard des yeux couleur d'ambre lorsqu'elle répondit :

— Je crois que oui.

— Ah! je savais bien que je ne m'étais pas trompé sur votre compte. Vous comprenez, il y a certaines choses que M. Wesley ne doit pas savoir. (Le sourire devint forcé.) Il est aveugle, et les aveugles sont très sensibles — et méfiants. Je ne voudrais pas le blesser dans ses sentiments.

— Je comprends, fit Julie qui se sentait légèrement écoeuvée.

— Du moment que vous saurez ne rien voir et ne rien entendre de ce qui se passe dans cet appartement, nous serons bons amis, continua Benton. Par exemple, je ne suis pas venu ce matin. Vous comprenez?

Julie acquiesça de la tête.

— Et puis, je préférerais que ce petit arrangement restât entre nous. Mme Wesley n'aimerait peut-être pas ça.

Julie fit un nouveau signe de tête affirmatif.

Il se dirigea vers la porte et, en l'ouvrant, montra les dents.

— La source n'est pas tarie, Julie. Ne rien voir, ne rien entendre. C'est simple, n'est-ce pas?

Il sortit, et, au moment où il fermait la porte, Blanche sonna.

En entrant dans la chambre de Mme Wesley, Julie remarqua immédiatement que le placard dissimulé derrière le mur capitonné était ouvert. A l'intérieur de ce réduit blindé, éclairé par deux lampes puissantes, étaient suspendus plusieurs manteaux de fourrure. Julie, qui aimait la fourrure et qui avait passé bien des heures à contempler avec des yeux d'envie les vitrines des fourreurs du West-End, avec le désir d'avoir une fourrure à elle, les reconnut aussitôt. Il y avait un chinchilla, un vison, un castor, une zibeline, un renard bleu et une hermine. L'autre côté du placard était occupé par une rangée de tiroirs dans lesquels, Julie le devina, Blanche devait serrer ses bijoux.

Blanche était assise devant sa coiffeuse, en train d'enfiler des bas arachnéens. Elle leva les yeux, surprit le regard fixe de Julie, en suivit la direction et sourit.

— Voici quelque chose dont parlent tous les cambrioleurs de Londres, dit-elle avec un mouvement arrogant de la tête. Personne n'a jamais pu forcer ce coffre, Julie. Il est à toute épreuve; le plus parfait qui ait jamais été inventé. C'est mon mari qui en a lui-même dessiné les plans. Je crois que six cambrioleurs — peut-être huit, je ne me souviens pas, enfin un grand nombre d'entre eux — ont essayé de le forcer. Tous se sont fait prendre. Ils n'essayaient plus maintenant; ils savent qu'il n'y a aucun espoir. Dès qu'on essaie de le toucher de quelque façon, on déclenche une sonnerie dans le bureau de police de Kensington, et deux minutes après, Police-Secours est ici.

« Voilà ce qui intéresse Harry, se dit Julie. Quelle leçon pour cette chipie, si elle perdait ses fourrures. »

Blanche poursuivait :

— M. Wesley et moi-même sommes les seuls à connaître la combinaison et les endroits où sont dissimulées les serrures.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, Madame? demanda Julie, changeant délibérément de sujet.

Elle ne voulait pas que Blanche pût croire que le coffre l'intéressait en quelque façon.

— Je m'absente pour le week-end. M. Wesley ne rentrera pas avant lundi. Je voudrais que vous fassiez ma valise. Voici une liste des choses que j'emporte avec moi. J'ai tout noté à votre intention.

S'attendant à une répétition de ce qui s'était passé la première fois, Julie prit la liste et commença à sortir les vêtements que Blanche avait choisis. Lorsqu'elle eut terminé, et bien que Mme Wesley ne manifestât aucune intention de lui faire défaire la valise, elle continua à attendre que Blanche commençât à la harceler. Mais elle n'en fit rien. Elle semblait occupée par ses propres pensées, et, tout en s'habillant, elle fredonnait à mi-voix, semblant à peine s'apercevoir de la présence de Julie dans la pièce.

Brusquement, elle dit :

— Qu'allez-vous faire pendant le week-end, Julie?

— Je.. je ne sais pas, Madame, répondit Julie qui ne s'attendait pas à une pareille question.

— Vous n'allez pas rester inactive. Vous trouverez un tas de couture à faire; et puis, vous pourriez nettoyer l'argenterie. Tâchez de vous rendre utile, sans que je sois obligée de tout vous dire. Il y a les fleurs, et... oh! il y a des tas de choses à faire, vous n'avez qu'à chercher.

— Oui, Madame, répondit Julie.

— Vous pouvez sortir dimanche, mais je ne veux pas que l'appartement reste vide la nuit. Vous avez bien compris? Et, pour l'amour du ciel, n'amenez pas ici d'étrangers. Je sais comment sont les filles de votre âge. Le concierge sait que vous êtes seule ici, et il vous aura à l'œil.

Julie, rouge et furieuse, lui tourna le dos.

— Allons, ne vous fâchez pas, dit Blanche en fronçant les sourcils. Je ne dis pas que vous le ferez, mais je veux que vous sachiez que c'est une chose que je ne tolérerai pas. Venez ici, Julie.

Julie s'approcha avec un visage fermé et rétif.

— Quelle jolie silhouette vous avez, et quelle peur ravissante. (Les doigts de Blanche, secs comme de petits morceaux de bois, effleurèrent la joue de Julie qui frissonna et recula.) Il ne faut pas avoir peur de moi, dit Blanche dont le regard s'alluma. Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

— Non, Madame, répondit Julie, gênée.

— A la bonne heure! dit Blanche en riant. C'est stupide, mais il y a des gens qui semblent avoir peur de moi. J'essaye d'être bonne avec tout le monde. Naturellement, j'aime bien faire des farces, mais c'est pour rire. (Elle regardait Julie avec attention.) Est-ce que le type du placard vous a fait peur?

— Pas beaucoup, dit Julie avec indifférence.

— Vraiment? (Les yeux de myosotis devinrent durs.) Les autres femmes de chambre prenaient des crises de nerfs. C'était trop drôle! Et le serpent? Ça ne vous a pas effrayée? (Elle eut un rire satisfait.) Le coup du serpent est ma plaisanterie favorite. Mon mari a horreur de ça. Je le mets dans son lit quelquefois.

Julie se détourna. Elle ne voulait pas que Blanche pût deviner la haine qu'elle éprouvait à son égard, ni l'envie folle qu'elle avait de se jeter sur elle et de la secouer, envie qui devait se lire clairement sur son visage.

— Vous aimez les fourrures, Julie? lui demanda Blanche à brûle-pourpoint, tout en mettant les touches finales à son maquillage.

« Cette fois, tu ne m'auras pas », se dit Julie, qui répondit :

— Oui, Madame, bien sûr.

— Eh bien! regardez les miennes. Touchez-les, Julie; je veux que vous les aimiez.

Julie ne fit pas un mouvement.

— Oh! quelle bêtise! dit Blanche avec un rire joyeux. Regardez-les. Il n'y a pas une femme au monde qui ne donnerait la prunelle de ses yeux pour les posséder. Ce vison vaut cinq mille livres, et le renard bleu... j'aime mieux

ne pas vous dire ce qu'il a coûté. Venez les voir de près.

Julie s'approcha du coffre en essayant de prendre un air indifférent, mais la beauté des fourrures était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

— Décrochez le manteau de vison, dit Blanche d'un air détaché. Vous pouvez le passer si vous voulez.

Julie entra dans le placard et tendit la main vers le manteau. Brusquement, elle entendit une sorte de sifflement, la paroi d'acier se referma en claquant, une bouffée d'air la frappa au visage et elle se trouva prisonnière.

Pendant quelques instants, la surprise l'empêcha de bouger ou même de penser; puis elle sentit que la panique commençait à la gagner, mais elle reprit rapidement son sang-froid.

« Tu l'as bien cherché, se dit-elle. Tu aurais dû deviner qu'elle te préparait un mauvais tour. Il faut rester calme. Elle ne peut pas me laisser longtemps là-dedans; elle doit prendre le train. Mais je préférerais qu'il y eût un peu plus d'espace. Il fait si chaud avec ces saletés de fourrures, et il ne doit pas y avoir beaucoup d'air. Elle pense probablement que je vais mourir de frayeur. Elle se trompe! Je n'ai pas l'intention de perdre la tête. Je vais m'asseoir et attendre qu'elle m'ouvre la porte. »

Réfrénant la panique toujours menaçante, Julie s'accroupit sur le sol. Le bas des manteaux de fourrure frôlait sa tête et son visage et cela l'énervait.

« Mais supposons qu'elle parte et qu'elle me laisse ici? Supposons qu'elle soit vraiment folle et que cela lui soit égal? pensa-t-elle tout à coup. Je ne pourrais pas tenir ici sans air. J'ai déjà du mal à respirer. »

Puis brusquement, la lumière s'éteignit et l'obscurité chaude et suffocante descendit sur elle.

Elle s'entendit pousser un cri plaintif. Elle se mit péniblement debout; les fourrures soyeuses l'enveloppaient. Elle avait toujours eu peur des espaces confinés. L'horreur de cette obscurité oppressante lui donnait l'impression d'être enterrée vivante. Elle perdit la tête. Hurlant comme

une folle, elle se mit à marteler de ses poings la froide paroi d'acier. Elle donnait de grands coups de pied dans la surface lisse et la griffait de ses ongles. Les fourrures s'entortillaient autour d'elle, la gênaient dans ses mouvements, la suffoquaient. Mais ses mains qui frappaient la porte étaient aussi impuissantes que des marteaux de caoutchouc. Elle eut l'impression de couler dans un océan de ténèbres étouffantes et, toujours criant, elle tomba sur les genoux. Déplacé par la violence de ses mouvements, l'un des manteaux de fourrure glissa de son cintre et l'enveloppa.

III

Elle reprit lentement connaissance, comme lorsqu'on se réveille d'un sommeil lourd et agité. Elle était étendue sur son lit, seule. Elle contempla longuement le plafond, puis se mit à pleurer. Elle ne savait absolument pas pourquoi elle pleurait, elle savait seulement qu'elle avait eu très peur et qu'elle n'était pas encore parvenue à maîtriser ses nerfs ébranlés.

Un peu plus tard, à bout de larmes, elle se demanda qui l'avait portée du placard sur son lit, et elle pensa immédiatement à Hugh Benton. L'idée que ses mains avaient pu la toucher la fit frissonner de dégoût.

« Cette fois, ça suffit, se dit-elle. Je ne reste pas ici. Elle est folle et dangereuse. J'aurais pu mourir. »

Elle se leva et marcha d'un pas mal assuré le long du couloir, jusqu'à la chambre de Blanche. Elle avait vaguement l'idée que celle-ci ne serait pas encore partie et qu'elle pourrait immédiatement lui donner son congé. Mais Mme Wesley n'était plus là. La vaste chambre luxueuse semblait étrangement vide sans elle. De nouveau, le mur capitonné de bleu dissimulait les portes du coffre blindé. Un léger parfum d'eau de lavande et de cigare flottait dans l'air, et Julie frissonna : Benton était donc bien venu.

Elle se dirigea vers le placard situé à la tête du lit et en

sortit une bouteille de cognac et un verre. Elle s'assit mollement sur le lit et but un peu d'alcool. La liqueur moelleuse produisit aussitôt son effet : toute trace de malaise disparut.

« Mais je ne vais pas rester ici, se dit-elle. Je vais faire ma valise et partir ce soir. Il est inutile que j'attende. J'aurai beau faire attention, elle sera toujours plus forte que moi. Je n'aurai jamais une minute de paix. Non, je m'en vais. Je me moque de ce que dira Harry. J'en ai assez. »

Ce n'était pas seulement à cause de Blanche, quoi que prétendît Julie. La vue de ces fourrures de prix l'avait effrayée. C'était trop risqué. La police soupçonnerait immédiatement qu'elle était pour quelque chose dans le vol. Dès qu'ils découvriraient (et ils découvriraient certainement) qu'elle avait travaillé chez Hewart, ils comprendraient qu'elle était dans le coup. Non, décidément, elle ne voulait plus rien avoir à faire avec Blanche ni avec ses fourrures.

Elle entendit une sonnerie quelque part dans l'appartement; elle resta quelques secondes sans bouger, puis elle comprit que c'était la sonnerie du téléphone et se pencha pour saisir le récepteur placé à côté du lit.

— Julie?

— Oh! oui, dit-elle. Où es-tu, Harry? Je pensais à toi. Il faut que je te voie. Je suis tellement contente que tu aies téléphoné. C'est extraordinaire... Juste au moment où je pensais à toi.

— Qu'est-ce qui se passe?

Sa voix était brève.

— Il faut que je te voie, dit-elle avec nervosité. Peu importe que tu sois occupé. Il faut que je te voie, Harry.

— C'est bon, c'est bon. Ne t'énerve pas. Je peux te voir dans une heure. Tu peux sortir?

— Elle est partie pour le week-end. Oh! Harry, c'est si bon d'entendre ta voix. (Une idée lui traversa l'esprit.) Viens jusqu'ici. Il n'y a personne que moi. Tu pourras voir l'appartement. C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas?

— Ne parle pas de ça au téléphone, dit-il en élevant

la voix. Tu es bien sûre que personne ne viendra?

— Oh! non, personne ne viendra. M. Wesley ne sera pas de retour avant lundi soir. (Elle regarda la pendulette posée près du lit. Il était quatre heures et demie.) A quelle heure seras-tu ici?

— Six heures, peut-être un peu après. Mettons six heures et quart.

— Harry, fais attention en entrant. Le concierge surveille l'appartement.

Il y eut un court silence à l'autre bout du fil.

— Il vaudrait peut-être mieux que je ne vienne pas, dit-il lentement. Je ne veux pas tout foutre en l'air, après tout le mal que je me suis donné.

— Il faut que tu viennes. Prends l'ascenseur jusqu'au dernier étage et redescends par l'escalier. La locataire de l'étage au-dessus s'appelle Mme Gregory. Tu n'as qu'à dire que tu vas chez elle.

— Tu deviens débrouillarde, dit-il en riant. Bon, alors je vais venir.

Ce sera merveilleux de te revoir, Harry!

— Tu parles!

Mais dès qu'elle eut raccroché, elle se sentit mal à l'aise, et se demanda ce qu'il allait lui dire quand elle lui annoncerait son intention de partir. Puis il lui vint une idée qui la fit bondir du lit et courir à la garde-robe de Blanche.

« Je vais lui faire la plus grande surprise de sa vie, se dit-elle, ravie à cette pensée. Je vais me faire si belle qu'il ne pourra pas me résister. »

Elle mit un certain temps à choisir une robe du soir parmi la vaste collection de Blanche, mais elle se trouva enfin satisfaite. La robe qu'elle avait revêtue était de la couleur des coquelicots sauvages, avec un décolleté profond et une jupe très ample. Elle laissa tomber sur ses épaules son épaisse chevelure noire, et à six heures moins le quart, elle était prête.

En s'étudiant d'un œil critique dans le miroir, elle dut reconnaître que, telle qu'elle était-là, Dana ne lui arrivait

pas à la cheville. Elle était plus jolie, plus jeune, moins cynique et plus séduisante. Cette robe mettait en valeur sa beauté comme aucune autre toilette ne l'avait jamais fait. Elle se reconnaissait à peine elle-même.

Quelques minutes après six heures, la sonnette de la porte d'entrée retentit; c'était Harry, avec son feutre gris cavalièrement posé sur l'oreille, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus. Tout d'abord, il ne la reconnut pas; puis il fit un pas en avant, et un sourire stupéfait éclaira son visage.

— Julie! Que tu es belle! tu t'es parée des plumes du paon! Ah! ça c'est quelqu'un! s'exclama-t-il, et il le pensait.

Il ne pouvait croire que ce fût la même fille. « Elle est absolument formidable, se dit-il, bouleversé. C'est une fille à tout casser et je ne m'en étais pas aperçu. » Il la prit dans ses bras, mais elle le repoussa.

— Non, ne me touche pas, dit-elle d'un ton acerbe. Je ne veux pas que tu abîmes ma toilette.

Surpris par l'expression dure de son regard, il se sentit gauche et un peu embarrassé.

— Tu es ravissante, Julie, dit-il en continuant à la regarder avec de grands yeux. Cendrillon n'est rien à côté de toi. Tu es absolument renversante. C'est une de ses robes?

— Naturellement. Tu ne penses pas que j'ai pu me payer ça moi-même, non? Mais entre donc; j'ai à te parler.

Il la suivit dans le salon et, pour la première fois de sa vie, il se sentit à son désavantage. La beauté de Julie, et le cadre dans lequel elle se trouvait, ébranlaient sa confiance en lui. Tandis qu'il la contemplait, il s'aperçut qu'il était en train de devenir amoureux d'elle. C'était une chose qu'il n'avait jamais éprouvée jusque-là, et il ne savait comment se montrer à la hauteur de la situation.

Julie fut prompte à saisir l'impression qu'elle avait faite sur lui, et elle l'exploita. Debout devant la grande cheminée, elle le regardait calmement, le visage froid et impassible.

— Qu'est-ce que tu as Julie? Tu ne vas pas m'embrasser?

— Non, je ne t'embrasserai pas! lança-t-elle. Je veux te parler. Je m'en vais d'ici. Je n'en peux plus.

— Pourquoi? Qu'y a-t-il? Que s'est-il passé?

Elle lui parla de Blanche.

— Tu ne peux pas imaginer ce qu'elle est, conclut-elle, les yeux étincelants. Elle est folle, je ne plaisante pas, dangereusement folle. Elle aurait pu me tuer. D'une minute à l'autre, je ne sais pas ce qui va arriver. J'ai peur d'ouvrir un tiroir, ou un placard. J'ai peur de répondre à son coup de sonnette. Eh bien! je n'ai pas l'intention de supporter ça davantage, et je ne vois pas pourquoi je le supporterais.

— Ecoute, Julie, tu es à bout, lui dit-il, consterné devant son expression déterminée. Demain, tu verras les choses autrement. Tu ne vas pas te laisser démolir par quelques mauvaises blagues?

— Elle me fait peur, et elle me tape sur les nerfs. Je n'aurai pas une minute de paix tant que je serai ici. Ça ne vaut pas le coup. Ce n'est pas la peine, Harry, je m'en vais.

Il alla s'asseoir près d'elle sur le divan.

— Ecoute, Julie, il vaut autant que tu le saches maintenant que plus tard, lui dit-il... Je m'intéresse à ces fourrures. Tu l'as déjà deviné, n'est-ce pas?

— Tu me prends pour une imbécile? Bien sûr que je l'ai deviné. Et je n'aime pas ça.

— Tu n'as pas besoin de t'en faire. Tu ne risques rien, assura-t-il précipitamment. Je voudrais que tu découvres le mécanisme du coffre-fort. C'est le boulot le plus dur de toute la ville. Je me suis mis dans la tête d'y réussir, et tu es la seule personne qui puisse m'aider.

— Mais tu ne peux pas l'ouvrir, dit sèchement Julie. Elle m'en a parlé. Il est relié électriquement au commissariat de Kensington.

— Nous y voilà! s'exclama-t-il en se penchant en avant. C'est exactement ce que je voulais savoir. Que t'a-t-elle dit encore?

— Elle m'a dit que huit cambrioleurs s'étaient fait

prendre en essayant de le forcer. Que penses-tu de ça?

— Quatre, dit Harry, pas huit. Je pensais qu'ils s'étaient fait prendre comme ça, mais je n'en étais pas sûr. Tu vois, mon petit? Tu peux me fournir toutes sortes de renseignements utiles si tu veux bien continuer. Parle-moi des fourrures.

— Il y a un vison. Elle dit qu'il a coûté cinq mille livres (Julie fit une petite grimace. Elle ne parvenait pas à oublier les fourrures. Depuis qu'elle les avait vues, elle y pensait sans cesse et rêvait de les posséder.) Et puis un renard bleu. C'est une merveille. Beaucoup trop beau pour cette petite horreur. Et puis il y a aussi un castor, un chinchilla, une zibeline et une hermine.

— Tu as vu les bijoux?

— Non, mais je sais qu'ils se trouvent dans un meuble à tiroirs en acier, placé à l'intérieur du coffre.

— Bon. Donnons-y un coup d'œil. Conduis-moi dans la chambre.

— Je veux bien; mais il est entendu que je ne marche plus dans la combine? Tu peux regarder si tu veux, et tu ferais bien d'en profiter; car c'est la dernière fois que tu vois quoi que ce soit avec mon aide.

Il la suivit dans la chambre de Blanche, plus soucieux et plus désarmé que jamais. Il se sentait vaincu par cette détermination farouche.

Elle lui désigna le mur capitonné.

— C'est là derrière. N'y touche pas. Nous ne tenons pas à voir arriver la police.

— Tu as bigrement raison, dit-il d'un ton mal assuré, en s'approchant du mur pour l'examiner. Aucune trace de quoi que ce soit. C'est du beau boulot. La porte s'ouvre-t-elle vers l'extérieur ou glisse-t-elle sur le côté?

— Elle glisse sur le côté.

Il regarda pensivement le mur pendant quelques minutes, puis secoua la tête.

— Rien à faire. Il faut que nous en sachions plus long sur le mécanisme du coffre avant que je m'amuse à le

cripoter. Il faut que tu découvres ça pour moi, Julie.

— Je ne le ferai pas, dit Julie, consciente du malaise qu'il éprouvait. Je te l'ai déjà dit; je m'en vais.

Il l'attira contre lui.

— Reste encore un peu, et je te donnerai cent livres au lieu de cinquante. Allons, Julie, montre que tu as du cran. Tu t'es bien débrouillée jusqu'à présent.

Elle leva les yeux sur lui; ses lèvres charnues touchaient presque celles de Harry.

— Non, Harry. J'en ai assez. Tu comprends, tu m'as dit tes intentions, et cela fait de moi ta complice. Je veux en rien avoir affaire avec la police, et, d'autre part, je ne peux plus rien supporter de la part de cette femme. Tu ne peux pas savoir à quel point elle me fait peur.

— Je crois que tu te montes un peu la tête, Julie, dit-il en lui prenant la main. Encore deux ou trois jours et tout sera terminé. Ecoute, menons cette affaire à bien et nous nous marierons. Qu'en dis-tu? (Il l'enveloppait d'un regard ardent.) J'aurai assez d'argent pour être garé des voitures jusqu'à la fin de mes jours. Nous pourrons partir pour l'Amérique et vivre comme des coqs en pâte.

Julie le repoussa et le regarda avec de grands yeux. Voilà qui était inattendu. Elle sentait un petit frisson d'émotion lui courir dans le dos.

— T'épouser? Partir pour les Etats-Unis?

— Pourquoi pas? Ce que tu veux, c'est la bonne vie, n'est-ce pas? (Il parlait maintenant avec animation.) Je te donnerai la bonne vie. Je t'apporterai le monde sur un plateau. Je t'aime. Comprends-tu, chérie? Je suis fou de toi.

— Si tu mens... commença-t-elle, les yeux étincelants.

— Mais je ne mens pas, Julie; je suis sérieux. Ecoute, supposons que tu nous lâches maintenant. Que va-t-il t'arriver? Supposons que tu rompes avec moi, que vas-tu faire? Retourner chez Hewart? Il ne voudra pas de toi. Gagner quatre livres par semaine dans une usine? Ça te plairait, hein? Je t'offre tout ce que tu désires : des toilettes,

des distractions, de l'argent, et moi-même par-dessus le marché si cela te plaît. Je ne peux pas faire mieux, il me semble? J'ai des amis en Amérique. Nous mènerions une vie formidable tous les deux. Qu'est-ce que tu en dis?

Elle l'observa pendant un moment, et se sentit triompher. C'était sérieux! Il était amoureux d'elle. Elle n'avait qu'à se servir prudemment de ses atouts, et elle obtiendrait de lui, sans risques, tout ce qu'elle voudrait.

— Je t'aime aussi, Harry, lui dit-elle en lui passant les bras autour du cou. Mais je ne veux pas rester ici. Je ne suis pas une voleuse. C'est vrai, j'ai fait des choses que je n'aurais pas dû faire, je le reconnais, mais je n'ai jamais transgressé la loi. Je n'ai jamais fait et je ne veux jamais faire quoi que ce soit qui risque de me conduire en prison. Je t'en prie, Harry, laisse tomber. Elle est trop maligne; vous vous ferez prendre. Et alors, que deviendrai-je?

Il la serra contre lui.

« Il ne manquait plus que ça, se disait-il. Que diable vais-je faire maintenant? Je la perdrai si je ne fais pas attention. Il faut que je voie Maman French, qu'elle trouve une solution. Elle n'a qu'à chercher quelqu'un d'autre pour faire le boulot. »

— C'est bon, Julie, dit-il en l'embrassant. Je ne veux pas t'obliger à rester si tu vois les choses comme ça. Pour nous, ça n'a pas d'importance. Je suis fou de toi, mon petit. Je trouverai le moyen de forcer cette boîte à conserves. Mais toi, tu vas partir; je vais m'en occuper.

— Vrai, Harry? Tu parles sérieusement?

— Bien sûr.

— Mais pourquoi n'abandonnes-tu pas l'affaire? Allons aux Etats-Unis tout de suite. Ne prends pas ce risque, Harry.

— Il faut que je fasse ce boulot, dit-il avec un peu d'impatience. D'où crois-tu que je sorte l'argent? Ecoute, Julie, pour moi c'est une affaire de huit mille dollars. Il faut que je réussisse.

Huit mille dollars! Un instant, elle fut tentée de rester pour l'aider; mais la prudence chassa cette idée de son

esprit. Pourquoi s'en mêlerait-elle? Il était capable de se débrouiller tout seul. Il trouverait bien un moyen d'en sortir. Après, il dépenserait l'argent pour elle, et elle ne courrait aucun risque.

— Bon, alors..., commença-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est? coupa-t-il en se redressant. Tu n'as rien entendu?

Julie s'écarta de lui.

— Non... que veux-tu dire?

Rapidement, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, puis la referma aussitôt.

— Il y a quelqu'un dans l'appartement, Blanche! chuchota-t-il.

Julie crut qu'elle allait s'évanouir. Etre surprise par Blanche dans sa chambre à coucher, avec ses propres vêtements! Elle se sentait paralysée par la terreur.

Des pas rapides résonnèrent dans le couloir, se dirigeant vers la chambre.

— C'est Mme Wesley, dit Julie, haletante. Que vais-je faire? (Elle esquissa un mouvement vers la fenêtre.) Il faut que je me cache...

La porte s'ouvrit. Elle se retourna, les poings crispés, en étouffant un cri. Un homme entra : il portait des lunettes noires qui cachaient ses yeux. Il se tenait debout sur le pas de la porte, et les lunettes noires la fixaient.

— Y a-t-il quelqu'un? demanda-t-il d'une voix douce. Blanche, vous êtes là?

Avec un affreux soulagement, Julie comprit que cet homme était Howard Wesley, et que, naturellement, il ne pouvait pas la voir.

TROISIÈME PARTIE

I

Bien qu'il donnât à Julie l'impression d'un homme de haute taille, Howard Wesley n'était pas très grand. Il était solidement bâti, large d'épaules, et se tenait très droit. Malgré les affreuses lunettes noires, elle pouvait se rendre compte que ses traits étaient fort beaux; sa bouche et son menton volontaires lui donnaient un air d'autorité. Son front haut était couronné de cheveux noirs et rebelles, légèrement argentés aux tempes. Elle devait être surprise par la suite d'apprendre qu'il n'avait que trente-huit ans.

Julie et Harry restaient immobiles, à le regarder; lorsqu'il s'avança dans la pièce, ils reculèrent silencieusement.

— Y a-t-il quelqu'un? répéta-t-il.

Harry fit un signe de la main et une grimace significative. Elle comprit qu'il essayait de lui dire de faire quelque chose, et elle se rendit compte qu'il avait raison.

Elle dit d'une petite voix étouffée :

— Oui... il y a moi.

Wesley fronça les sourcils et continua à regarder dans sa direction, comme s'il avait toujours su qu'elle était là.

— Et qui êtes-vous? demanda-t-il.

Il sortit de sa poche revolver un étui en or et choisit une cigarette.

— Je suis Julie Holland, la nouvelle femme de

chambre, lui dit-elle en essayant d'affermir sa voix.

— Je vois. (Il palpa ses poches, et son froncement de sourcils s'accentua.) Pourriez-vous me donner du feu? Je crois que j'ai oublié mes allumettes dans la poche de mon pardessus.

Elle jeta un regard affolé autour de la chambre. Harry sortit son briquet et le posa sur la table. Il désigna du doigt le briquet, puis Wesley. Elle fut surprise de voir combien il était calme. Il bougeait à peine et surveillait étroitement Wesley, son regard dur en éveil.

En un sens, ce calme agaçait Julie qui tremblait de tous ses membres et avait du mal à respirer. Elle s'empara du briquet et s'approcha de Wesley. Elle fut soulagée de voir que celui-ci continuait à fixer l'endroit où elle se tenait précédemment, et ne tournait pas la tête. C'était la preuve qu'il était bien aveugle et ne pouvait les voir.

Elle essaya d'allumer le briquet, mais ses doigts tremblaient tellement qu'elle faillit le laisser échapper.

— Donnez-le-moi, dit-il en tendant la main.

Elle lui donna le briquet.

— Où est Mme Wesley? demanda-t-il.

— Elle est partie pour le week-end, Monsieur, dit Julie en regardant Harry qui se rapprochait de la porte. Il lui fit un signe de tête et cligna de l'œil.

— Je vois. (Wesley alluma sa cigarette et tint le briquet en l'air.) Merci.

Julie le prit et le posa sur la table où Harry le ramassa.

— A-t-elle dit quand elle reviendrait? reprit Wesley en enfouissant ses mains dans les poches de son pantalon.

— Elle ne vous attendait pas avant lundi soir. Elle sera rentrée d'ici là.

— Et vous ne m'attendiez pas non plus? (Il souriait.) J'espère que je ne vous ai pas gâché votre soirée?

— Oh! non, monsieur, dit précipitamment Julie, se demandant s'il soupçonnait quelque chose. Je n'ai rien à faire. Je... je mettais un peu d'ordre dans la chambre de Madame.

— Vraiment? Vous êtes parfumée comme si vous alliez à une soirée. (Il eut un rire d'excuse.) Je ne dis pas cela pour vous offenser, mais je suis obligé de me fier à mon nez et à mes oreilles. Vous avez un parfum très agréable.

Julie devint écarlate et fit un pas en arrière. Bien sûr que son parfum était agréable : c'était celui de Blanche.

— Je... je n'avais pas l'intention de sortir, bégaya-t-elle.

— M. Gerridge s'occupe des bagages, continua Wesley. C'est mon secrétaire. Il sera là dans un moment. Pouvez-vous nous faire du café?

— Oui, Monsieur, dit-elle tout en pensant : « Il faut que je quitte cette robe tout de suite. »

— Servez-nous dans mon bureau; j'ai à travailler. (Wesley se retourna et se trouva juste en face de Harry qui recula brusquement.) J'ai l'impression bizarre qu'il y a quelqu'un d'autre dans la pièce, reprit Wesley en tâtonnant pour trouver le bouton de la porte. Y a-t-il quelqu'un?

En avançant la main, il aurait pu toucher Harry. Julie tressaillit et lui fit signe de reculer.

— Oh! non, Monsieur, il n'y a personne, bien sûr.

— J'ai parfois de ces impressions, dit Wesley avec un froncement de sourcils. Bon, eh bien! servez-nous le café le plus tôt possible.

— Pfft! fit Harry lorsque la porte se fut refermée. J'ai eu bigrement chaud! Quitte cette robe. Il ne faut pas que l'autre type te voie.

— Ce n'est pas ma faute, dit Julie au bord des larmes. Je ne savais pas qu'il viendrait.

— Ça n'a pas d'importance. Enlève-moi ces vêtements! (Harry était pressant.) Allons, dépêche-toi.

Elle courut à l'armoire de Blanche où elle avait laissé son uniforme et passa dans la salle de bains. Elle fut changée en un tournemain. Lorsqu'elle revint, Harry écoutait à la porte.

— Va faire le café, dit-il à voix basse. Dépêche-toi. Je veux sortir d'ici.

— Quand te reverrai-je? lui demanda-t-elle hors

d'haleine. Je ne veux pas rester ici. C'est bien entendu.

— Je te verrai demain après-midi, répondit-il. Patiente jusque-là. Je serai dans le parc, juste en face à trois heures. Tâche de t'échapper; nous causerons. Et maintenant, file. Il faut que je sorte d'ici.

Elle hésita un instant.

— Bon. Mais n'essaie pas de me persuader. C'est inutile je ne resterai pas.

Elle le quitta et se hâta vers la cuisine.

Lorsqu'elle porta le café dans le bureau, Wesley, installé dans un fauteuil, fumait un cigare. Un jeune homme, assis derrière le bureau, triait des papiers; il ne lui sembla pas beaucoup plus âgé qu'elle; son visage maigre, d'une laideur sympathique, s'éclaira d'un sourire, lorsqu'il la vit. Elle devina qu'il s'agissait de Gerridge, le secrétaire de Wesley, et continua son travail.

Au moment où elle se penchait pour poser le plateau Wesley lui dit :

— Je suppose que vous venez d'arriver?

— Je suis ici depuis hier, Monsieur.

— Eh bien, j'espère que vous serez heureuse ici, lui répondit-il d'un ton qui exprimait le doute. Nous ne pensions pas rentrer aussi tôt. Mais il ne faut pas que nous dérangions vos projets de week-end. Vous pouvez sortir, si vous voulez. Nous n'aurons besoin de rien. Je pense que nous passerons le week-end à l'usine. Tout ce que nous vous demanderons, c'est de nous servir le petit déjeuner demain matin. Mais, vous êtes au courant? Vous n'avez qu'à commander au restaurant. Nous partirons vers neuf heures. Disons huit heures et demie pour le petit déjeuner?

— Très bien, Monsieur.

« Quel malheur pour lui qu'il soit aveugle », pensait-elle en se rendant dans la chambre de Blanche. « Il est gentil et bon. Comment peut-il avoir épousé cette odieuse petite créature? »

Elle pensait à Harry. Avant l'arrivée de Wesley, elle

était très excitée par l'idée d'aller en Amérique avec lui. Maintenant, elle n'était plus aussi sûre. Elle s'aperçut qu'elle pensait à Wesley et le comparait à Harry. C'était comme si elle eût comparé un vrai diamant à un faux. Brusquement, elle se rendit compte que Harry était superficiel et sans caractère, que ses vêtements étaient vulgaires et de mauvais goût. Wesley était riche. Harry ne serait jamais aussi riche que lui. S'il volait les fourrures, combien de temps dureraient les huit mille livres? Pas longtemps s'ils allaient en Amérique et dépensaient sans compter. Et après qu'arriverait-il?

« Autant regarder les choses en face, se dit-elle. Harry est un voleur. Dawson m'a mise en garde contre lui. Hewart le déteste. Il est accointé avec cette horrible Mme French. Et puis, il y a Dana. Dans quelles histoires vais-je aller me fourrer si je l'épouse? »

Si elle se mariait, c'est un homme comme Wesley qu'il lui fallait épouser. Alors, elle aurait tout ce qu'elle désirait : une grande maison, des toilettes, des domestiques, une voiture, tout! Mais bien sûr, Wesley ne la regarderait même pas. D'ailleurs, il était déjà marié. Mais en supposant qu'elle le prévienne du cambriolage? Peut-être se montrerait-il reconnaissant, ferait-il quelque chose pour elle. Brusquement, elle se ressaisit, effrayée. Elle ne devait pas penser à des choses pareilles; c'était dangereux. Elle se rappelait ce que Hewart lui avait dit de cette fille qui avait parlé. Elle devait chasser cette idée de son esprit.

Elle fut interrompue dans ses réflexions par un léger grattement à la porte, et Gerridge entra, portant le plateau du café.

— Hello!, fit-il avec un sourire engageant, j'ai pensé que je pourrais vous rapporter le plateau. Il était fameux votre café.

— Je suppose que vous deviez en avoir besoin, répondit-elle, flattée.

Et elle prit le plateau.

— Je suis Tom Gerridge, lui dit-il, tout en se promenant

à travers la cuisine, les mains dans les poches. Je suis le valet de chambre de M. Wesley, son Vendredi, en quelque sorte. Comme nous sommes appelés à nous voir souvent, autant que nous faisons connaissance.

— Vraiment?

— Oui. J'ai dit à M. Wesley que je vous trouvais formidable.

Julie se détourna et commença à mettre les tasses dans l'évier.

— Ça ne vous fâche pas, j'espère? C'est vrai, vous savez. Elle eut un petit rire nerveux.

— Non, je ne suis pas fâchée. Mais je suppose que ça n'intéresse pas beaucoup M. Wesley.

— Oh! mais si, assura Gerridge. Enfin, il ne l'a pas dit, mais j'ai bien vu qu'il dressait l'oreille.

Julie se mit à rire et commença à faire la vaisselle.

— M. Wesley se sert du dictaphone en ce moment, expliqua Gerridge. C'est pourquoi je suis venu vous tenir compagnie. Ça ne vous ennuie pas, au moins?

— Non, pas du tout.

— Alors, ça va. Vous vous plaisez ici?

— Pas beaucoup, dit Julie sincère.

— Je suppose que Mme Wesley s'est amusée à vous jouer quelques mauvais tours?

— Oui.

— Ses plaisanteries habituelles : les serpents empaillés, le coup du coffre?

Julie ouvrit de grands yeux.

— Comment le savez-vous?

— Oh! elle essaie ça sur tout le monde. Elle l'a essayé sur moi. Elle m'a enfermé dans ce sacré coffre pendant dix minutes. J'ai cru que j'allais mourir.

— Mais je n'ai pas l'intention de rester ici beaucoup plus longtemps, dit Julie avec fermeté. Elle est dangereuse.

— Oh! mais il faut que vous restiez. Vous ne ferez plus attention à Mme Wesley une fois que vous en aurez l'habitude. Elle vous laissera tranquille au bout d'un certain

temps. Elle me fiche la paix à moi, maintenant. Et vous aimerez beaucoup Wesley. C'est un type épatant.

Julie s'appuya contre l'évier, toute disposée à bavarder.

— Je n'arrive pas à comprendre comment il a pu l'épouser, dit-elle.

— Elle n'a pas toujours été comme ça, vous savez, dit Gerridge. Quand il l'a connue, c'était la coqueluche de Londres, et elle était vraiment merveilleuse. Elle l'a emballé. Elle savait qu'il avait une énorme fortune, et elle a commencé à l'exploiter dès le début. Non seulement elle lui a extorqué un douaire substantiel qu'elle a d'ailleurs dépensé jusqu'au dernier sou, mais encore il s'est engagé, au cas où le mariage viendrait à être rompu, à lui verser une somme considérable. Je crois qu'il est bien embêté d'avoir pris cet engagement maintenant. Avec elle, c'est : « Si c'est face je gagne, si c'est pile tu perds. » Et elle ne fait que ce qui lui plaît.

— Mais pourquoi ne lui donne-t-il pas l'argent pour s'en débarrasser?

— Il ne peut pas. Il travaille à une invention qui réduira de moitié le temps et l'argent consacrés à l'équipement des avions sans pilote; et il a engagé tout ce qu'il possédait dans ses recherches. Il n'a plus les moyens de se débarrasser d'elle, et elle le sait.

— Je trouve ça terrible, dit Julie bouleversée. Et penser qu'il est aveugle par-dessus le marché!

— Oui. (Gerridge hocha la tête.) Il a eu une grosse déception cette semaine. Un spécialiste français croyait pouvoir tenter sur lui une opération. C'est pourquoi il est allé à Paris. (Il jeta un coup d'œil sur sa montre, émit un sifflement et se laissa glisser de la table.) Il faut que j'y retourne. J'avais dit que je ne m'absentais que pour quelques minutes. On se reverra.

Plus tard, alors que Julie était déjà couchée, elle entendit Gerridge dire « Bonsoir », et elle sursauta, croyant qu'il l'appelait. Elle avait de la sympathie pour lui, et elle sourit toute seule lorsqu'elle comprit qu'il s'adressait à

Wesley. Elle entendit la porte d'entrée se refermer, et elle se rendit compte qu'elle était seule dans l'appartement avec Wesley.

« Il n'y a pas de quoi m'en faire, se dit-elle. Avec lui, je ne risque rien. Si c'était Benton, je mourrais de peur, mais Wesley... »

Elle commençait à s'assoupir lorsqu'elle fut éveillée en sursaut par un bruit de verre brisé. Elle prêta l'oreille, puis sauta du lit et enfila sa robe de chambre.

« Il doit avoir eu un accident », se dit-elle, inquiète; elle se hâta le long du couloir vers la chambre de Wesley et écouta à la porte. Entendant bouger, elle frappa.

— Qui est là? demanda Wesley.

Puis :

— Oh! entrez, Julie.

Elle ouvrit la porte. Il était debout au milieu de la pièce, en pyjama et robe de chambre, tourné vers elle d'un air d'impuissance. Il portait toujours les affreuses lunettes noires et elle se surprit à désirer qu'il les enlevât. A ses pieds, il y avait les débris d'un verre dont le contenu formait une petite mare sur le tapis.

— Hello, Julie, fit-il avec un sourire plein de tristesse. Vous venez à mon secours?

— J'ai entendu..., commença-t-elle. (Mais elle s'arrêta brusquement en voyant que le sang coulait sur la main de Wesley.) Oh! vous vous êtes coupé!

— Cette saleté de verre m'a glissé des mains, et quand j'ai voulu le ramasser, je me suis enfoncé un éclat de verre dans le doigt.

— Je vais chercher une bande, dit Julie enchantée de pouvoir lui être utile. (Elle revint bientôt avec une trousse de pansement qu'elle avait trouvée dans la salle de bains de Blanche.) Si vous voulez bien vous asseoir, je vais vous arranger ça.

— Merci.

Il tâtonna autour de lui, et marmonna entre ses dents :

— Où est cette chaise? Je ne m'y retrouve plus.

Elle le prit par le bras et le conduisit jusqu'à une chaise.

— C'est terrible d'être aussi incapable, dit-il en s'asseyant. Je ne sais pas ce que j'aurais fait si vous n'étiez pas venue.

Ne sachant pas bien que dire et se sentant mal à l'aise, elle demeura silencieuse. Elle arrêta le sang et fit un pansement.

— Je vais mettre un doigtier par-dessus, dit-elle. Comme ça, vous ne risquez rien.

— C'est très gentil de votre part. Vous dormiez?

— Oh! non, fit Julie, tout en glissant sur le pansement un doigtier de peau de chamois qu'elle attacha autour du poignet. Vous vous sentez bien?

— C'est parfait. (Il fit jouer ses phalanges.) Ai-je fait beaucoup de gâchis?

— Ce n'est rien, je vais le nettoyer.

Elle alla chercher un balai et une pelle, ramassa les morceaux de verre et éteignit la tache avec un chiffon.

— Tout est en ordre, maintenant, dit-elle. Puis-je faire quelque chose pour vous?

A sa grande surprise, il lui demanda :

— Quel âge avez-vous, Julie?

— Vingt et un ans, répondit-elle, en se demandant pourquoi il lui posait pareille question.

— Vous êtes jolie?

Elle rougit.

— Je ne sais pas.

— Gerridge dit que vous l'êtes, et je crois qu'il est bon juge. Je viens de m'aviser que je ne devrais pas être seul avec vous. J'aurais dû y penser plus tôt. Cela ne plairait pas à Mme Wesley. (Il jouait avec la cordelière de sa robe de chambre.) Mais je n'ai aucune envie de me rhabiller et d'aller à mon club. C'est probablement ce que je devrais faire, mais je ne le ferai pas. Tout de même, il me semble qu'il vaudrait mieux ne pas dire à Mme Wesley que j'ai passé la nuit ici. Je ne dirai rien et je serais heureux que vous fussiez de même.

— Oh! bien sûr, dit Julie, se rendant immédiatement compte que Blanche se conduirait d'une façon odieuse si elle savait. Je ne dirai rien.

— Merci. (Il était calme et ne montrait pas le moindre embarras.) Tout ça est vraiment idiot, mais enfin... c'est comme ça. Vous feriez mieux de retourner vous coucher maintenant.

— Vous êtes sûr que je ne peux plus rien faire pour vous? demanda Julie.

— Il y a une chose que vous pouvez me dire avant de partir, dit-il en souriant. M. Benton est-il venu ici pendant mon absence? M. Hugh Benton, mon associé?

Julie faillit répondre affirmativement, mais quelque chose dans son attitude, dans la brusque immobilité de ses mains, lui conseilla la prudence. Elle se rappela, avec un sentiment de honte, qu'elle avait accepté l'argent avec lequel Benton avait acheté son silence.

— Non, dit-elle, tout en se détestant pour ce mensonge. Personne n'est venu.

— Je vois. (Il sembla se détendre et s'enfoncer plus profondément dans son fauteuil.) Ça suffit. Bonne nuit, Julie. Eteignez la lumière, voulez-vous? Je n'en ai pas besoin.

Elle éprouva une impression étrange à le laisser assis dans l'obscurité complète, étrange et assez triste.

II

Harry Gleb alluma une cigarette et lança l'allumette dans le foyer avec une violence inutile.

— Pas la peine de gueuler, dit-il d'une voix cassante. Elle ne marche pas. J'ai fait tout mon possible, mais rien à faire. Elle s'en va demain matin.

Mme French, le visage impassible et froid, l'observait.

— Il faut qu'elle reste. Nous ne retrouverons jamais l'occasion de mettre quelqu'un à nous dans la place. Je connais Blanche Wesley. Si elle s'en va, tout est fichu.

Harry eut un haussement d'épaules impuissant.

— J'ai fait de mon mieux. Je ne peux pas obliger la petite à rester si elle s'est mis dans la tête de partir?

— L'ennui, avec toi, c'est que tu es trop mou, dit Mme French avec âpreté. Tu aurais dû prendre cette petite traînée par la peau du cou et lui flanquer une bonne raclée. C'est ce qu'il lui faut. Elle ferait ce qu'on lui dit si tu savais la prendre.

Le visage de Harry se rembrunit.

— Je ne bats pas les femmes. Ce n'est pas mon genre. Il faudra chercher autre chose.

— Tu ne peux donc pas fourrer dans ta sale caboche qu'il n'y a rien d'autre à faire? aboya Mme French. Je vais lui parler, moi.

— Vous ne le ferez pas! jeta Harry. Je vous dis que ce n'est pas la peine. Laissez-la tranquille.

Mme French le dévisagea avec attention.

— Tu n'aurais pas le béguin pour elle, par hasard. Harry?

C'était bien la dernière chose que Mme French devait soupçonner. Harry avait peur d'elle. Elle savait trop de choses sur son compte. Et puis, il y avait Dana. Mme French désirait lui voir épouser sa fille. Si elle croyait qu'il était amoureux de Julie, les choses allaient se gâter. Il n'avait pas confiance en elle. Elle était capable de tout... même de le faire coffrer.

— Ne dites pas de bêtises. Bien sûr que non. Elle n'est rien pour moi. Mais je ne suis pas pour la violence, vous le savez.

— Nous n'en viendrons pas à la violence, dit Mme French. Je vais lui parler. Il se peut que je la menace, mais rien de plus. Elle marchera droit quand je lui aurai parlé.

Harry n'aimait pas beaucoup cette idée, mais il n'osait pas protester avec trop d'énergie.

— C'est bon, mais ne la touchez pas. Je ne le supporterai pas, Ma, je vous avertis.

— Toi file! dit Mme French d'un ton péremptoire. Quand j'aurai besoin de toi, je t'enverrai chercher. Nous n'abandonnons pas l'affaire. Nos plans tiennent toujours. Elle fera ce qu'on lui dit.

— Okay, fit Harry mal à l'aise, en se dirigeant vers la porte. Mais ne la touchez pas. Je ne plaisante pas.

Mme French ne répondit pas. Quand il fut parti, elle resta plongée dans ses pensées. Soudain, elle prit le téléphone, forma un numéro et attendit.

A l'autre bout du fil, Theo répondit.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il de sa voix nasillarde.

— Viens ici, ordonna Mme French avec brusquerie. J'ai du boulot pour toi.

— Qu'est-ce qui se passe? C'est tard. J'allais me coucher.

— Harry a le béguin de la petite Holland. Elle fait des histoires. Je voudrais que tu aies une petite conversation avec elle.

— Ça change tout, fit Theo d'un ton joyeux. C'est pas du boulot, c'est un délassement. Je viens tout de suite. Et il raccrocha.

III

Theo était assis sur un banc, en face de Park Way, les mains dans les poches, son chapeau de feutre taupé posé sur l'arrière de son crâne. Un mégot était collé au coin de sa bouche, et la fumée, qui montait en spirale dans l'air tranquille, l'obligeait à cligner de l'œil.

Il était tôt — à peine neuf heures — et Theo était seul dans le parc. Lorsque Gerridge sortit de Park Way et monta dans la voiture qui l'attendait, Theo poussa un soupir. Il savait qu'avant peu, il lui faudrait entrer en action. Quelques minutes plus tard, Wesley sortit à son tour. Le concierge le guida jusqu'à la voiture, referma la portière et la voiture se mit en marche.

Theo écrasa sa cigarette et se mit debout. Lorsqu'il péné-

tra dans le vaste hall de Park Way, le concierge sortit de sa loge et le dévisagea froidement.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

— Je vais voir ma sœur, la bonne du 97. Vous y voyez un inconvénient.

Le concierge était sur ses gardes et Theo s'en rendait bien compte.

— Donnez-lui un coup de téléphone si vous ne me croyez pas, reprit-il. Dites-lui que c'est son frère Harry.

— Allons, dépêchez-vous de monter, dit-il. Allez la voir, mais ne restez pas longtemps. Je n'aime pas voir des gens comme ça par ici.

— C'est bien ce que je pensais, et c'est pour ça que je suis venu, répliqua Theo.

Il sonna à la porte du 97 et attendit. Julie vint ouvrir.

— Salut, frangine, fit Theo.

Il étendit le bras; sa paume ouverte s'appliqua sous le menton de Julie et, d'une poussée violente, il la fit reculer, chancelante, dans l'entrée. Il la suivit, ferma la porte, et leva le poing d'un air menaçant.

— Gueule pas. Je viens de la part de Mme French.

Julie recula. Elle se trouvait en face d'un jeune garçon (il ne devait pas avoir plus de dix-neuf ans) court et râblé, avec des cheveux noirs en désordre qui retombaient sur ses oreilles et sur son col grasseyé. Il avait un visage rond et plat, un teint brouillé et des yeux cruels, très rapprochés. Il avait quelque chose d'horriblement méchant et pervers. Il la terrifiait.

— T'énerve pas, frangine, dit-il en souriant. (Il avait les dents verdâtres, toutes cassées.) Nous allons causer un peu. Viens par ici. J'ai envie de m'asseoir, je suis fatigué.

— Vous... vous n'avez pas le droit d'entrer, dit Julie. Si vous ne vous en allez pas, j'appelle le concierge.

— Eh ben, va l'appeler.

Theo tira de sa poche un coup-de-poing américain, soigneusement poli, aux arêtes aiguës. Julie le regarda fixer

l'arme sur ses phalanges, crasseuses, avec des gestes aussi minutieux que ceux d'une vieille dame qui enfile ses gants.

— Si tu ne te tiens pas tranquille, je te casse les dents.

Il fit mine de lui donner un coup de poing, les phalanges d'acier frôlèrent ses lèvres, et elle recula en étouffant un cri. Il se mit brusquement à hurler :

— Entre là-dedans avant que je te donne de bonnes raisons de gueuler, saleté!

Terrifiée, Julie entra à reculons dans le salon. Theo la suivit de son pas traînant, jeta un coup d'œil autour de lui et grommela :

— Eh ben, c'est pas mal. Et dire que tu veux quitter une boîte pareille! (Il la regarda d'un air méditatif.) Car tu veux t'en aller, hein?

— Oui, je m'en vais, dit Julie faiblement. Et personne ne m'en empêchera.

— Si, moi, dit Theo en se laissant tomber dans un fauteuil. Reste pas sur tes pieds, frangine. Toi et moi, on va causer un peu.

Julie esquissa un mouvement rapide vers le téléphone, mais avant qu'elle ait pu l'atteindre, Theo avait bondi de sa chaise, l'avait empoignée par le bras et lui avait fait faire le demi-tour. Comme elle ouvrait la bouche pour crier, les doigts bardés d'acier giflèrent son visage. Elle recula en chancelant, avec un faible gémissement de douleur et de crainte, puis, perdant l'équilibre, elle tomba sur les mains et sur les genoux.

— La prochaine fois, tu auras mon poing, dit Theo. (Il la saisit par le bras, la releva et la poussa brutalement sur une chaise.) Qu'est-ce qui te prend? Tu as envie que je te fasse du bobo?

Julie commença à pleurer doucement. Sûr qu'elle ne broncherait plus, Theo regagna son fauteuil.

— Tu vas faire le boulot, jusqu'au bout, ou tu risques d'avoir pas mal d'ennuis, lui dit-il. Je n'admets pas de discussion. Si tu ne veux pas jouer le jeu avec Harry, tu le joueras avec moi.

— Je ne veux pas! sanglota Julie. Je le dirai à la police!
Je ne veux pas faire ça!

Theo se mit à rire.

— Tu crois ça? dit-il en tirant de sa poche un portefeuille avachi. (Il en sortit trois photos crasseuses.) Tiens, regarde ça. Je les ai chipées à un photographe de la police. Elles sont vraiment ressemblantes. Ça t'intéressera.

Julie eut un mouvement de recul.

— Je ne regarderai rien du tout, dit-elle, éperdue. Si vous ne partez pas...

— Tu veux que je te corrige encore, espèce d'idiote? demanda Theo en se penchant en avant. Regarde ça ou je t'assomme!

Il jeta les photos sur les genoux de Julie. Elle entrevit des visages brûlés, horriblement défigurés, et, avec un frisson, elle envoya d'un revers de main les photos sur le sol.

— Ramasse-les, et regarde-les, dit Theo en se mettant debout. Je te le répéterai pas.

Lentement, Julie se baissa; ses doigts touchèrent les photos, les soulevèrent. Elle les regarda et son visage se tordit en une grimace d'horreur.

— C'est du vitriol, dit Theo. Formidables, ces photos! Elles sont vraiment ressemblantes. Je connaissais cette fille-là. Elle s'appelle Emmy Parsons. C'est une putain. C'est un noir qui lui a fait ça. Elle n'était pas mal avant. Hé, continue à regarder! J'ai pas encore fini. Celle-là, c'est Edith Lawson. Elle courait après un gars qui était avec une autre : elle s'est fait arroser. Ça lui a brûlé un œil. Tu as vu? Tu vois comme l'acide lui a rongé le cou? Et celle-là. Elle en a reçu une bonne dose, hein? une vraie dégelée! C'était une fille formidable. Elle travaillait dans un café de Leicester Square, mais elle a eu la langue trop longue. Un soir, un mec est venu, il a commandé une tasse de café, et, au moment où elle le servait, plouf! J'y étais. (Theo grimaça un sourire.) Elle a fait un bruit comme un train qui passe sous un tunnel. Et puis, écoute bien, frangine, les poulets n'ont jamais su qui avait fait le coup. Ils ne le

sauraient pas davantage si ça t'arrivait à toi. Et c'est ce qui va t'arriver si tu es pas régulière avec nous.

Julie frissonna et laissa tomber les photos. La vue de ces visages de femmes défigurées la remplissait d'une terreur glaciale. Aucune menace n'aurait pu lui faire plus d'effet.

Theo lui tapa sur l'épaule.

— Regarde, voilà le produit. (Il tenait entre le pouce et l'index une petite bouteille verte.) Je le porte toujours sur moi, tu comprends? Et ne crois pas que tu puisses filer et te cacher : j'ai le chic pour retrouver les gens. A partir de maintenant, je te surveille. Si tu ne marches pas droit, tu n'y coupes pas. Tiens ta langue, fais ce qu'on te dit et tu ne risques rien. Mais si tu t'amuses à manigancer quelque chose qui ne nous plaise pas, tu peux dire adieu à ta beauté. Compris?

— Oui, dit Julie.

— Ça va. C'est tout pour le moment, frangine. Plus de bêtises. Il faut que nous connaissions le mécanisme du coffre avant mercredi. Pas d'excuses. Mercredi, ou bien je reviens te secouer les puces. Rendez-vous au bureau de Mayfair Street, mercredi, à huit heures. Si tu n'y es pas, tu le regretteras. Compris?

— Oui, dit Julie.

— Okay. Où est la salle de bains?

Elle ne savait pourquoi il pouvait demander la salle de bains, mais elle était trop hébétée et trop terrifiée pour avoir des idées claires. Elle fit un geste de la main :

— C'est par là.

— Viens, nous y allons.

— Je ne veux pas.

— Tu vas t'attirer des ennuis, frangine, si tu ne perds pas cette habitude, dit-il. Viens.

D'un pas chancelant, elle suivit le couloir jusqu'à la salle de bains, Theo sur ses talons. Elle avait le pressentiment que quelque chose d'horrible allait lui arriver, mais elle ne pouvait rien faire.

— Belle installation, hein? fit Theo en fermant la porte. C'est presque un plaisir de faire le ménage là-dedans. Okay, frangine, mets-toi près de la baignoire.

Elle fit un mouvement craintif pour se dérober.

— Je vous en prie, laissez-moi tranquille, implora-t-elle. Je ferai tout ce que vous voudrez, mais ne me touchez pas.

— Fais pas l'idiote, lui dit-il en grimaçant. Tu m'as fait sortir du lit trois heures plus tôt que d'habitude; tu m'as gâché ma matinée. Je permets pas à une souris de me faire ça...

— Je vous en prie.

— Et à toi non plus, espèce de...

L'obscénité la laissa pétrifiée.

— Voyons un peu si tu aimes ça.

Il lui porta un léger coup au visage pour l'obliger à lever les bras. Puis, rageusement, il la frappa au creux de l'estomac avec son poing bardé d'acier.

— Je voulais pas que tu dégueules sur un beau tapis, expiqua-t-il avec un petit sourire cruel.

Tandis qu'elle s'affalait sur le sol avec des haut-le-cœur, il se coula hors de la salle de bains et referma la porte.

IV

A trois heures, l'après-midi du même jour, Harry était assis sur le même banc que Theo avait occupé le matin, et regardait les fenêtres de l'appartement des Wesley. Il attendait Julie avec impatience, mais Julie ne venait pas. A quatre heures moins le quart, il était furieux et légèrement inquiet.

« Que lui est-il arrivé? se demanda-t-il avec un sentiment de malaise. Elle n'aurait tout de même pas décampé sans m'attendre? »

Il attendit encore cinq minutes, puis il se leva et se dirigea rapidement vers une cabine téléphonique qui se trouvait non loin de là. Il appela l'appartement des Wesley,

mais il n'eut pas de réponse. Il commença à s'alarmer sérieusement.

Mme French et Dana prenaient le thé dans leur petit appartement, lorsque Harry entra en coup de vent. Dana alla à sa rencontre.

— Hello, Harry! Je ne t'attendais pas.

Mais Harry, sans répondre, passa devant elle en la repoussant et affronta Mme French, avec une expression de rage.

— Qu'est-il arrivé à Julie? demanda-t-il à brûle-pour-point. Je devais la voir cet après-midi; elle n'est pas venue. J'ai donné un coup de téléphone à l'appartement, il n'y a pas eu de réponse. Savez-vous quelque chose?

Mme French soutint avec calme son regard furieux.

— Tu te conduis comme un idiot, pour ne pas changer, Harry, dit-elle Qu'est-ce que ça peut te faire ce qui lui est arrivé?

Il fit un effort pour reprendre son sang-froid. Il ne fallait pas lui laisser soupçonner qu'il était amoureux de Julie. Il serait temps quand le boulot serait terminé et qu'il aurait reçu sa part. Si l'une ou l'autre de ces deux femmes se doutaient qu'il allait partir avec Julie, elles le feraient coffrer; il en était sûr.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, lança-t-il d'une voix brève. Elle travaille pour nous; j'ai l'œil sur elle. Or, elle s'est évanouie.

— Tu as dit hier soir qu'elle ne voulait plus travailler pour nous, lui rappela Mme French. Je trouve que tu fais trop d'histoires au sujet de cette fille. Ce n'est pas chic pour Dana, Harry.

Harry la regarda de travers.

— Tu tiens à elle? demanda Dana en le regardant bien en face.

— Non! mais je veux savoir ce qui lui est arrivé.

— Bon, eh bien! voilà, dit Mme French en riant. J'ai envoyé Theo chez elle ce matin. Ils ont bavardé un peu, et

elle a changé d'avis au sujet de son départ. Je pense qu'elle boude.

— Theo? Vous avez envoyé cet immonde porc...

— Pourquoi pas? Tu as dit toi-même qu'elle faisait des difficultés.

— Theo! (Harry était pâle et avait du mal à contenir sa rage.) L'a-t-il touchée?

— Quel intérêt? Je croyais que tu avais dit que tu ne tenais pas à elle?

Harry regarda d'abord Mme French, puis Dana. Puis il pivota sur ses talons et sortit en claquant la porte derrière lui.

— Il sera bientôt fatigué d'elle, dit Mme French à Dana qui s'élançait pour le suivre. Et s'il ne se fatigue pas, je me charge de la liquider quand le boulot sera terminé. Ne t'en fais pas pour ça. Il n'y a pas de quoi te tourmenter.

— Oh! tais-toi! s'exclama Dana en éclatant en sanglots.

v

Le dimanche soir, Blanche Wesley rentra chez elle de fort méchante humeur. Le week-end n'avait pas été des plus réussis. Benton s'était montré difficile et exigeant, et l'hôtel était épouvantable.

En entrant d'un air majestueux dans le hall spacieux de Park Way, elle était bien résolue à ne tolérer ici du moins aucune négligence. Maintenant elle était chez elle : si elle voulait faire du feu, elle en aurait; si elle voulait être servie, elle le serait; si elle voulait une livre de beurre pour son petit déjeuner, il faudrait que le concierge se débrouille pour la lui procurer ou qu'il dise pourquoi.

Mais dès que le portier l'aperçut, il sortit de sa niche, lança des ordres à son aide, et accueillit Mme Wesley avec toutes les marques du respect. Le taxi fut payé, les bagages rentrés dans l'immeuble, et son courrier, proprement noué d'une ficelle, lui fut présenté avec un grand geste

du bras. Une allumette surgit comme par magie lorsqu'elle plaça une cigarette entre ses lèvres boudées.

« Voilà qui est mieux, pensa-t-elle, beaucoup plus convenable. » Et l'attention respectueuse qu'on lui témoignait adoucit son humeur.

— Eh bien! Harris, dit-elle en ôtant ses gants, c'est agréable de rentrer chez soi. J'ai eu un week-end détestable. Que s'est-il passé à la maison? Des visites?

Le concierge avait l'habitude de ce genre d'enquête. Il savait fort bien qu'aucun détail, si menu fût-il, n'échapperait à l'attention de Blanche. Comme elle lui donnait au moins cinq livres par semaine de pourboires, il trouvait que la servilité payait; bien qu'en son for intérieur, il formulait en des termes horriblement obscènes son opinion sur elle.

— M. Wesley et M. Gerridge sont rentrés samedi soir, Madame, lui dit-il. Et quelqu'un est venu voir votre bonne dimanche matin.

Blanche eut un sourire aimable, fit palpiter ses longs cils retroussés, et découvrit ses jolies petites dents.

— M. Wesley a passé le week-end dans l'appartement? murmura-t-elle.

— Oh non, Madame, il n'a passé que la nuit de samedi à dimanche.

— M. Gerridge est resté avec lui?

— Non, Madame.

Blanche secoua la cendre de sa cigarette.

— Et bien sûr, ma femme de chambre était là pour l'aider en cas de besoin? Elle n'a pas quitté l'appartement?

— Non, Madame, elle était là.

Blanche approuva de la tête, ravie. Il y avait là tous les éléments d'une scène magistrale.

« Elle va certainement tirer quelque chose de tout ça, la vache! se dit le concierge à part lui. Après tout, qu'elle fasse ce qu'elle veut! Ça l'occupera, pour changer. »

— Et qui était cette personne qui est venue voir ma bonne? demanda Blanche.

— Il m'a dit qu'il était son frère, répondit le portier

dont le visage s'assombrit, mais je dois dire qu'il m'avait l'air d'un jeune type tout à fait indésirable; son allure ne me plaisait pas du tout.

Le sourire de Blanche s'évanouit.

— Alors pourquoi l'avez-vous laissé monter? demanda-t-elle avec âpreté. Je vous avais dit de surveiller cette fille? Ne vous avais-je pas fait comprendre implicitement qu'elle ne devait pas recevoir d'hommes dans l'appartement? Vous êtes un imbécile, Harris. Vous l'avez toujours été, et il y a toutes les chances pour que vous le demeuriez jusqu'à la tombe.

— Oui, Madame, fit le portier, en courbant le dos avec humilité.

Blanche appela d'un claquement de doigts l'aide-portier qui attendait avec les bagages, et se dirigea vers l'ascenseur. Le garçon réunit les bagages, fit un clin d'œil au concierge qui le foudroya du regard, et suivit Blanche.

S'engouffrant dans l'appartement comme une tornade en miniature, Blanche trouva le moyen d'arriver jusqu'au salon et de sonner furieusement, avant que Julie se fût aperçue qu'elle était là. La femme de chambre arriva en courant et Blanche l'examina d'un air inquisiteur. Julie était pâle et ses yeux étaient cernés de noir. Cela n'avait rien d'étonnant, étant donné qu'elle n'avait guère dormi la nuit précédente, et qu'elle souffrait encore du coup que lui avait porté Theo.

— Apportez-moi du cognac, ordonna Blanche, et dépêchez-vous. Vous avez l'air complètement claquée.

Julie ne répondit rien. Elle redoutait ce moment. Elle alla chercher une carafe et un verre et les posa sur la table; après quoi, elle s'empara de la valise de Blanche et se dirigea vers la porte.

— Ne partez pas, dit Blanche d'une voix brève. J'ai à vous parler. Venez ici, que je vous voie. (Elle se versa du cognac, vida la moitié du verre d'un seul coup, le remplit de nouveau et alluma une cigarette.) Qu'avez-vous fait pendant le week-end?

— Oh! rien de particulier, Madame, dit Julie, évitant

le regard inquisiteur de Blanche. J'ai... j'ai mis de l'ordre. Il y avait aussi un peu de couture...

Blanche fit claquer ses doigts avec impatience.

— Peu importe, dit-elle. Y a-t-il eu des visites?

— Oh! non, Madame.

Blanche la regardait fixement.

— Vous prétendez que personne que vous n'a mis les pieds dans l'appartement pendant le week-end?

Julie hésita, puis articula :

— Oui, Madame, c'est cela.

— Comme c'est étrange, dit Blanche. Le concierge m'a dit que votre frère est venu vous voir hier.

— Mon... mon frère? bégaya Julie. (Elle comprenait, un peu tard, que Theo devait avoir eu certaines difficultés avec le portier, et que, pour avoir une raison valable de monter, il s'était fait passer pour son frère.) Oh! oui, Madame. Je... j'avais oublié. Mon frère est venu me voir. Il n'est pas resté longtemps. Je ne l'ai pas laissé entrer. J'espère que vous n'êtes pas fâchée?

Blanche sirotait son cognac. Elle avait le sentiment que, si elle n'y prenait pas garde, la scène qu'elle espérait pourrait bien ne pas avoir lieu.

— Je suis persuadée que vous mentez, dit-elle sèchement. Je ne crois pas que vous ayez un frère, et je ne crois pas non plus un seul instant que vous ayez empêché cet homme d'entrer chez moi.

— Je vous assure, Madame, dit Julie, à qui la peur donnait du courage, il n'est pas entré dans l'appartement. Il... il s'est engagé sur un bateau, et il est venu me dire au revoir.

Blanche le regarda d'un air menaçant.

— Je vois, dit-elle.

« Il est inutile de continuer sur ce chapitre, pensa-t-elle. Cette petite grue me glisse entre les doigts, mais je n'ai pas encore fini avec elle. »

— Ainsi, à part votre frère, il n'est venu personne? interrogea-t-elle en levant les sourcils.

« Le portier lui a-t-il dit que Wesley était rentré? se demandait Julie. Peut-être n'était-il pas de service à ce moment-là? » Wesley lui avait demandé de ne rien dire. Elle demeurait hésitante, ne sachant que faire.

— Eh bien, parlez! lança Blanche.

Julie décida de risquer le tout pour le tout.

— Personne d'autre, Madame.

Blanche sourit.

— Pas même M. Wesley, Julie? demanda-t-elle doucement.

« Elle sait, pensa Julie. Et maintenant, que vais-je faire? »

Mais Blanche ne lui laissa pas le temps de trouver des explications. Elle entra dans une rage folle.

— Alors, c'est comme ça? hurla-t-elle en bondissant de sa chaise. Naturellement, un aveugle ne peut pas se montrer trop difficile. On dit que la nuit tous les chats sont gris, mais je suis surprise qu'il ait ramassé une bonniche!

Julie se sentit devenir brûlante, puis glacée. Mais elle savait qu'elle n'oserait rien faire : il lui fallait rester dans cette maison jusqu'à ce que Mme French lui fasse savoir qu'elle pouvait s'en aller.

— Vous vous trompez... commença-t-elle.

— Je me trompe? (La voix de Blanche devenait suraiguë.) Comment osez-vous me mentir? (Elle saisit son verre de cognac et le lança en direction de Julie. Le verre passa en sifflant tout près de sa tête et alla se briser contre le mur; elle faillit être atteinte par quelques-uns des éclats.) disparaissent de ma vue, sale petite traînée!

Voyant que Blanche cherchait du regard un autre objet à lui lancer à la tête, Julie fit un bond vers la porte. Elle faillit se heurter à Wesley qui entra.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda-t-il. Blanche! Qu'y a-t-il?

— Je vais vous le dire ce qui se passe! hurla Blanche déchaînée. J'étais en train de dire à votre petite maîtresse à bon marché ce que je pense d'elle.

Julie sortit de la chambre en courant. Mais elle n'alla pas loin. Dès qu'elle ne risqua plus d'être vue, elle s'arrêta pour écouter.

— Vous devriez vous maîtriser, Blanche, dit Wesley d'un ton calme. Vous ne savez plus ce que vous dites.

— Vous nierez sans doute avoir passé la nuit ici avec cette bonniche?

— J'ai passé ici la nuit de samedi à dimanche, répliqua Wesley. Cela vous ennuie?

— Alors, pourquoi m'a-t-elle dit que vous n'étiez pas venu, s'il ne s'est rien passé entre vous?

— Parce que je le lui avais demandé. Connaissant votre sale petit esprit, j'ai eu la naïveté de croire que cela nous éviterait une scène. Mais je me suis trompé. Vous êtes contente, maintenant?

— Espèce de goujat! fit Blanche, furieuse.

Julie entendit ensuite le bruit d'un soufflet, puis un fracas de verre brisé, puis le bruit sourd causé par la chute d'un meuble. Horrifiée, elle risqua un œil dans la chambre. Wesley était debout, immobile, la main sur la joue. Blanche, livide de fureur, lui faisait face. Le guéridon gisait sur le côté, entouré des débris d'un verre brisé.

— J'espère que vous êtes satisfaite maintenant? dit Wesley d'une voix lasse.

— Non, je ne le suis pas, pauvre imbécile! lui dit Blanche, en frappant son autre joue de sa paume ouverte.

Julie poussa un cri étouffé, mais ils ne l'entendirent ni l'un ni l'autre. Wesley recula d'un pas.

— Ça suffit, Blanche, vous êtes ivre. Allez vous coucher et cuver votre alcool. Vous me dégoutez.

— Oh! je vous hais! hurla Blanche.

Ses yeux hagards firent le tour de la pièce; soudain, elle se précipita vers la cheminée et se saisit du tisonnier. Il y avait dans son regard une expression meurtrière qui glaça Julie. Au moment où Blanche s'élançait vers Wesley, brandissant son arme, Julie cria :

— Attention! elle a le tisonnier!

Mais Wesley ne fit pas un geste pour l'éviter; Julie s'élança en avant et saisit le poignet de Blanche au moment où elle allait atteindre Wesley.

— Ne le touchez pas! Comment osez-vous faire une chose pareille, alors qu'il est aveugle? s'écria-t-elle.

Blanche dégagea son poignet de l'étreinte de Julie et la regarda avec de grands yeux, sa fureur retombée. Puis, brusquement, elle se mit à rire. Elle fit demi-tour sur elle-même et se laissa tomber dans un fauteuil, secouée par un rire inextinguible.

— Oh! Howard, c'est trop comique, haleta-t-elle. Cette idiote a vraiment cru que j'allais vous frapper.

Julie était stupéfaite. Elle se sentit pâlir puis rougir. Elle était complètement ahurie par le rire malicieux de Blanche.

— Oh! allez-vous-en, Julie, dit Mme Wesley toujours riant. Vous n'avez pas besoin de le protéger. Je ne lui ferais de mal pour rien au monde.

Julie avala sa salive et sortit à reculons; au moment où elle franchissait le seuil de la chambre, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

VI

Hugh Benton tendit son chapeau et ses gants à Julie et la dévisagea d'un air pensif.

— M. et Mme Wesley sont chez eux, je crois? dit-il, en relevant ses sourcils pâles. Je trouverai mon chemin tout seul.

Il entra dans le salon et, debout sur le seuil, il embrassa du regard le tisonnier, le vase brisé et la flaque d'eau sur le tapis. Ses yeux couleur d'ambre jetèrent à Blanche un regard rapide.

— Tiens, bonjour, Hugh! fit-elle gaiement. Comme c'est gentil d'être venu! Je me suis encore mise en colère.

— Ah! je suis désolé de l'apprendre. (Benton entra

dans la chambre avec précaution.) Salut, Howard; content de vous revoir. Je regrette de n'avoir pas été au bureau pour vous accueillir, mais j'ai passé un week-end un peu prolongé à Brighton.

— On m'a dit cela au bureau, dit Wesley avec raideur. J'espère que vous vous êtes bien amusé.

— Pas mal, merci. Pas mal. Le temps aurait pu être meilleur.

— Buvez quelque chose, Hugh, dit brusquement Wesley. Je ne sors pas ce soir : j'ai du travail.

— Oh! quel dommage! Je me demandais justement si vous voudriez venir tous les deux dîner à mon club. Je prendrai un whisky. Est-il impossible de vous faire changer d'avis.

— Du cognac pour moi, chéri, dit Blanche à Wesley qui se dirigeait vers le buffet. Je serais ravie de dîner à votre club, Hugh, mon chou. J'adore cet endroit : c'est vieux, solennel, et ça sent le renfermé. Allons-y, Howard, je vous en prie.

— J'ai du travail, répliqua Wesley avec calme.

— Eh bien, j'irai sans vous, dit Blanche. Je ne vois pas pourquoi je resterais cloîtrée ici toute la journée.

— Je vous en prie, fit Wesley en apportant deux verres pleins jusqu'au milieu de la chambre.

Blanche prit les verres et tendit le whisky à Benton qui lui caressa les doigts au passage.

— Nous pourrions peut-être remettre ça à un autre jour, dit-il d'un ton gêné.

— Mais si j'ai envie d'y aller dans votre vieux club renfermé! Howard ne va jamais nulle part.

— Eh bien, si Howard n'y voit pas d'inconvénient...

— Pourquoi y verrais-je un inconvénient? demanda Wesley.

Il chercha une chaise à tâtons, et s'y assit.

Pendant ce temps, Julie, qui avait fini de ramasser les morceaux de verre, était sortie sans bruit de la pièce; mais à peine avait-elle franchi le seuil de la porte,

demeurée entrouverte, qu'elle s'arrêta brusquement, le souffle suspendu. Benton était en train de dire :

— Oh! à propos, Blanche, je n'ai pas eu l'occasion d'examiner ce fameux coffre. J'ai lu un article à ce sujet dans le *Standard* de ce soir. On dit que c'est la huitième merveille du monde. Ne voulez-vous pas cesser de faire des mystères et me le montrer? Je vous assure que je ne suis pas un cambrioleur.

Julie s'aplatit contre le mur et écouta.

— Mais bien sûr, dit Blanche joyeusement. Je ne pensais pas que cela pouvait vous intéresser. C'est assez amusant. (Elle eut un petit rire dur.) J'y ai enfermé Julie l'autre jour.

— Pourquoi avez-vous fait ça? demanda Wesley d'une voix brève.

— Oh! pour m'amuser. Je voulais voir comment elle réagirait. Cette petite nigaude s'est évanouie.

— Ce n'était pas très gentil, il me semble? fit remarquer Wesley. Et assez dangereux, de surcroît.

— Elle ne s'est pas plainte, dit Blanche avec légèreté. Il faut bien que je fasse une petite farce de temps en temps. Si elle n'aime pas ça, elle n'a qu'à partir.

— Si nous revenions au coffre-fort? intervint Hugh avec rapidité, comme si, voyant venir la querelle, il eût été désireux de l'éviter. Voulez-vous me le montrer? Je vous promets de ne dire à personne comment il fonctionne.

— C'est comme Blanche voudra, dit froidement Wesley. Nous étions convenus de garder la combinaison pour nous deux.

— Oh! alors, si c'est comme ça...

— C'est stupide, intervint Blanche. Naturellement que nous devons le lui montrer. Nous n'avons pas de secrets pour ce cher vieux Hugh, n'est-ce pas?

— Montrez-le-lui si ça vous fait plaisir, dit Wesley avec impatience.

— Je me sens très honoré, dit Benton, une ironie im-

perceptible dans la voix. Puis-je finir mon whisky? Et peut-être pourrions-nous ensuite voir le coffre?

— Il faut que nous y allions tous, dit Blanche en riant nerveusement. Le coffre est dans ma chambre, et il me faut un chaperon. D'ailleurs, Howard vous en expliquera le fonctionnement.

Julie n'en entendit pas davantage. Elle tenait sa chance. Elle courut jusqu'à la chambre de Blanche. Où se cacher? Elle regardait autour d'elle. Les placards? Impossible. Sous le lit? Possible mais dangereux. L'embrasure de la fenêtre? Oui, c'était de beaucoup le meilleur endroit. Julie écarta les rideaux qui dissimulaient les larges baies; elle courut à la porte pour éteindre la lumière, revint à tâtons jusqu'à la fenêtre, referma soigneusement les rideaux et attendit le cœur battant.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et quelqu'un tourna le commutateur. En risquant un œil prudent à travers la fente des rideaux, Julie voyait nettement toute la pièce.

Blanche et Benton étaient debout devant le mur capitonné. Wesley se dirigea vers un fauteuil où il s'assit, assez loin d'eux.

— Eh bien! voici, dit Blanche. Le coffre est dissimulé derrière ce panneau, qui s'ouvre lorsqu'on appuie sur ce bouton. C'est une idée à Howard. Il a tout installé lui-même. Il était follement adroit de ses mains avant d'être aveugle. Maintenant, naturellement... (Elle fit entendre son petit rire argentin. Le sarcasme fit tressaillir Julie qui vit les phalanges de Wesley blanchir.) Le ressort ne fonctionne, poursuivit Blanche, en lançant à Benton un sourire complice, que si on forme un nombre donné sur un cadran que je vais vous montrer.

— Vous avez débranché la sonnette d'alarme? demanda Wesley.

— Oh! non. Il ne faut pas que je l'oublie. (Elle se tourna vers Benton.) Si vous touchez le cadran avant d'avoir débranché le signal, l'appartement sera rempli de

policiers avant que vous ayez le temps de dire ouf! ou quoi que ce soit d'autre...

Elle s'approcha du lit, passa le bras derrière le chevet, et Julie entendit le dé clic sec d'un interrupteur caché.

— Maintenant, l'avertisseur ne risque plus de fonctionner, dit-elle d'un air ravi, en revenant près de Benton.

— C'est donc comme ça que vous avez attrapé tant de cambrioleurs, dit-il en tendant le bras et en l'attirant contre lui.

Blanche sembla surprise; elle jeta un coup d'œil rapide sur Wesley immobile dans son fauteuil, puis elle sourit et tendit les lèvres au baiser de Benton.

« Les salauds! pensa Julie. Comment peuvent-ils, alors qu'il est dans la même pièce qu'eux? »

Blanche repoussa Benton, et le menaça du doigt; mais son visage était animé, et on pouvait lire dans son regard un désir si nu que Julie se sentit écœurée.

— Voici le cadran, reprit-elle en enlevant du mur un petit carré de capitonnage. (Julie put tout juste distinguer un petit écran gradué fixé dans le mur.) Je tourne l'aiguille sur le trois, j'appuie mon pied sur ce dé clic, et la porte s'ouvre.

La cloison capitonnée avait glissé sur elle-même et découvert la porte d'acier poli que Julie connaissait déjà.

— Ce n'est pas mal, dit Benton.

Sa main cherchait le corps de Blanche, mais elle le repoussa avec un froncement de sourcils.

— Il y a un autre avertisseur fixé à la porte d'acier, expliqua-t-elle. Voudriez-vous le débrancher, Howard? (Wesley se leva, et elle se retourna vers Benton.) Il se trouve dans la salle de bains. En fait, il a exactement l'aspect des autres interrupteurs.

Mais Benton ne l'écoutait plus. Au moment où Wesley disparaissait dans la salle de bains, il avait pris Blanche dans ses bras. Ils s'étreignirent, et la bouche de Benton s'écrasa sur la sienne. Ils étaient là, leurs souffles mêlés, les yeux clos, emportés par l'intensité de leur passion, et

ni l'un ni l'autre n'entendit Wesley rentrer dans la chambre. Julie se cacha le visage dans les mains. C'était affreux de le voir là, debout, et de savoir qu'il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait. Puis Julie sentit un frisson la parcourir : elle avait vu les poings de Wesley se crispier et sa bouche se serrer dans une ligne dure. Était-il possible qu'il entendît ces deux êtres perdus dans leur bestialité?

Brusquement, Blanche se rendit compte qu'il était là, et elle se détacha de Benton. Elle tremblait et devait s'appuyer à son bras. Hugh regarda par-dessus son épaule, aperçut Wesley, et une grimace de colère et de dépit découvrit ses dents.

— Le signal est débranché, dit Wesley d'un ton froid et inexpressif.

Blanche fut tout d'abord incapable de dire un mot; puis avec un effort, elle articula :

— Il vaudrait mieux que Howard vous explique le fonctionnement du piège à cambrioleurs. Je n'y ai jamais rien compris.

Benton tira son mouchoir et épongea son visage.

— Qu'est-ce que c'est que ce piège, mon vieux? demanda-t-il, d'une voix mal assurée.

— Je vais vous montrer, dit Wesley en s'approchant du coffre. Voulez-vous ouvrir, Blanche?

Julie regardait de tous ses yeux. Elle vit Blanche tourner un bouton près de la porte d'acier. Il y eut une brusque aspiration d'air, les lumières de la chambre vacillèrent et la porte s'ouvrit.

— En admettant qu'un malfaiteur réussisse à arriver jusqu'ici, dit Wesley, et aucun n'y est encore parvenu jusqu'à présent, il serait pris en entrant dans le coffre. Un faisceau lumineux, émis par une lampe fixée sur l'une des parois, est projeté sur une cellule photo-électrique placée sur la paroi opposée.

Benton se pencha en avant pour regarder à l'intérieur du coffre.

— Et alors, que se passe-t-il? demanda-t-il.

Il regarda Blanche en levant les sourcils. Elle fit non de la tête.

— L'interruption du faisceau lumineux par une personne pénétrant dans le coffre provoque une baisse du courant qui traverse la cellule, poursuit Wesley. Cette baisse de courant détermine à son tour une augmentation de la tension appliquée à la grille d'une lampe triode, et déclenche une série de relais qui actionnent la fermeture automatique de la porte.

— Très ingénieux! dit Benton. Ainsi, si j'entre dans le coffre, la porte se referme, et je me trouve pris au piège, c'est bien ça?

— Parfaitement. Et si personne ne vient vous délivrer, vous mourez étouffé, lui dit Wesley.

— Je ne crois pas que j'essaierai, dit Benton, avec un rire embarrassé. (De nouveau, il tamponna son visage avec son mouchoir.) Il doit y avoir un moyen d'ouvrir la porte, je suppose?

— *Naturellement. Il suffit d'éteindre la lumière qui tombe sur la cellule photo-électrique. Il n'y a plus de danger.*

— Mais tout ceci est-il bien nécessaire? Ça me paraît si compliqué et ça doit avoir coûté une fortune.

— Ce n'est pas seulement un jouet, dit Wesley tout en reculant. Je dois amortir le prix de l'installation grâce aux économies réalisées sur les assurances. La compagnie d'assurances a été très impressionnée par mon dispositif et a considérablement réduit ses tarifs. Les fourrures seules sont assurées pour trente mille livres, et il y a encore les bijoux de Blanche.

— Je n'avais pas pensé à l'assurance, dit Benton. Oui, je vois. C'est remarquable; merci de me l'avoir montré.

— Et maintenant, allons à votre club, dit Blanche. Je vous en prie, Howard, venez avec nous.

— Je regrette, répondit-il avec brusquerie. J'ai des tas de choses à dicter. Mais allez-y.

— Eh bien! si vous n'y voyez vraiment pas d'objection, dit Benton, en échangeant un regard avec Blanche; vous n'avez pas besoin de vous changer.

Blanche prit le manteau de vison dans le coffre et l'enfila.

— Voulez-vous refermer le coffre, Howard?

— Oui, répondit-il brièvement; et il attendit leur départ.

Julie se rejeta légèrement en arrière et attendit, le cœur battant à grands coups, terrifiée à l'idée que Blanche pourrait brusquement se mettre dans la tête de l'appeler. Mais celle-ci était trop occupée par Benton pour penser à Julie.

Quand elle eut entendu la porte d'entrée se refermer, Julie poussa un soupir de soulagement et glissa de nouveau un regard entre les rideaux. Ce qu'elle vit la cloua au sol. Wesley avait quitté ses lunettes noires; il allait et venait dans la chambre, sans hésiter et sans tâtonner. A la façon rapide dont il ferma le coffre, elle comprit qu'il n'était pas aveugle du tout. Elle fut tellement suffoquée par cette découverte qu'elle poussa une exclamation à demi étouffée. Wesley l'entendit. Il se retourna prestement et fixa le recoin où elle se cachait derrière les rideaux. Sans ses lunettes noires qui, elle s'en rendait compte maintenant, jouaient le rôle d'un véritable masque, il lui était complètement étranger; elle eut peur de ses yeux brillants au regard froid.

— Vous pouvez sortir, Julie, dit-il calmement.

QUATRIÈME PARTIE

I

Howard Wesley était debout devant la grande cheminée de briques de son bureau. En face de lui, dans un fauteuil, ahurie et bouleversée, Julie était assise.

Elle était encore sous le coup de sa découverte, et elle l'avait suivi dans son bureau, totalement incapable de chercher un prétexte pour justifier sa présence derrière les rideaux.

Bien qu'il semblât parfaitement à l'aise, Wesley était étrangement pâle. Pendant plusieurs minutes, ni l'un ni l'autre ne prononça une parole.

— Il ne faut pas croire que je sois en colère contre vous, dit tout à coup Wesley. Vous n'avez pas besoin d'avoir peur.

Elle leva les yeux. Son regard à lui était impérieux; ses yeux sombres luisaient, comme si tout son être avait été concentré en eux.

— Il est très important que vous ne disiez rien de ce que vous venez de découvrir, poursuivit-il lentement. Pour le moment, personne ne doit savoir que je vois; pas même Mme Wesley. Je ne peux pas entrer dans des explications, mais je veux que vous me promettiez de ne rien dire. Puis-je compter sur vous?

Elle était surprise qu'il ne lui ait pas demandé immédiatement ce qu'elle faisait derrière les rideaux et, en

même temps, elle sentait son assurance revenir, en voyant qu'il lui demandait de garder un secret.

— Oh! oui, répondit-elle. Je ne dirai rien.

— Regardez-moi, Julie, reprit-il. (Et il sourit en croisant son regard.) Vous promettez, n'est-ce pas? Pour moi, cela signifie le succès ou l'échec de mon travail. Je ne peux pas vous en dire davantage. C'est très important.

« Si c'est une chose tellement importante, peut-être cela pourra-t-il me servir de quelque manière? se dit-elle. Peut-être est-ce pour cela qu'il ne m'a pas demandé ce que je faisais derrière le rideau? »

— Oui, je promets, dit-elle.

De toute façon, qu'était-ce qu'une promesse? Elle verrait bien ce qui se passerait, et elle agirait en conséquence.

— Merci. (Il enfonça ses mains dans ses poches.) Parlons de vous. Vous avez des ennuis, n'est-ce pas?

Elle détourna les yeux sans répondre.

— Ecoutez, Julie, il vaut mieux que vous soyez franche. J'en sais plus long que vous ne pensez à votre sujet. Vous êtes ici dans un but bien défini, n'est-ce pas?

Elle sentit qu'elle changeait de couleur. Comment pouvait-il savoir? Et que savait-il au juste?

— Un but? répéta-t-elle d'une voix blanche. Que voulez-vous dire?

— Tenez, lisez ceci. C'est arrivé hier.

Il sortit de sa poche une petite feuille de papier et la lui tendit.

Elle regarda l'écriture et sentit son sang se glacer. Hewart! Hewart avait écrit à Wesley. La note était brève et lui fit monter le sang au visage :

Cher Monsieur,

Faites attention. Harry Gleb est un voleur de fourrures. Julie Holland et Gleb sont des amis. Si vous ne prenez pas garde, vous allez perdre vos fourrures.

Un ami.

Le vieux chameau avait dit qu'il aurait sa revanche. Il avait dû la surveiller.

— Est-il vrai que ce Gleb et vous en veuillez aux fourrures? demanda Wesley avec calme.

Elle hésita un moment, puis elle décida de lui dire la vérité. Il voulait qu'elle garde son secret. Il était donc probable qu'il ne lui ferait rien. Après la façon dont ce petit salaud de Theo l'avait traitée, elle n'avait aucun scrupule à les trahir. C'était sa seule chance de se libérer.

— Ils m'ont forcée, éclata-t-elle. (Et, sortant son mouchoir, elle fit semblant de pleurer.) Vous ne savez pas comment ils sont. Ils m'ont menacée de me vitrioler, ils m'ont battue. Je ne voulais pas faire ça.

Wesley s'assit.

— Allons, ne vous énervez pas. Commençons par le commencement. Qui a écrit ce billet?

— Sam Hewart. Je... j'ai travaillé chez lui, dit Julie, le visage toujours enfoui dans son mouchoir. Il tient un café à Hammersmith. Je savais qu'il s'occupait de marché noir, et que toutes sortes d'escrocs se rencontraient chez lui. Mais j'ai cru que je serais capable de me tenir à l'écart. J'avais tellement besoin d'argent. Je n'ai jamais eu aucun plaisir. Vous ne savez pas ce que c'est que d'être pauvre. Toute ma vie, j'ai dû me passer des choses dont j'avais envie.

Il y eut une longue pause, puis Wesley déclara :

— Il ne faut pas continuer comme ça, vous savez. Si je puis vous aider, je le ferai; mais il faut d'abord que je connaisse tous les détails. C'est au café que vous avez connu ce Gleb?

— Oui, dit Julie, qui raconta toute sa lamentable histoire : comment Harry lui avait fait la cour, comment il lui avait promis de l'épouser, comment il lui avait procuré la place de femme de chambre de Blanche, et comment Theo lui avait rendu visite à l'appartement.

Elle ne lui cacha rien.

— Je sais que je n'aurais pas dû venir ici, conclut-elle en s'essuyant les yeux, le visage détourné pour que Wesley ne s'aperçût pas qu'elle faisait semblant de pleurer. Mais je jure que je n'étais pas au courant de leurs plans jusqu'au moment où j'ai vu le coffre. Alors, quand j'ai essayé de reculer, cet horrible Theo est venu ici et m'a battue. Il m'a menacée avec du vitriol. Il m'a terrifiée.

Wesley avait écouté toute l'histoire sans l'interrompre; quand elle eut fini, il alluma une cigarette.

— Il n'y a pas de quoi vous tourmenter, dit-il en souriant. Nous trouverons un moyen d'en sortir. Et maintenant, écoutez, il se fait tard. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai faim. Voulez-vous commander un souper pour deux au restaurant, pendant que je vais voir ce qu'on peut faire. Il faut que je réfléchisse un moment à tout ceci. Allez vite chercher le souper. Nous continuerons à bavarder en mangeant. (Il se leva et se dirigea vers le bar.) Et vous allez boire quelque chose. Il est inutile de vous rendre malheureuse. Je suis très content que vous m'ayez tout raconté. Je ne pense pas que vous soyez à blâmer.

Tout en mélangeant les cocktails, il continua :

— C'est Gleb qui était avec vous la première fois où je vous ai vue?

Julie devint écarlate.

— Je... je ne croyais pas que vous pouviez me voir, dit-elle. J'ai tellement honte de m'être habillée comme ça.

Il se mit à rire.

— Vous étiez très belle, Julie, dit-il en lui tendant un verre. Un de ces jours, il faudra de nouveau mettre une jolie robe; mais cette fois pour moi.

Elle ne s'attendait à rien de pareil, et elle le regarda, stupéfaite.

— C'était Gleb? reprit-il.

— Oui.

— Bon. Et maintenant, courez vite. Emportez votre verre avec vous. Il faut que je réfléchisse à tout cela. Ne tardez pas trop pour le souper, n'est-ce pas?

Lorsqu'elle revint avec les plateaux, elle le trouva en train d'arpenter la pièce, les mains derrière le dos. Elle n'avait pas encore l'habitude de le voir sans ses lunettes noires, et cela l'intimidait.

— Tout est prêt? demanda-t-il en prenant l'un des plateaux. Ça a l'air bon, hein? Asseyez-vous ici, que je puisse vous voir.

Ils s'assirent devant la table, l'un en face de l'autre. Sous son regard amical, elle commença à se sentir moins intimidée.

— Nous ne parlerons pas affaires avant d'avoir fini, dit-il. Ce ne sera pas aussi difficile que vous croyez, mais nous y reviendrons tout à l'heure. Vous ne serez plus malheureuse, n'est-ce pas?

— Non, dit Julie qui ne se sentait pas malheureuse du tout.

Pour voir ses réactions, elle continua :

— Mais je ne devrais pas être ici. Mme Wesley serait furieuse.

Elle vit son visage se durcir.

— Mme Wesley n'a pas le droit de se plaindre, dit-il d'une voix brève. Sa conduite l'a privée de ce droit. Vous avez vu ce qui s'est passé?

— Oui, dit Julie. J'ai trouvé ça affreux.

— Alors, ne parlons pas d'elle, dit Wesley. Je vais vous préparer un autre cocktail.

Pendant qu'il mélangeait les cocktails, il y eut un silence pénible; mais quand il revint près de la table, il semblait avoir recouvré son calme et il lui sourit.

— Je suis heureux de ce qui est arrivé, Julie. J'étais bien seul, trop seul, je viens de le découvrir ce soir. Il ne m'est pas arrivé de dîner avec une belle fille depuis des années.

Julie était quelque peu déconcertée; elle n'avait pas pensé qu'il prendrait si tôt l'initiative.

— J'ai pensé à ce que vous m'avez dit, continua-t-il sans avoir l'air de remarquer sa surprise, vous n'avez

jamais eu aucun plaisir dans la vie. Dites-moi, Julie, quelle est au juste l'idée que vous vous faites du plaisir?

— C'est pouvoir faire les choses dont on a envie, répliqua-t-elle aussitôt.

— Et de quoi avez-vous envie?

Encore une fois, elle n'hésita pas :

— D'avoir de l'argent et de belles robes. Je veux aller danser, manger dans les meilleurs restaurants, avoir une voiture, acheter ce que je veux. Et d'autres choses comme ça.

— Eh bien, nous verrons, fit-il d'un air assez énigmatique.

Puis il commença à lui poser des questions sur la vie qu'elle avait menée chez Hewart; il l'encourageait, et écoutait avec une attention flatteuse la description qu'elle faisait des habitués du café. Avant la fin du repas, elle se sentait parfaitement à l'aise avec lui.

— Parfait, Julie, lui dit-il en repoussant sa chaise, Débarrassons-nous de ces plateaux et nous parlerons affaires. (Il jeta un coup d'œil à la pendule placée sur la cheminée.) Je n'ai pas beaucoup de temps à vous accorder. J'ai beaucoup de travail à terminer avant d'aller me coucher.

Elle emporta les plateaux dans la cuisine. Quand elle fut de retour, il lui désigna du geste un fauteuil : lui-même resta debout à la regarder, le dos tourné à la cheminée.

— Il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'aller trouver la police, lui dit-il calmement.

— Oh! non, s'écria-t-elle, alarmée, il ne faut pas faire ça.

— Parce que vous avez peur de cette bande? Je comprends ça, Julie, mais il n'y a pas d'autre moyen. Il faut que nous les attirions dans un piège. Quand nous aurons raflé toute la bande, vous serez tranquille. Nous ne pouvons pas faire ça sans l'aide de la police.

— Mais s'ils l'apprennent? dit Julie avec un frisson. Supposez que Theo en réchappe?

— Nous veillerons à ce qu'il n'en réchappe pas et à

ce qu'ils ne découvrent pas la vérité. Allez les trouver mercredi, et dites-leur comment fonctionne le coffre. Je vais noter toute l'opération pour que vous sachiez bien comment ça marche; vous n'aurez qu'à la recopier. Il faut que nous les prenions sur le fait. J'irai trouver la police demain. Si Gleb veut que vous l'aidiez au moment du cambriolage lui-même, faites-le. Il ne faut absolument pas qu'il se doute que nous l'attendons. Il ne vous arrivera rien, j'y veillerai.

Il y avait dans sa voix une telle assurance que le courage de Julie se réveilla.

— Mais s'il ne m'arrive rien. Ils comprendront que je... je les ai trahis, dit-elle d'un ton peu rassuré.

— Il sera trop tard pour qu'ils puissent faire quelque chose. Et puis, écoutez, Julie, c'est le seul moyen de vous sauver. Vous le comprenez, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle à contrecœur.

— Bien. Faites donc comme si rien ne s'était passé. Voyez Gleb mercredi, et essayez de découvrir à quel moment il a l'intention de cambrioler le coffre. Ceci est d'une importance vitale. Nous serons prêts à le recevoir. Vous sentez-vous capable de vous en tirer?

— Je crois, répondit-elle en pensant à Theo.

Sa voix manquait de conviction. Il la regarda pendant un long moment.

— Vous êtes peut-être en train de vous demander ce que vous allez devenir quand tout cela sera fini?

— Je ne sais pas. Je n'y ai pas pensé. Je ne sais pas ce que je ferai.

— Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, dit-il tranquillement. J'ai l'intention de faire quelque chose pour vous, si vous le permettez. Je veux vous donner une chance de découvrir si l'idée que vous vous faites du plaisir correspond vraiment à ce que vous désirez. (Il enfonça ses mains dans ses poches et continua à la fixer de son regard inquiet.) Il y a six ans que je suis marié, Julie. Je n'ai eu ni amour ni tendresse pendant toutes ces années. J'ai

été aveugle pendant trois ans. La vie n'a pas été tendre pour moi; mais maintenant que j'ai recouvré la vue, je vais changer tout cela. Vous êtes charmante. J'en ai assez de cette vie sans femme. J'ai besoin de quelqu'un comme vous. Pardonnez-moi si je suis brutal. Voyez-vous où je veux en venir?

Elle pouvait à peine en croire ses oreilles et le regardait avec de grands yeux, tandis que le rouge envahissait lentement son cou et son visage.

— Je ne me remarierai jamais, reprit-il. Mais je pourrais vous donner la sécurité, une maison à vous, et vous assurer une rente de mille livres par an. Je ne vous importunerai pas beaucoup, et je crois que nous pourrions être heureux l'un par l'autre.

Elle ne fut pas longue à comprendre ce que cela signifiait. C'était le prix dont il paierait son silence. Il lui offrait tout cela pour être sûr qu'elle ne dirait à personne qu'il n'était pas aveugle. C'était exactement ce qu'elle voulait; ce qu'elle avait tant désiré, tout en croyant que c'était impossible.

— Pensez-y, Julie, disait-il. Vous avez tout le temps. Nous avons d'autres choses à faire auparavant. Mais j'ai voulu que vous sachiez ce qui se passait dans mon esprit. J'y pense depuis la première fois où je vous ai vue.

II

Quand Julie fut remise de la surprise que lui avait causée la proposition de Wesley, tout le reste lui parut d'importance secondaire. Theo lui-même fut relégué à l'arrière-plan de son esprit, comme un cauchemar désagréable auquel il valait mieux ne pas penser — pour le moment du moins.

Wesley voulait faire d'elle sa maîtresse. Il voulait acheter son silence. Elle était prête à accepter les termes de l'accord. En retour, elle aurait la sécurité, de l'argent, des

toilettes, un appartement à elle, peut-être même une voiture. N'avait-il pas une énorme fortune? Ne lui avait-il pas promis de lui donner mille livres par an? Ce n'était pas comme s'il s'agissait d'un horrible vieux bonhomme adipeux qui serait tout le temps en train de la tripoter et se montrerait jaloux. Il était merveilleux. Même avant qu'il lui ait fait cette proposition, elle s'était sentie attirée vers lui.

Elle devait admettre qu'il était assez déconcertant et peu démonstratif. Il lui adressa à peine la parole au petit déjeuner, le lendemain matin. Lorsque Gerridge fut sorti de sa chambre pour aller chercher des papiers, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous vous faites du souci, n'est-ce pas?

— Oh! non... plus maintenant, lui répondit-elle en souriant.

Mais il ne lui sourit pas en retour. Son visage, à demi dissimulé par les lunettes noires, était indéchiffrable.

— Tout ira bien, dit-il. Je voulais savoir si vous n'aviez pas changé d'avis.

Et il sortit de la pièce.

Mais si son attitude était décevante, Julie avait suffisamment de choses agréables auxquelles penser. « Je me demande où j'habiterai. Peut-être me trouvera-t-il un appartement à Mayfair. C'est extraordinaire la façon dont les choses se sont arrangées. Il y a seulement sept mois, je travaillais dans un malheureux cabinet de lecture, et maintenant, je suis sur le point d'avoir un appartement à moi, et mille livres par an! »

Le coup de sonnette de Blanche vint disperser brutalement toutes ces rêveries. « Il n'y en a plus pour très longtemps maintenant, se dit Julie tout en se dirigeant vers la chambre de Blanche. Après, c'est moi qui aurai une femme de chambre à mon service. »

Blanche était d'une humeur massacrante; Julie s'en aperçut dès qu'elle entra dans la chambre.

— Faites couler mon bain, lui dit Blanche d'un ton

cassant, et ne piétinez pas à travers la chambre comme un éléphant. J'ai une migraine épouvantable.

Julie ne répondit rien. Elle passa dans la salle de bains et fit couler l'eau. En rentrant dans la chambre, elle trouva Blanche debout, en train de se promener de long en large.

— Vous partirez à la fin de la semaine, lui jeta-t-elle. Je ne veux pas de discussions; il faut que vous partiez.

Julie dut se retenir pour ne pas rire. Comme si elle avait envie de rester, alors qu'une nouvelle vie l'attendait!

— Oui, Madame, répondit-elle, d'un ton si joyeux que Blanche la regarda, furieuse et stupéfaite.

— Et si vous essayez de me jouer un vilain tour, vous le regretterez, dit-elle. Allez-vous-en!

Un peu plus tard, Julie entendit Blanche sortir et elle poussa un soupir de soulagement. Elle se trouvait seule dans l'appartement, décidant qu'elle avait assez travaillé ce jour-là, elle alla au salon, s'installa dans un fauteuil confortable, et se mit à lire le journal.

Mais au bout d'un instant, elle commença à s'agiter et dut reconnaître qu'elle s'ennuyait. Elle essaya de s'intéresser à un roman qui se trouvait à portée de sa main sur le guéridon, mais elle ne lut pas longtemps. A l'heure du déjeuner, elle avait un tel cafard que, pour faire quelque chose, elle entreprit de nettoyer l'argenterie. Le temps se mit alors à passer avec une rapidité extraordinaire, et elle en ressentit quelque dépit.

— Je ne devrais pas faire ça, se disait-elle; il faut que je perde cette habitude d'esclave qui consiste à travailler pour passer le temps. C'est ridicule.

Blanche rentra quelques minutes après cinq heures, s'assit dans le salon et prit le roman que Julie avait essayé de lire. En l'entendant s'agiter, Julie comprit qu'elle s'ennuyait autant qu'elle-même s'était ennuyée.

Elle aurait bien voulu que Wesley rentrât à la maison. Si elle pouvait le voir seul pendant quelques minutes, peut-être lui donnerait-il une preuve d'affection. Ce serait du moins une consolation après cette journée déprimante.

Elle espérait bien qu'il n'allait pas continuer à se montrer aussi impersonnel. Il avait témoigné d'un tel sang-froid dans toute cette affaire. Et puis, il y avait ce secret extraordinaire concernant sa cécité. Pourquoi faisait-il semblant d'être aveugle? Elle ne croyait pas que cela eût un rapport quelconque avec son travail. Elle pressentait vaguement quelque chose de sinistre derrière cette prétendue cécité, et cela la préoccupait.

Elle s'aperçut que Blanche parlait au téléphone, et, parce qu'elle se sentait mal à l'aise, elle s'approcha de la porte pour écouter. Blanche parlait à Benton.

— Je ne peux pas ce soir, mon chéri, disait-elle de sa voix claire et dolente. Non, il faut que j'aille avec Howard à cet horrible dîner chez les Everitt. Et je m'ennuie à pleurer!

Elle marqua une pause, puis reprit :

— Absolument rien. Je suis allée au cinéma cet après-midi. Non, c'était très mauvais, mais je ne savais que faire de moi-même. Pour vous, ce n'est pas la même chose : vous avez l'usine. Ecoutez, Hugh, ne pourriez-vous pas réunir un peu d'argent? J'en ai assez de cette vie. Je demanderais le divorce si seulement vous vous décidiez à mettre de l'ordre dans vos maudites histoires d'argent. Eh bien! Faites quelque chose. Vous ne pensez pas que ça va continuer comme ça longtemps. Vous ne voulez tout de même pas que je vous entretienne, non? Je crois que je suis raisonnable. Ce n'est pas comme si je vous demandais de subvenir à mes besoins; seulement aux vôtres, chéri. Si vous pouviez faire ça, je vous épouserais sur l'heure.

Il y eut une autre pose, plus prolongée, puis elle dit :

— Oh! Seigneur! j'ai parlé avec la porte grande ouverte. Je suis sûre que cette petite grue a tout écouté.

Julie referma la porte de la cuisine d'un geste rapide.

Un peu plus tard, elle entendit Wesley qui rentrait; elle courut à sa rencontre dans le couloir.

— Julie! appela-t-il au moment où elle arrivait au salon.

Il était assis dans un fauteuil, un cigare à demi consommé

entre les doigts. Il ne la regardait pas et se comportait comme s'il eût été aveugle. Elle se sentit contrariée, consciente de mériter un meilleur traitement.

— Oui, fit-elle sèchement en venant se planter devant lui.

— Tout va bien, dit-il d'une voix douce. La police est d'accord pour que vous continuiez à agir comme si rien ne s'était passé. Voyez ces gens demain, comme convenu, et dites-leur comment fonctionne le coffre. (Il sortit de sa poche une feuille de papier qu'il lui tendit.) Faites une copie de tout ceci. Tout y est clairement expliqué. Il ne faut pas qu'ils aient de soupçons. Les policiers veulent les prendre sur le fait. Essayez de savoir quand ils doivent venir cambrioler. Vous n'avez pas à vous inquiéter, la police ne prendra aucune mesure contre vous.

— Je vois, répondit-elle.

Puis elle attendit, pleine d'espoir. Le cambriolage ne l'intéressait pas. Ce qui l'intéressait, c'étaient ses futures relations avec Wesley. Pourquoi n'en disait-il rien?

— Vous n'avez pas peur? interrogea-t-il d'une voix brève, prenant le silence de Julie pour une hésitation. Vous vous sentez capable de vous en tirer?

— Oh! oui, bien sûr que je m'en sens capable, répondit-elle.

Puis, elle lâcha d'un trait :

— Je... j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit hier soir, au sujet de nous deux.

Il se mit brusquement debout.

— Pas maintenant, Julie. Débarrassons-nous d'abord de cette affaire. Et ne dites rien à Mme Wesley au sujet du cambriolage. Il ne faut pas qu'elle sache, comprenez-vous?

« Oh! la peste soit du cambriolage! » pensa Julie avec colère. Puis tout haut :

— Je ne lui dirai rien.

— C'est bien. Il vaudrait mieux aussi qu'on ne nous trouve pas en train de bavarder tous les deux. Cela ne durera pas longtemps, Julie.

— Mme Wesley m'a donné mon congé pour la fin de la semaine, dit-elle. Aurons-nous le temps de faire quelque chose auparavant?

— Si vous pouvez suggérer à Gleb la soirée de vendredi, ce serait parfait, dit Wesley. Je m'arrangerai pour que nous sortions ce soir-là.

« Ne pourrait-il penser à autre chose qu'à ce maudit cambriolage? se dit Julie. Il ne pense absolument pas à moi. »

— Je le leur dirai, dit-elle. Mais que va-t-il m'arriver? Il faut que j'aie un endroit où aller en partant d'ici.

De la main, il fit un petit geste d'impatience.

— Tout ira bien, Julie, j'y veillerai. Je crois qu'il vaut mieux que vous vous sauviez maintenant.

Il lui sourit.

— Mais il ne reste pas beaucoup de temps, insista-t-elle. (S'il ne voulait pas se montrer plus maniable, elle le forcerait à faire des projets.) Vous avez dit que j'aurais un appartement.

— Mais bien sûr, dit-il. (Elle sentit qu'il devait faire un effort pour ne pas perdre patience.) Bien sûr, vous aurez votre appartement. Nous nous en occuperons, n'est-ce pas? (Il réfléchit un instant; elle voyait ses poings se serrer et se desserrer alternativement.) Vous êtes libre jeudi après-midi, n'est-ce pas? Rencontrons-nous quelque part et nous verrons ce que nous pouvons faire. Et maintenant, sauvez-vous, Julie. J'ai des tas de choses à faire avant de sortir.

Ce n'était pas très satisfaisant, mais elle ne pouvait rien faire de plus. Du moins l'avait-elle forcé — bien malgré lui, elle s'en rendait compte — à s'occuper d'elle pendant un moment. Et elle veillerait à ce qu'il continuât.

— Très bien, Howard... (Elle se mordit les lèvres, rougit.) Je... j'espère que je puis vous appeler Howard?

Il s'était raidi, et les lunettes noires étaient braquées sur elle.

— Appelez-moi comme vous voudrez, dit-il, avec une certaine âpreté dans la voix. Sauvez-vous, Julie.

Près de la porte, elle se retourna pour le regarder. Il était immobile, les mains dans les poches; la lumière de la lampe se reflétait dans les verres sombres de ses lunettes. Il avait une attitude étrangement tendue, comme un homme qui entend le sifflement d'une bombe et attend l'explosion.

III

Mercredi.

La matinée avait semblé interminable; Blanche s'était montrée particulièrement agaçante. Elle n'avait pas envie d'aller à ce dîner avec Wesley et passait sa mauvaise humeur sur Julie.

La malveillance de Blanche et ses accès d'humeur, joints à la pensée qu'il lui faudrait bientôt affronter Mme French, rendaient Julie nerveuse et, toute la journée, elle ressentit une impression de froid et de malaise. Elle se sentit soulagée lorsque Blanche sortit pour le déjeuner. Comme elle s'installait pour lire le journal, le téléphone sonna. C'était Harry.

— Julie? J'essaie de te joindre depuis dimanche. Que s'est-il passé, mon petit? Chaque fois que j'ai appelé, c'est la mère Wesley qui a répondu. Je me suis fait une bile folle à ton sujet. Que t'a fait Theo?

Julie se sentit parcourue par une vague de fureur.

— Je ne veux pas te parler, lâche! cria-t-elle avec colère. Tu as permis à ce porc de me brutaliser et tu n'as rien fait. Je te déteste! Je ne veux plus te revoir!

Et elle raccrocha brusquement.

Au bout d'un moment, la sonnerie retentit de nouveau, mais Julie ne répondit pas, et, après un certain temps, elle se tut.

Elle en avait fini avec Harry. Certes, elle l'avait aimé un peu au début, mais maintenant qu'elle avait Howard, elle ne voulait même plus le regarder.

La sonnette de la porte d'entrée la fit sursauter; elle se demanda si Harry était venu la voir; ou peut-être était-ce Theo. Avant qu'elle eût réuni assez de courage pour aller ouvrir, la sonnette retentit de nouveau. Mais ce n'était pas Theo; c'était l'inspecteur Dawson.

— 'soir, dit-il, d'une voix bourrue, en portant la main à son chapeau. Je voudrais vous dire un mot.

Julie rougit, puis pâlit. Dawson était la dernière personne qu'elle se serait attendue à voir. Elle s'effaça et il entra dans le hall.

— Ça fait une légère différence avec le Bridge, hein? dit-il en regardant autour de lui. Vous êtes lancée dans le grand monde, à ce que je vois.

— Oui, répondit-elle d'une toute petite voix.

— Je viens de voir sortir Mme la Comtesse! Elle ne revient pas de sitôt, je suppose?

— Non.

— Parfait. Allons quelque part où nous puissions causer.

Elle le fit entrer dans le salon. Là encore, il regarda autour de lui en hochant sa grosse tête ronde.

— Très joli. C'est pas de la marchandise de guerre ici. Que voulez-vous, tout le monde ne peut pas avoir autant de chance. Asseyez-vous donc.

Julie s'assit avec plaisir, car elle sentait ses jambes se dérober sous elle.

— M. Wesley ne veut pas que sa femme soit mise au courant de cette affaire. Peur qu'elle s'inquiète. Aurais pas cru que ce soit son genre, à la voir, hein?

— Non, dit Julie.

Tout à coup, elle se rendit compte qu'elle tordait nerveusement ses doigts; elle s'empessa de croiser les mains sur ses genoux.

— C'est drôle... les maris, fit Dawson en secouant la tête. Peut-être pense-t-il qu'elle se vengerait sur vous?

Julie sursauta. Où voulait-il en venir?

— Je... je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Les yeux bleus et froids scrutaient son visage.

— Ça ne fait rien, dit-il avec une certaine brusquerie. Voyons, racontez-moi toute l'histoire. M. Wesley nous a plus ou moins renseignés à votre sujet, mais j'aimerais l'entendre de votre propre bouche. Vous vous êtes liée brusquement avec Harry Gleb, hein? La dernière fois que je vous ai interrogée, vous ne le connaissiez pas.

Encore une fois, Julie changea de couleur.

— Je... j'ai fait sa connaissance... après que...

Elle s'arrêta.

— Vraiment? Bon, n'en parlons plus; ça n'a pas d'importance. Je vous ai mise en garde contre lui, il me semble? Vous avez fait preuve d'un certain bon sens en vous confiant à Wesley. Nous les aurions pris un jour ou l'autre, et vous avec.

Julie ne répondit rien. Elle était profondément ulcérée de voir à quel danger elle venait d'échapper.

— Eh bien! revenons-en au moment où vous vous êtes liée avec Gleb, reprit Dawson. Partons de là. Je veux tous les faits: ne me cachez rien.

A contrecœur, elle répéta à Dawson tout ce qu'elle avait dit à Wesley. Ce n'était pas facile. Dawson ne la quittait pas des yeux. Il ne l'interrompait pas, mais son regard froid était totalement dépourvu de sympathie; elle sentait que, mentalement, il prenait des notes et qu'il vérifierait chaque détail de son histoire. Quand elle en arriva à Theo, il se dégela quelque peu.

— Ah! voilà un charmant garçon, dit-il avec un sourire glacial. Il faut que nous l'ayons à l'œil. Il a attrapé six mois pour avoir brutalisé une fille, il y a deux ans; l'été dernier, nous avons failli le pincer pour une affaire de vitriol; malheureusement, son alibi était solide et cette pauvre idiote n'a pas eu le cran de le désigner parmi le défilé des suspects. Oui, il nous faut prendre garde à Theo — et vous ferez bien d'en faire autant.

Julie frissonna.

— Quant à la mère French, nous l'avons à l'œil aussi, reprit Dawson. Elle n'est pas bête, d'ailleurs. Bonne idée,

le coup du bureau de placement. Ça lui permet d'avoir un œil chez pas mal de gens riches. Mais c'est la première fois qu'elle met un complice dans la place. Méfiez-vous d'elle, et ne faites pas de gaffes. Une seule faute de votre part, et elle flairera le piège. Vous les voyez ce soir?

Julie fit un signe affirmatif.

— Bien. Il y aura un de mes hommes devant la maison. Si vous avez des ennuis, jetez quelque chose par la fenêtre : votre sac, par exemple, dit Dawson. Vous jouez avec le feu, ma petite demoiselle. Je ne voudrais pas vous faire peur, mais si ce joli monde se doutait que vous êtes en train de les vendre, il y aurait du vilain.

— Je sais, dit Julie.

— Il ne faut pas qu'il y ait la moindre faute de notre part. Si nous parvenons à les surprendre au moment où ils emporteront les fourrures, ce sera du beau boulot. Jetons un coup d'œil sur ce coffre. Vous pourriez faire une répétition générale, simplement pour vous assurer que vous savez l'ouvrir. Vous pouvez parier tout ce que vous voudrez qu'ils vous demanderont d'être là pendant le travail.

Julie le conduisit à la chambre de Blanche.

— C'est Mme Dawson qui serait ravie d'avoir une chambre pareille! s'exclama l'inspecteur en regardant autour de lui. Comment Wesley s'entend-il avec sa femme?

La question avait été lancée à bout portant, et Julie se rendit compte que Dawson l'observait attentivement.

« Il a une idée en tête, se dit-elle; il faut que je me méfie. »

— Fort bien, je suppose, répondit-elle. Peut-être vaudrait-il mieux le demander à M. Wesley lui-même?

Dawson caressait son long nez.

— Je ne crois pas qu'il me le dirait, répondit-il avec un sourire teinté d'ironie. Il ne m'a pas donné l'impression de quelqu'un de très liant. Où est le coffre?

Julie le lui montra.

— Voyons, essayez de l'ouvrir. N'oubliez pas de débran-

cher les dispositifs d'alarme. Je n'ai pas envie de déranger mes hommes pour rien.

Julie trouva l'interrupteur placé à la tête du lit et tourna le bouton. Elle passa dans la salle de bains et ferma les deux interrupteurs qui se trouvaient sur le mur. Il lui fallut une minute environ pour découvrir le petit carré de capitonnage qui dissimulait le cadran. Elle plaça l'aiguille sur le chiffre trois, appuya sur le déclic et ouvrit la première porte.

— Pas mal, dit Dawson. Que se passe-t-il ensuite?

Julie ouvrit la porte d'acier en appuyant sur un bouton, éteignit la lumière qui tombait sur la cellule photo-électrique et recula d'un pas.

— Et voilà, dit-elle, assez contente d'elle-même.

Dawson jeta un coup d'œil sur les fourrures et émit un long sifflement d'admiration.

— Beau coup de filet! fit-il. Ça va, c'est suffisant, vous pouvez fermer.

Julie referma le coffre, remit en place le dispositif d'alarme et suivit l'inspecteur dans le salon.

— Nous voulons savoir à quel moment ils ont l'intention de faire le coup, lui dit Dawson. Si vous êtes prudente, il n'y a rien à craindre. Mais méfiez-vous de Theo. Gleb est un bon petit « m as-tu vu », mais Theo est dangereux.

— Je sais, dit Julie.

Dawson la regardait d'un air pensif.

— Et après cette petite partie de plaisir, qu'allez-vous faire? Vous fourrer dans de nouveaux embêtements?

Julie se raidit.

— Certainement pas, dit-elle froidement.

— Voilà qui est bien. (Les yeux bleus la scrutaient.) Croyez-vous que M. Wesley fera quelque chose pour vous? Vous semblez l'intéresser.

— Je n'ai aucune idée. Je n'ai pas besoin de m'en faire, je trouverai toujours du travail.

— C'est déjà quelque chose, n'est-ce pas? Vous ne vous en êtes pas très bien tirée jusqu'à présent, mais peut-être

avez-vous acquis un peu de bon sens. Espérons-le. Vous ne trouverez pas toujours un monsieur riche pour prendre votre défense, alors, faites attention.

Il ouvrit la porte et disparut dans le couloir.

IV

— Elle devrait-êtré là dans un instant, dit Mme French en lançant un regard impatient sur la pendule. Theo la surveille. Je pense que tout se passera bien.

Harry Gleb se curait les dents avec une épingle. Bien qu'il fit un effort pour paraître à l'aise, il y avait dans son regard une certaine inquiétude.

— Je n'aime pas Theo, dit-il. Un de ces jours, vous regretterez de l'avoir embauché.

Mme French fit entendre un petit grognement d'impatience.

— Qu'est-ce que tu lui reproches? Tu es toujours après lui. J'en ai plein le dos de t'entendre râler.

— Un gars qui se sert du vitriol n'est jamais un type bien, répliqua Harry. Il a attrapé six mois pour avoir corrigé une fille, hein? Les poulets ont ses empreintes. Au premier faux pas, il y a droit. Et si les flics le cuisinent, il nous donnera. Et alors, que ferons-nous?

— Je ne me fais pas de bile pour lui, mais bien plutôt pour cette petite Holland. C'est elle qui nous donnera, si nous ne l'avons pas à l'œil.

Harry se frotta la joue de la main, et fronça les sourcils.

— Dès que ce boulot est terminé, Ma, je me tire, dit-il. Ça sent trop mauvais. Je crois que j'irai faire un petit tour aux Etats-Unis. Le temps que les choses se tassent ici.

— Tu n'as pas encore fait le boulot, lui rappela Mme French.

La porte s'ouvrit et Dana entra.

— Elle n'est pas encore là? demanda-t-elle en passant ses doigts effilés dans les cheveux d'Harry.

— Harry nous quitte après cette affaire, dit Mme French. Il a envie d'aller en Amérique.

— Moi aussi, fit Dana. Nous irons ensemble, n'est-ce pas, Harry?

Il lui lança un regard sournois et sourit.

— C'est une idée, dit-il sans conviction. Mais je ne suis pas encore décidé.

Des coups timides furent frappés à la porte d'entrée.

— C'est elle, dit Dana, dont les lèvres se serrèrent. J'y vais.

Elle trouva Julie qui attendait dans le corridor obscur.

— Entrez, lui dit-elle. Vous êtes en retard, il me semble?

— Vous croyez? fit Julie d'une voix brève. Je ne sais pas.

Son cœur battait à grands coups, elle avait la gorge sèche; mais elle se maîtrisait et paraissait calme et parfaitement à l'aise; seule, une veine de son front battait doucement.

— Salut, frangine! fit derrière elle une voix moqueuse.

Elle tressaillit et tourna brusquement la tête. Theo jaillit de l'ombre.

— Je t'ai filée toute la soirée, au cas où tu aurais changé d'avis, lui dit-il.

Harry se dressa et repoussa sa chaise d'un coup de pied.

— Ferme ta gueulè, espèce d'avorton de singe! dit-il. Qui t'a demandé de parler?

Theo lui lança un regard mauvais, se dirigea de son pas traînant vers une chaise et s'assit.

— Pourriez pas dire à ce type de me foutre la paix? dit-il à Mme French. Il commence à me courir.

— Hello, Julie, dit Harry avec un sourire contraint. Viens t'asseoir à côté de moi.

Julie lui lança un regard de mépris et lui tourna le dos. Theo ricana.

— Pas mal! Flanque-lui un bon coup de pied au derrière, dit-il.

— La ferme, vous deux! aboya Mme French. Vous,

venez ici. (Elle s'adressait à Julie.) Asseyez-vous. Avez-vous trouvé le moyen d'ouvrir le coffre?

Julie la regarda bien en face.

— Oui, répondit-elle.

— Dommage, fit Theo. Moi qui attendais avec impatience de m'occuper de toi, ma cocotte.

Harry esquissa de nouveau le geste de se lever, mais Mme French lui fit un signe excédé.

— Eh bien! asseyez-vous et expliquez-nous la chose, dit-elle à Julie.

Celle-ci prit une chaise, la plaça le plus loin possible de Harry, et s'assit.

— J'ai pris des notes. Si vous voulez les lire, dit-elle.

Theo se pencha en avant.

— J'espère qu'elles sont bonnes, dit-il. Si tu essaies de nous posséder, ma poupée, tu le regretteras.

Julie eut un mouvement de recul devant son air menaçant.

Du revers de la main, Harry frappa Theo en pleine bouche. La chaise se renversa, entraînant l'homme. Pendant quelques secondes, il demeura affalé sur le sol, assommé. Puis il se mit à jurer; son visage était décomposé par la rage. Il porta la main à sa poche revolver et en tira un petit pistolet automatique. Mais Harry avait prévu ce geste. D'un coup de pied, il fit tomber l'arme de la main de Theo, puis il la ramassa et la posa sur la table.

— Je t'avais prévenu, lui dit-il avec un regard furibond. Quand je te dis de la boucler, je sais ce que je dis. Et n'essaie pas de jouer du revolver avec moi une autre fois, sale petit gangster.

Theo se remit lentement sur pied. Il y avait dans ses yeux un regard qui fit peur à Julie. Du revers de la main, il s'essuya le nez et la bouche, puis, le dos courbé, il alla jusqu'au divan placé sous la fenêtre et s'y allongea. Son silence était plus sinistre qu'un éclat de colère. Mme French le regarda, ramassa le revolver et le mit dans son sac.

— Combien de fois faudra-t-il te dire de ne pas porter de revolver? demanda-t-elle. (Ses yeux brillants révélèrent la fureur.) Tu en as un sur toi, Harry?

— Il y a des chances que non! fit-il, les yeux toujours fixés sur Theo. Je suis pas un gamin comme cette poule mouillée. J'ai jamais porté de revolver, et j'en porterai jamais. Je suis pas fou!

Mme French poussa un grognement.

— Je te parlerai plus tard, dit-elle à Theo.

Ce dernier fit une moue et ne répondit rien. Il fixait le plafond, les yeux remplis de haine. Julie assistait à toute la scène, horrifiée et fascinée. La vue du revolver l'avait glacée.

— C'est bon, dit Mme French. Revenons-en aux choses sérieuses. Où est votre papier?

Julie sortit une feuille de papier couverte de sa petite écriture nette et la posa sur le bureau. Mme French la parcourut. Debout derrière elle, Harry lisait par-dessus son épaule.

— Deux sonneries d'alarme! fit-il avec un sifflement. Ils ne courent pas de risques. Je l'avais bien dit qu'il y avait une cellule photo-électrique. C'est épatant; juste ce qu'il nous fallait.

Mme French posa sur Julie un regard inquisiteur.

— Et vous êtes sûre que vous êtes capable de l'ouvrir?

Julie fit un signe de tête affirmatif.

— Comment avez-vous découvert tout ça?

— Mme Wesley a fait une démonstration devant un de ses amis : j'étais cachée dans la pièce.

— Bonne affaire pour toi, lui dit Harry en souriant.

Mais elle détourna les yeux. Elle savait qu'il essayait d'être gentil, mais elle le détestait, et rien de ce qu'il pourrait faire désormais ne changerait ses sentiments à son égard.

— C'est bon, fit Mme French en reposant le papier. Maintenant, nous pouvons y aller. Aujourd'hui, nous sommes mercredi. A la fin de la semaine, je serai prête. Que font-ils samedi soir? Vous êtes au courant?

— Je quitte ma place samedi, dit Julie. Mme Wesley m'a renvoyée.

Tout le monde la regarda. Theo lui-même leva la tête et fixa sur elle un regard d'une concentration intense.

— Pourquoi? demanda Mme French.

— Elle ne m'aime pas, dit Julie. Je n'ai rien fait de spécial.

— Il faut que vous soyez là quand nous opérerons, dit Mme French. Vous êtes là-dedans jusqu'au cou. Vendredi alors.

— Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille? demanda Julie. (Elle pensait qu'il était plus sage de se faire tirer l'oreille.) Je vous ai dit comment s'ouvre le coffre. Je n'en ferai pas davantage.

— Vous ferez ce que je vous dirai. Vous ne pouvez pas en sortir maintenant, alors autant faire les choses le mieux possible. Nous nous occuperons de vous. Harry vous ligotera avant de partir. Du moment que vous ne perdrez pas votre sang-froid, ils ne pourront rien contre vous. On vous donnera votre part. Ça vous rapportera cinq cents livres. Quand la police vous interrogera, dites-leur que trois hommes se sont présentés à la porte d'entrée, qu'ils vous ont empoignée et ligotée. Vous n'avez pas eu le temps de voir à quoi ils ressemblaient. Tout ce que vous savez, c'est qu'ils portaient des pardessus foncés et des chapeaux rabattus sur les yeux. Faites la description que vous voudrez, vous n'êtes pas bête; et ne démordez pas de votre histoire. Vous avez compris?

— Oui, fit Julie d'une voix morne.

— Très bien. (Mme French tourna son attention sur Harry.) Ton boulot à toi, c'est de t'emparer des fourrures, avec l'aide de Julie, et de les mettre dans le monte-charge. Theo sera au sous-sol, prêt à les recevoir. Il y a la place pour une voiture dans la ruelle derrière la maison. Il n'y a qu'un pas du sous-sol à la ruelle. Dès que vous avez envoyé les fourrures, tu prends les bijoux, tu ligotes Julie et tu descends au rez-de-chaussée par l'ascenseur de service. Pour

ce qui est de l'heure exacte, nous fixerons les détails plus tard. (Elle décocha à Julie un regard dur.) Vous croyez que les Wesley sortiront vendredi?

— Je sais qu'ils doivent sortir, répondit Julie. Je les ai entendus parler. Ils vont à un dîner et ensuite au théâtre.

— Parfait, dit Mme French.

Puis, s'adressant à Harry :

— C'est fixé pour vendredi, huit heures.

Harry se mit debout.

— Entendu, dit-il. (Mais il n'était pas satisfait.) Qu'en penses-tu, Julie? Tu crois que tu peux t'en tirer?

— Vous n'avez pas besoin de vous préoccuper de moi brusquement, lui lança Julie. Vous étiez pressé de m'embarquer dans cette histoire. Pourquoi cet intérêt soudain?

— Alors, si c'est comme ça... dit-il en rougissant. (Il lui tourna le dos.) Y a-t-il autre chose?

— Il y a d'autres détails, mais nous avons le temps de les mettre au point d'ici à vendredi. L'essentiel est décidé, répondit Mme French. Vendredi à huit heures.

— Alors, je file, dit Harry en se dirigeant vers la porte.

— Je vais avec toi, lui dit Dana en repoussant sa chaise.

— Il faut que je voie un type, répondit-il, en secouant négativement la tête. Je regrette. Bonsoir, tout le monde.

Et il sortit.

A la pensée que Harry avait pu rembarquer Dana de la sorte, Julie éprouva un petit frisson de plaisir. Naturellement, elle s'en moquait; elle n'avait plus rien à faire avec un médiocre petit escroc comme Harry. Mais c'était agréable de voir Dana remise à sa place.

Elle se leva.

— Je puis partir maintenant, je suppose?

Mme French fit oui de la tête.

— Alors, Julie, faites bien attention. Si vous essayez de nous jouer des tours, vous le regretterez. Theo vous a à l'œil.

Julie sortit de la pièce sans un regard pour Dana et Theo. Son cœur battait à grands coups, mais elle triom-

phait. Elle savait à quel moment aurait lieu le cambriolage. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à attendre. La responsabilité n'était plus entre ses mains, mais entre celles de la police.

Elle marchait rapidement le long de la rue déserte; elle traversa New Bond Street et se dirigea vers Berkeley Square. Tout à coup, elle entendit des pas derrière elle et se retourna brusquement.

Harry sortit de l'ombre, lui prit le bras et lui emboîta le pas. Elle essaya de se dégager, mais il resserra son étreinte.

— Allons, ne sois pas méchante avec moi, mon petit, dit-il. Ce n'est pas ma faute si ce porc de Theo est allé t'embêter. Je l'ai appris trop tard pour pouvoir l'en empêcher.

D'un geste brusque, elle dégagea son bras et lui fit face.

— Va-t'en! lui dit-elle d'un ton furieux. Je ne veux plus avoir affaire à toi.

Pour se donner une contenance, il frotta ses semelles sur le trottoir.

— Ne continue pas sur ce ton-là, Julie, lui dit-il. J'ai beaucoup pensé à toi. Ecoute, mon petit, menons cette affaire à bien et partons pour les Etats-Unis. J'en ai assez de cette vie. J'ai beaucoup réfléchi ces temps-ci. Pourquoi ne pas nous associer tous les deux? Allons, fais-moi un sourire et promets de venir avec moi.

Elle le toisa et faillit éclater de rire. Cette idée qu'elle pourrait épouser ce gangster de petite envergure, alors qu'elle était sur le point d'avoir un appartement dans le West-End et un revenu de mille livres par an! Non, elle ne l'épouserait pas maintenant, fût-il le dernier homme sur la terre.

— Va-t'en! répéta-t-elle. Je te déteste. Tu n'es rien qu'un misérable petit escroc!

Et, pivotant sur ses talons, elle s'éloigna rapidement. Il la rattrapa et lui fit faire demi-tour.

— Qu'est-ce qui te prend, Julie? Tu m'aimes, n'est-ce

pas? Nous sommes quelque chose l'un pour l'autre? Je suis désolé, mon petit. Je sais que c'est moi qui t'ai mise dans ce pétrin, mais je me ferai pardonner.

— Laisse-moi tranquille! Combien de fois faudra-t-il te dire que je ne veux plus te revoir?

Il la regardait fixement, refusant de la croire.

— Tu ne veux pas venir aux Etats-Unis? demanda-t-il d'une voix persuasive. Je te donnerai tout le plaisir du monde. Allons, mon petit, embrasse-moi et faisons la paix.

Il tendit les bras vers elle; exaspérée par cette confiance inébranlable en lui-même, Julie le gifla.

— Et maintenant, laisse-moi tranquille! cria-t-elle.

Puis, faisant demi-tour, elle se mit à courir le long de la rue obscure.

Harry demeura immobile, la main à son visage, une expression de stupeur douloureuse dans le regard. Aucune femme ne l'avait jamais traité de la sorte. C'était un coup pour lui, un coup porté à son orgueil. Il respira profondément. Eh bien! il n'accepterait pas ce refus. Il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour la reconquérir.

Il enfonça les mains dans les poches de son pardessus et s'éloigna rapidement dans la nuit.

Theo, qui avait assisté à toute la scène, dissimulé sous un porche, se pencha en avant et cracha dans le ruisseau.

CINQUIÈME PARTIE

I

Dès l'instant où elle avait retrouvé Wesley dans le hall du Piccadilly Hôtel, Julie s'était sentie affreusement mal à l'aise. Elle qui avait tant attendu cette sortie! Jusqu'au moment de la rencontre, l'après-midi s'annonçait bien. Elle était très émue et portait sa toilette la plus élégante. Elle avait dû s'assurer que Theo ne la suivait pas; et le fait de sauter d'un autobus dans un taxi pour se dérober à une poursuite possible avait ajouté un charme piquant à cet après-midi qu'elle imaginait fertile en émotions.

Ils n'échangèrent pas une parole jusqu'au moment où le taxi les déposa devant l'Agence immobilière Fowler et Freebody, dans Duke Street. M. Fowler en personne apparut et les conduisit dans son bureau.

Wesley expliqua ce qu'il désirait; Julie surprit le regard stupéfait de M. Fowler. Elle vit tout de suite qu'il avait deviné de quoi il retournait et elle le détesta pour l'expression de réprobation qui apparut aussitôt dans ses yeux. Il n'en fournit pas moins des renseignements sur deux appartements qui, pensait-il, pourraient faire l'affaire. L'un se trouvait à Berkeley Square, l'autre dans Vigo Street.

Ils prirent un taxi et allèrent visiter les deux appartements. Julie tomba amoureuse de celui de Vigo Street. Elle trouvait la chambre à coucher d'une élégance indici-

ble : des étoiles d'argent étaient peintes sur le plafond d'un bleu sombre, et un miroir teinté de rose recouvrait l'un des murs sur toute sa longueur.

Pendant que Julie examinait la pièce, Wesley était resté tranquillement debout près de la porte. Ils étaient seuls, et il avait ôté ses lunettes noires. Ses yeux avaient une expression cynique tandis qu'il la regardait courir de-ci de-là d'un air agité; elle entra dans la salle de bains qui l'enchantait, puis revint dans la chambre.

— Je trouve ça merveilleux, s'exclama-t-elle. C'est beaucoup mieux que ce vieil appartement sans air de Berkeley Square.

— Du moment que ça vous plaît, Julie. Mais moi je trouve ça horrible et vulgaire, dit Wesley en haussant les épaules. C'est un appartement de grue, Julie.

— Je m'en fiche! lança-t-elle en devenant toute rouge. Je le veux.

Il l'étudia pendant un moment, puis haussa de nouveau les épaules.

— Très bien, Julie, si vous le voulez, prenez-le.

— Oui, je le veux, dit-elle.

— Alors nous allons retourner à l'agence et l'arrêter.

Quand ils eurent quitté les agents immobiliers, Wesley remit à Julie la clé de la porte d'entrée.

— Voilà, Julie, la clé de votre nouvelle demeure. J'espère que vous y serez très heureuse.

Elle prit la clé sans un mot de remerciement. Elle était en colère contre lui.

— Et maintenant, il vous faudrait quelques vêtements, lui dit-il.

Il lui acheta des vêtements qui l'étonnèrent. Ils étaient simples, sévères, et d'une coupe impeccable. Elle ne les aimait pas.

Mais lorsqu'il lui acheta un manteau de vison, sa joie ne connut plus de bornes, et elle lui pardonna sur l'heure ses critiques concernant l'appartement. Elle aurait voulu porter le manteau tout de suite, mais Wesley donna ses

instructions pour qu'il fût envoyé, ainsi que les autres vêtements le samedi après-midi, à l'adresse de Vigo Street.

— Ça vous fera quelque chose à quoi penser, dit-il en quittant le magasin. Et maintenant, il faut que je retourne à l'usine. J'espère que vous avez passé un bon après-midi, Julie.

Le détective en civil qui les avait suivis patiemment tout l'après-midi fut soulagé de voir partir Wesley. Il avait eu une journée fatigante, et il avait hâte de retourner au commissariat pour faire son rapport.

« Je me demande ce que c'est que ce petit jeu? se disait-il tout en emboîtant le pas à Julie. On dirait qu'il l'installe dans un nid d'amoureux. » Il regarda attentivement les jambes de Julie qui marchait devant lui d'un pas rapide, et soupira : « C'est pas que je trouve qu'il ait tort! Pour un aveugle, il a su choisir un beau brin de fille! »

Sans se douter qu'elle était suivie, Julie se dirigeait vers Piccadilly. Elle avait toute la soirée devant elle, et elle se sentait d'humeur à célébrer l'événement.

II

Vous pouvez prendre un verre à l'Harlequin Club à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, si vous ne voyez pas d'inconvénient à payer trois fois le prix normal.

Harry Gleb, qui sortait du bureau de Mme French, éprouva le besoin de boire quelque chose. On avait fixé les derniers détails du cambriolage; il avait laissé Mme French et Theo discuter ensemble du genre de voiture que l'on emploierait. Plus Harry pensait à cette entreprise, et moins elle lui plaisait.

« J'ai la frousse, se disait-il en gravissant les marches qui conduisaient au club. C'est ça qui ne va pas. Enfin, c'est le dernier boulot que j'entreprends; du moins pour le moment. Je commence à en avoir assez. »

Il entra dans le hall décoré avec un goût douteux, salua le portier aux petits yeux en trous de vrille, et se dirigea tout

droit vers le bar. Il commanda un double whisky, répondit par un grognement lorsque le barman essaya d'entamer la conversation, et s'éloigna du bar pour aller s'asseoir à une table solitaire près de la fenêtre.

Il pensait à Julie. Toute la nuit, il avait pensé à elle, et l'insomnie ne lui convenait pas. Il la voulait; il la désirait comme il n'avait jamais désiré une femme jusque-là.

Il but une gorgée de whisky et reprit le fil de ses pensées. « C'est facile pour la mère French de dire : " Laissez-la dans l'appartement." Mais c'est une idée de tordue, parfaitement, de tordue. Ce qu'il faut faire, c'est l'emmener avec moi; je me cacherai avec elle quelque part, jusqu'à ce que les choses se soient un peu tassées, et puis nous filerons. » Il regarda par la fenêtre, les sourcils froncés. « Mais voudra-t-elle venir avec moi. Si elle refuse, que va-t-elle devenir? » Il termina son whisky et il était sur le point d'en commander un autre, lorsqu'il se rappela que le jeudi était le jour de sortie de Julie. « Je me demande ce qu'elle peut bien faire? se dit-il. Je parierais un dollar qu'elle est en train de flâner dans le West-End et de regarder les magasins. Je la rencontrerais peut-être si j'allais y faire un tour. » Il repoussa sa chaise et se leva. « C'est ce que je vais faire. Je vais tâcher de la trouver. Peut-être pourrai-je la convaincre d'être raisonnable. »

Faisant un signe de tête au barman, il quitta le club, gagna Piccadilly et se mit à marcher lentement en direction de Park Lane. Il alla jusqu'à Hyde Park Corner, puis revint sur ses pas. En passant devant l'hôtel Berkeley, il l'aperçut, de l'autre côté de la rue, qui marchait d'un pas alerte vers Piccadilly Circus.

« Voilà ce qui s'appelle de la veine, se dit-il en lui-même. Je savais qu'elle serait quelque part par là. Quelle belle gosse! Elle est jolie comme un portrait! » Il eut un sourire ironique en sentant l'émotion qui l'envahissait. « Bon Dieu! se dit-il. Ça va mal! Qui m'aurait dit que je courrais comme ça après une souris? Ça montre bien ce que l'amour peut faire d'un homme. »

Dès que la circulation ralentit un peu, il traversa la rue à toute allure et emboîta le pas à Julie. Le policier en civil, qui commençait à être fatigué de cette filature, siffla doucement entre ses dents en reconnaissant Harry.

« D'où sort-il et que peut-il bien lui vouloir? » se demanda-t-il en ralentissant son allure pour permettre à Harry de marcher devant lui.

Harry était trop occupé à suivre Julie pour remarquer le détective. Il rejoignit Julie au moment où elle attendait, au bord du trottoir, de pouvoir traverser Piccadilly Circus.

— Salut, petite, dit-il en soulevant son chapeau. Il faut que je te parle. Il y a un changement dans le programme. Surprise, Julie le regarda avec colère.

— Je ne veux pas vous parler, lança-t-elle. Allez-vous-en!

— Ne fais pas la folle, répliqua Harry en lui prenant le bras. Il s'agit d'affaires. Viens, il faut que je te parle. Il y a un club tout près d'ici où nous ne serons pas dérangés.

Julie hésita. Si Mme French avait décidé de reculer la date de l'opération, il faudrait qu'elle prévienne Wesley.

— Oh! bon, puisque c'est comme ça... dit-elle d'un ton furieux en s'engageant avec lui dans Regent Street.

Ni l'un ni l'autre ne disait mot. Julie ne voulait pas lui parler. Cette rencontre avait gâché tous les plans qu'elle avait faits pour la soirée. Elle avait décidé d'aller au cinéma et de dîner dans le West-End avant de regagner Park Way. Elle ne désirait pas de compagnie. Elle voulait rêver tout à son aise de son nouvel appartement et de son manteau de vison.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'Harlequin Club, qui était vide à cette heure, Harry lui demanda ce qu'elle voulait boire.

— Rien, répondit-elle d'un ton cassant, en s'asseyant à une table placée dans un coin. Je ne veux rien accepter de vous.

Il fit la grimace, alla au bar et commanda un double whisky qu'il apporta à la table.

— Julie, tu n'es plus furieuse contre moi j'espère? demanda-t-il en s'asseyant en face d'elle. Je regrette de t'avoir engagée dans cette histoire, mais nous ne pouvons plus reculer maintenant.

Elle fit un mouvement d'impatience.

— Vous m'avez dit que vous vouliez me parler d'affaires. Dites ce que vous avez à me dire, et laissez-moi partir.

Il la regarda attentivement; en voyant l'expression glaciale et hostile de son regard, il comprit qu'elle ne l'aimait plus. Cette découverte le démonta.

— C'est à propos de cette idée de te laisser dans l'appartement quand nous aurons fini le boulot. Ça ne me plaît pas, mon petit. C'est pas prudent. Je veux que tu files avec moi. Nous nous cacherons quelque part et puis nous sauterons sur un bateau en partance pour l'Amérique.

Elle le regarda fixement, comme si elle l'eût cru fou.

— Je n'aurai pas peur si vous me laissez, dit-elle sèchement. Et ce qu'il y a de certain, c'est que je ne partirai pas avec vous. Je vous l'ai dit hier soir: je ne veux plus rien avoir à faire avec vous.

— Ecoute, Julie, dit-il, en s'avançant au bord de sa chaise. C'est moi qui t'ai mise dans ce pétrin. Je veux t'en sortir. Je suis fou de toi, chérie, je te le jure; je ne serais pas là à tes pieds si ce n'était pas sérieux. Je t'aime. Je ferais n'importe quoi pour toi. Si je te laisse dans l'appartement, tu auras tous les flics sur le dos. Quand ils sauront que tu as travaillé chez Hewart, ils trouveront le moyen de t'épingler. Et même s'ils ne le font pas, que vas-tu faire? Tu ne peux pas vivre avec trois livres par semaine. Viens avec moi, tu auras la belle vie. Ecoute, j'en ai assez de ce genre d'existence. Je veux gagner encore un peu d'argent, et puis je me tire. Après ce boulot-là, fini. Je marche droit, et je veux que tu sois avec moi. Parole d'honneur, Julie, je t'aime tant que je ne peux pas vivre sans toi.

— Non! lança-t-elle avec violence. Je ne partirai jamais avec vous. Mais je vous avertis, Harry, ne faites pas ça. Partez avant qu'il soit trop tard. Vous ne vous en tirerez

pas. Je le sais. Je vous en prie... je vous en prie, renoncez à votre projet!

Et avant qu'il ait pu la retenir, elle avait bondi sur ses pieds et couru vers la porte.

Harry la suivit d'un regard stupéfait; il sentit un frisson glacé courir le long de son dos. Il repoussa sa chaise d'un seul coup de pied et se lança à la poursuite de Julie. Il la rattrapa dans l'escalier et l'empoigna par le bras.

— Julie! Que veux-tu dire? Que sais-tu?

Elle essaya de se dégager, mais il l'obligea à se tourner vers lui et il plongea son regard dans le sien.

— Tu n'as pas parlé, au moins? demanda-t-il en la secouant. Tu n'as pas mouchardé?

— Oh! non, fit-elle, haletante, brusquement effrayée. C'est simplement que... que j'ai peur. C'est trop dangereux. Je sens que ça ne marchera pas.

Puis, comme le regard soupçonneux de Harry scrutait son visage, elle cria :

— Lâchez-moi! Vous entendez? Laissez-moi partir!

— Hé, mademoiselle, est-ce que ce type-là vous embête? demanda une voix rude venue du pied de l'escalier.

Ils regardèrent en bas : un solide gaillard en gabardine et chapeau mou se tenait dans l'entrée, et les observait. Harry reconnut en lui l'un des détectives en civil de Savile Row; il lâcha précipitamment Julie.

— Ce n'est rien, dit Julie, effrayée.

Elle descendit les marches en courant, passa devant le détective et sortit dans la rue.

— Faites attention, mon garçon, dit le policier à Harry. Sans quoi, nous pourrions bien aller faire un petit tour ensemble, vous et moi.

— Je ferai attention, grommela Harry en rentrant dans le club.

Tandis que Harry essayait de convaincre Julie de son amour pour elle, Mme French discutait avec Theo des derniers détails de l'opération. Elle était assise à son bureau, près de la fenêtre.

En face d'elle, Theo était affalé dans un fauteuil, son chapeau de feutre taupé rabattu sur les yeux.

Mme French avait déjà pris une décision au sujet de la voiture qu'on utiliserait pour le cambriolage; un silence soudain tomba entre eux.

— Eh bien! c'est tout, n'est-ce pas? demanda brusquement Mme French sans lever les yeux.

Theo grimaça un sourire.

— Il y a cette fille... Julie... Machin, dit-il en détendant ses jambes. (Il contemplait le bout de ses souliers poussiéreux d'un air pensif.) Harry a le béguin pour elle.

— Je me demande si elle parlera, dit Mme French comme si elle pensait tout haut. Il s'agit d'une grosse affaire. Ça ira chercher dans les huit mille pour chacun. Si elle parle...

— Vous n'allez pas remettre ça, hein? demanda Theo avec brutalité. J'ai dit que je m'occuperais d'elle, je le ferai. Mais maintenant que Harry a le béguin pour elle, il faudra quelqu'un pour m'aider.

Mme French tourna la tête et fixa sur lui un regard dénué d'expression.

— Comment ça, t'aider?

— Voilà comment je vois les choses, dit Theo. Harry fait le coup et m'envoie les fourrures par l'ascenseur de service. Après quoi, il ficelle la fille et la laisse. Il descend par le grand escalier avec les diams. Moi, je mets les fourrures dans la bagnole, mais il faut que Dana conduise. Il faut être trois, vous comprenez.

Mme French comprenait parfaitement, mais elle feignit le contraire.

— Je ne veux pas que Dana soit mêlée à tout ça, dit-elle d'une voix brève. Tu sais conduire.

Theo la regarda fixement.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda-t-il d'un ton furieux. Il faut que je m'occupe de la fille, n'est-ce pas?

— Et comment au juste vas-tu t'occuper d'elle? s'enquit Mme French.

— Je remonte dans l'ascenseur de service, j'attends que Harry soit sorti, j'entre, je la détache et je la fourre dans le coffre. Quand ils la trouveront, ils croiront qu'elle s'est fait prendre comme on l'explique dans ce papier qu'elle nous a donné.

Mme French regardait toujours par la fenêtre.

— Mais, c'est un meurtre, Theo, dit-elle, comme se parlant à elle-même.

Theo se curait le nez.

— Ce sera un accident, dit-il après un instant de réflexion. Ou, du moins, ça en aura l'air.

Quand il fut parti, Mme French demeura longtemps assise près de la fenêtre, à regarder dans la rue. Puis Dana entra.

— Toute seule? demanda-t-elle. Theo est parti?

Mme French poussa un grognement.

— Tout est arrangé? reprit Dana en fixant sur sa mère un regard inquisiteur.

— Tout, répondit Mme French avec brusquerie.

— Cette petite Holland me fait faire de la bile, dit Dana en s'asseyant au bord du bureau de sa mère.

Elle massait la marque rouge que sa jarrettière avait imprimée dans sa chair, au-dessus du genou.

— Ne t'en fais pas pour elle, répliqua Mme French sans cesser de regarder par la fenêtre. Il faudra que tu conduises la voiture.

Dana leva les sourcils.

— Pourquoi? Theo ne peut pas conduire? Je croyais que c'était arrangé comme ça!

Mme French se mit debout.

— Theo prétend qu'il a quelque chose de plus important à faire, dit-elle. (Ses boucles d'oreilles dansaient dans le soleil.) Je ne sais pas ce qu'il a à faire; je n'ai pas l'intention de le lui demander, et je ne veux pas que tu le lui demandes non plus.

Dana la fixa un moment, puis elle pâlit légèrement.

— Voyons, maman, tu ne veux pas dire...

— Tais-toi! dit Mme French en retournant à la fenêtre.

IV

Dans l'après-midi du lendemain, l'inspecteur Dawson travaillait dans son bureau, lorsqu'on lui annonça Wesley. Dawson fit de la tête un signe d'assentiment et recula sa chaise; Wesley entra.

— Il y a une chaise à côté de vous, monsieur Wesley, dit-il en faisant un signe à l'agent de service qui poussa le siège contre les jarrets de Wesley.

Ce dernier s'assit.

— Eh bien! j'espère que vous êtes prêts pour ce soir, dit-il avec calme. J'ai pensé que je ferais bien de venir vous voir pour mettre au point les détails de dernière minute.

— Tout ira bien, monsieur, répondit Dawson, qui s'assit et examina Wesley d'un air pensif. Tout est arrangé. Il n'y aura pas d'accrocs.

« Je me demande pourquoi un garçon comme ça peut bien tourner autour de cette petite Holland? se disait-il. Ce n'est pas comme s'il pouvait la voir : on comprendrait qu'il soit séduit par sa beauté. Elle est jolie, ça il n'y a pas de doute, mais c'est tout ce qu'elle a. Ce type-là a beaucoup d'argent; il est bien élevé, cultivé. Ils n'ont absolument aucun point commun. Je me demande ce que ça signifie? »

Il avait été fort intrigué par le rapport du détective en civil, mais il se rendait compte que ces choses-là ne le

regardaient pas. C'était par hasard, en surveillant Julie, que Clegg avait découvert ce qui se passait entre elle et Wesley. Bien que cela ne fût pas de son ressort. Dawson ne pouvait s'empêcher d'être intrigué et intéressé.

— Vous aurez le champ libre, dit Wesley après un instant d'hésitation. Ma femme et moi allons au théâtre. Je n'ai pas l'habitude d'aller au théâtre, mais c'est la seule façon d'éloigner ma femme de la maison. Je tiens beaucoup à ce qu'elle ne sache rien de ce qui doit se passer ce soir. (Il fit un geste d'impatience.) Elle insisterait pour être là, et cela compliquerait tout.

Il s'agita sur sa chaise d'un air gêné et continua :

— Vous croyez qu'il n'arrivera rien à Miss Holland?

— Rien du tout, répliqua Dawson. Elle m'a dit qu'ils se proposaient de la ligoter après avoir fait le coup. De toute façon, nous serons près, et elle n'aura qu'à crier.

— Où seront au juste vos hommes?

— Nous en mettrons deux dans le hall; deux dans la ruelle derrière la maison, deux autres sur le palier de votre appartement, et enfin deux sur le toit. Dès que nous saurons qu'ils sont à l'intérieur, nous formerons un cordon autour de l'immeuble. Nous ne laisserons rien au hasard.

Wesley approuva de la tête.

— Tout cela me paraît fort bien, dit-il en se levant. Vous ne pourrez prendre contact avec moi qu'après la fin du spectacle. Nous allons à l'Hippodrome, mais je ne pense pas que vous ayez besoin de moi. Je vous téléphonerai pendant l'entracte qui, je crois, doit avoir lieu vers huit heures quarante. Cela ira-t-il?

— Ça devrait aller, dit Dawson. Mais vous n'avez pas besoin de vous faire de souci.

— Merci, dit Wesley en lui tendant la main. Je ne vous retiens pas plus longtemps. Je suis sûr que vous avez des tas de choses à faire.

— Ma foi, j'ai pas mal de travail, monsieur, dit Dawson en serrant la main offerte; mais cette petite affaire est un véritable amusement. Pour nous, ça ne peut pas être

mieux préparé. Ce n'est pas souvent que nous avons l'ambaine d'avoir un tuyau comme celui-ci, vous savez.

— Tâchez qu'ils ne vous glissent pas entre les doigts, répliqua calmement Wesley.

— Pas de danger. Nous les aurons bel et bien.

— Je pense que vous ferez citer Miss Holland comme témoin? demanda Wesley. J'aimerais mieux pas, si on pouvait l'éviter. Je ne veux pas de publicité autour d'elle si cela est possible. Croyez-vous que ce soit nécessaire?

« Est-ce pour cela qu'il est venu? » se demandait Dawson qui répondit :

— Je ne pense pas que nous ayons besoin d'elle. Si nous les pinçons avec la marchandise, ça ira tout seul. Nous aurons besoin de vous, naturellement.

— Oh! oui, bien sûr, dit Wesley. Vous comprenez, cette jeune fille a de fâcheux antécédents. Mais vous êtes au courant. J'aimerais lui donner une chance de repartir à zéro. Si on savait que la bande a été prise à cause d'elle, elle pourrait avoir des ennuis avec ses anciens amis.

— Ça se pourrait, acquiesça Dawson. Je ne la ferai citer que si j'y suis obligé, monsieur.

Wesley approuva de la tête.

— Bien. (Il ne faisait toujours pas mine de partir.) Inspecteur, je m'intéresse à Miss Holland, continua-t-il après un silence. Vous êtes un homme d'expérience et vous comprendrez ce que je veux dire par là. Je prendrai soin d'elle lorsque nous en aurons fini avec cette affaire. Alors, vous comprenez, la moindre publicité pourrait être gênante.

— Ma foi, ce n'est guère mon affaire, dit Dawson déconcerté.

C'était bien la dernière chose à laquelle il se serait attendu.

— Oh! je sais, dit Wesley en souriant. Mais elle a fréquenté des criminels, n'est-ce pas? Je voudrais que vous cessiez de vous occuper d'elle quand cela sera terminé. Je m'en occuperai moi-même et je veillerai à ce qu'elle

ne s'attire plus d'ennuis. J'en prends la responsabilité.

— Je ne me serais occupé d'elle que si elle s'était attiré de nouveaux ennuis, dit Dawson avec une pointe de froideur. Il n'était pas nécessaire de me dire tout cela, monsieur.

— Mais je voulais que vous sachiez. J'espère qu'à l'avenir, je ne serai plus suivi par un policier en civil, inspecteur, dit Wesley dont la bouche se pinça. C'est une expérience dont je me passe fort bien, et, si elle se répétait, je prendrais immédiatement mes dispositions.

Dawson fit la grimace.

« Il m'a eu, se dit-il. Je ne m'étonne plus qu'il ait été aussi franc. Je suppose que cette maudite gamine a repéré Clegg. »

— C'était un accident, monsieur, répondit-il avec calme. Je vous dois des excuses. En voulant assurer à Miss Holland la protection de la police, nous avons découvert quelque chose qui ne nous regardait pas.

— C'est ce qu'il me semble, dit Wesley. A l'avenir, lorsque votre homme me verra en compagnie de Miss Holland, veuillez lui donner l'ordre de nous laisser tranquilles.

— J'espère qu'à dater de ce soir, nous n'aurons plus l'occasion de surveiller Miss Holland, fit remarquer Dawson.

— Bien sûr, dit Wesley en souriant. Je vous téléphonerai dans la soirée. L'un de vos hommes aurait-il l'obligeance de me reconduire jusqu'à mon taxi?

Quand il fut parti, Dawson passa ses doigts épais dans sa chevelure.

« Je ne voudrais pas me mettre ce gars-là à dos, pensa-t-il. Il n'aboie pas très fort, mais je parierais qu'il mord. » Il alla à la fenêtre et regarda le taxi s'éloigner. « D'ailleurs, je ne le blâme pas. C'est un bon type, et qui a du cran : la V.C., et aveugle. Ma foi, si cette fille l'amuse... je lui souhaite bonne chance.

Et il se remit au travail.

Julie allait et venait dans sa chambre. Il était près de sept heures; dans une heure, Harry serait là. L'attente devenait intolérable. Pendant toute la nuit précédente et toute la journée, elle avait essayé de rassembler son courage pour le prévenir que la police l'attendait, mais chaque fois qu'elle était sur le point de décrocher le téléphone, elle se rappelait les menaces de Theo et les horribles photos de femmes brûlées et défigurées qu'il lui avait montrées. Si elle sauvait Harry, Theo la poursuivrait, et, d'autre part, cela ne plairait pas à Wesley. Depuis que Harry lui avait dit qu'il l'aimait, elle sentait revenir un peu de l'ancienne inclination qu'elle avait eue pour lui. Si Wesley s'était montré un peu plus gentil avec elle, elle n'aurait plus pensé à Harry, mais il était trop évident que Wesley cherchait uniquement à acheter son silence. Il n'était pas amoureux d'elle comme Harry, et, se disait-elle, une femme a besoin d'amour. Son esprit était torturé par l'indécision. En ce moment même, elle hésitait encore sur le parti à prendre, bien qu'elle sût qu'elle n'avait guère de chances de trouver Harry au téléphone. Elle avait attendu trop longtemps.

Des coups discrets frappés à la porte la firent sursauter. Wesley entra. Il était en tenue de soirée et, malgré les lunettes noires, Julie le trouva très beau.

Il ferma la porte sans bruit, s'y adossa et sourit à Julie.

— Peur, Julie? demanda-t-il. Votre cœur bat la chamade?

Elle approuva d'un petit signe de tête malheureux.

— Ce sera bientôt fini, assura-t-il. Je voudrais pouvoir vous aider de ma présence, mais c'est la seule chose que vous soyez obligée de faire toute seule. Ça vaut la peine, Julie. Lorsque vous serez débarrassée de ces gens-là, vous pourrez commencer votre nouvelle vie, et je ferai de mon mieux pour que ce soit une vie heureuse.

— Je... je ne peux pas cesser de penser à Harry, avoua-

t-elle. Je l'ai vu hier. Il voulait que je parte pour l'Amérique avec lui. Il... il m'a dit qu'il m'aimait, et je suis sûre que c'était vrai.

Le visage de Wesley demeura impassible.

— Je vois, fit-il lentement. Vous êtes malheureuse parce que la police est sur le point de le prendre, n'est-ce pas? (Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon. Bien qu'il parût assez calme, Julie avait le sentiment qu'en son for intérieur il était aussi nerveux qu'elle.) Mais un garçon comme Gleb ne vous rendrait pas heureuse; tôt ou tard, il aurait de sales histoires et vous aussi. Vous n'avez vraiment pas le choix. Il faut penser à vous.

— Je sais, dit Julie. Mais c'est tellement moche de faire ça à quelqu'un qui vous aime. Je voudrais pouvoir le prévenir de se tenir à l'écart. Si ce n'était pas pour Theo...

Wesley resta quelques minutes sans rien dire. Il l'observait : d'un air malheureux, elle se dirigea vers la fenêtre.

— J'ai là quelque chose qui va peut-être vous remonter le moral.

Elle se retourna d'un geste vif. Il lui tendait un carnet de chèques.

— C'est pour vous. J'ai ouvert un compte à votre nom. Vous avez deux cent cinquante livres à dépenser. Chaque trimestre, je ferai un versement équivalent. Vous pourrez aller demain à la banque déposer votre signature. Après quoi vous pourrez commencer à retirer de l'argent.

Elle avait toujours désiré un compte en banque, et elle en oublia momentanément Harry.

— Deux cent cinquante livres? fit-elle en le regardant avec de grands yeux. (Elle prit le carnet de chèques et le feuilleta.) Pour moi?

— J'ai promis de vous faire une rente de mille livres par an, lui rappela-t-il. C'est le commencement.

— Je vois.

Elle le regarda fixement et ajouta :

— Vous vous moquez pas mal de moi, au fond? Tout

ce que vous voulez, c'est être sûr que je ne parlerai pas. Je ne suis pas dupe, vous savez.

— Je ne crois pas avoir cherché à vous duper, répliquait-il avec calme. Votre silence est important, Julie. Si vous désirez conserver les choses que je vous ai données, il faut garder mon secret. Quoi qu'il arrive, vous ne devez rien dire. Si vous parlez, vous perdrez votre appartement et votre revenu. Et ceci, non parce que je vous les reprendrai, mais parce que je ne serai plus en mesure de vous les donner. Vous comprenez, Julie, si on apprenait que je vois, je serais ruiné. Je ne puis vous en dire davantage. Peut-être n'aurais-je pas dû vous en dire aussi long. C'est par hasard que vous avez découvert la vérité, et je suis prêt à faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous persuader de n'en parler à personne. Par conséquent, si vous tenez à avoir un appartement, de l'argent, des toilettes et une vie agréable, ne dites rien.

— Je ne dirai rien, dit Julie avec décision.

Elle saisit avidement le carnet de chèques.

— En ce qui concerne Harry Gleb, poursuivit-il avec calme, si vous vous laissez aller aujourd'hui à quelque faiblesse, vous le regretterez plus tard. Mais il est temps que je parte. N'ayez pas peur, Julie, et bonne chance. Vous vous en tirerez, j'en suis sûr.

— Oui, je m'en tirerai, dit-elle.

Mais dès que Wesley l'eut quittée et qu'elle eut entendu claquer la porte d'entrée, elle se retrouva en proie aux mêmes angoisses.

Elle n'était d'ailleurs pas seule à connaître cet état de tension. Dans l'obscurité, sous les arbres du parc, Harry Gleb et Theo surveillaient l'entrée brillamment éclairée de Park Way. Harry tenait une cigarette entre ses doigts et en abritait l'extrémité dans la paume de sa main. Lui aussi était nerveux et angoissé; de temps en temps, il s'agitait et changeait de position.

Il n'en était pas de même de Theo. Adossé à un arbre, les mains dans les poches, le chapeau rejeté en arrière, il

avait le calme des gens insensibles. Il n'allait pas se frapper pour un boulot pareil; il en fallait plus que ça pour l'émouvoir.

— Quelle heure est-il? demanda brusquement Harry. Il sortit son mouchoir et essuya ses mains moites.

— Sept heures vingt, répondit Theo après avoir consulté le cadran lumineux de sa montre-bracelet. Il lança à Harry un coup d'œil chargé de haine.

— Ils devraient être partis, dit Harry. (Il jeta sa cigarette sur le gazon et mit le pied dessus.) Crois-tu qu'on les ait manqués.

Theo se gratta les côtes et jura à mi-voix entre ses dents.

— Impossible. Qu'est-ce qui te presse? On ne peut rien faire avant huit heures.

— Je ne comprends pas pourquoi Mme French a entraîné Dana dans cette histoire, grommela Harry. Nous aurions pu nous en tirer à nous deux.

Dans l'obscurité, Theo eut un sourire mauvais.

— Elle a raison, rétorqua-t-il. Quelqu'un pourrait repérer la bagnole si elle restait trop longtemps dans la ruelle. C'est mieux comme ça. Je peux passer par-derrière sans que personne me voie, rassembler les fourrures, et quand Dana arrive, je n'ai plus qu'à les balancer dans la voiture, et elle file. C'est une bonne idée.

Harry poussa un grognement; ce brusque changement de plan ne lui inspirait pas confiance.

— Les voilà, dit brusquement Theo, l'index tendu.

Ils virent Blanche et Wesley monter dans le taxi qui les attendait. Ils ne dirent mot, mais leur regard à tous les deux suivit le feu rouge jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Harry alluma une autre cigarette.

— Cette fois, ça y est, dit-il. J'aimerais entrer tout de suite. Ça me fait mal au ventre d'attendre.

— Eh ben quoi? ricana Theo. T'as les foies?

— Ta gueule, macaque! lança Harry d'un ton hargneux.

Il y eut un long silence, puis Theo consulta de nouveau sa montre.

— Il est temps que j'y aille, dit-il. Donne-moi cinq minutes et rapplique. On se reverra en prison.

Et il s'éloigna de son pas traînant, dans l'obscurité.

Le visage de Harry se crispa. « Cet animal a des nerfs d'acier, pensa-t-il. On se reverra en prison! C'est tout à fait le genre de plaisanterie qu'il est capable de sortir un jour comme aujourd'hui. » Harry croisa ses doigts et attendit. Il se mit à penser à Julie. Il était décidé à la faire sortir de la maison avec lui après avoir passé les fourrures à Theo. Peu lui importait qu'elle protestât. Il l'emmènerait.

Ayant décidé que Theo avait eu le temps d'atteindre la ruelle qui passait derrière le bâtiment, il releva le col de son pardessus et, traversant la pelouse, il sortit du parc et se dirigea lentement vers Park Way. Son cœur battait à grands coups, il avait la gorge sèche. Jamais aucun boulot ne l'avait impressionné de la sorte, et cela le préoccupait.

Il eût été beaucoup plus préoccupé encore, s'il avait su que l'inspecteur Dawson et deux policiers en civil le surveillaient et quittaient silencieusement le parc sur ses talons.

Il entra dans le hall spacieux de Park Way et se dirigea vers la loge du portier.

— Je cherche l'appartement de Mme Gregory, dit-il. Pouvez-vous me l'indiquer, je vous prie?

Il se souvenait que Julie lui avait dit que l'étage supérieur était occupé par une certaine Mme Gregory. Un tel renseignement était toujours utile, et Harry l'avait soigneusement rangé dans un coin de son excellente mémoire pour le cas où il en aurait besoin un jour.

— Mme Gregory? répéta le portier en sortant de sa loge. Oui, monsieur. Au dernier étage. Prenez l'ascenseur à droite. Je ne sais pas si Mme Gregory est chez elle. Voulez-vous que je me renseigne.

Harry se moucha bruyamment. Il tenait son mouchoir sur son visage, dans l'espoir que le concierge ne distinguerait pas très bien ses traits.

— Elle m'attend, dit-il. Ça ira. Au dernier étage? Merci.

Il se dirigea d'un pas rapide vers l'ascenseur et appuya sur le bouton d'appel. Pendant qu'il attendait, il éprouvait la désagréable sensation d'être observé, mais il ne se retourna pas. La sueur ruisselait dans son cou; il s'épongea avec un mouchoir.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent; il y entra. En appuyant sur le bouton de l'étage supérieur, il jeta un coup d'œil rapide autour du hall. Il était désert. Le portier était rentré dans sa loge. Harry poussa un soupir de soulagement, et s'adossa à la paroi de l'ascenseur qui l'emportait à toute vitesse vers les étages supérieurs. Il alla jusqu'en haut, puis redescendit en courant deux étages et se trouva sur le palier de l'appartement des Wesley. Il regarda à droite et à gauche: le couloir était désert; il s'avança jusqu'à la porte et sonna. Il y eut un long silence impressionnant, puis Julie vint ouvrir. Elle était pâle et le regardait avec des yeux dilatés par la frayeur.

— Tout va bien, Julie, dit-il d'un ton qu'il voulait dégagé. Entrons. (Il la repoussa, entra dans l'appartement et ferma la porte.) Allons-y, mon petit. Grouillons-nous.

Mais elle ne pouvait rien faire que le regarder. Il portait un pardessus de couleur sombre et un chapeau mou rabattu sur les yeux. Un foulard de soie noire dissimulait son menton. Elle vit que la sueur coulait le long de ses joues et que ses yeux avaient un éclat fiévreux.

— Harry! s'écria-t-elle en reculant. Je vous en prie, n'allez pas plus loin!

Il la prit par le bras et l'entraîna le long du couloir vers la chambre de Blanche, tandis qu'elle protestait faiblement.

— Allons, du calme! dit-il, loin de se sentir calme lui-même. Il faut faire vite. Entrer et sortir, tu comprends? Ouvre le coffre, mon petit, aussi vite que tu pourras.

Elle était malade de peur, car elle s'attendait à tout instant à voir la police faire son apparition. Incapable

de bouger, elle le fixait avec des yeux comme des soucoupes.

— Harry! Pourquoi êtes-vous venu? Je vous avais dit de ne pas vous mêler de tout ça! criait-elle en se tordant les mains.

Il l'empoigna par le bras.

— Allons, pour l'amour du ciel, arrête-toi de parler et ouvre cette maudite machine, dit-il fiévreusement en la secouant.

— Mais, Harry... gémit-elle.

— Nous parlerons quand nous serons sortis d'ici. (Il avait du mal à conserver son sang-froid.) Allons, ouvre! (Il l'amena de force devant la cloison capitonnée.) Débranche les dispositifs d'alarme. Il y en a un derrière le lit, n'est-ce pas? Tourne le bouton.

Tout à coup, elle eut une idée : s'il ne prenait pas les fourrures, la police ne pourrait rien lui faire. Elle pourrait jurer qu'il était venu la voir, et ils n'auraient pas de chef d'accusation contre lui.

— Harry! Ecoutez-moi. Il ne faut rien prendre. Partez, je vous en prie. Si vous vous en allez tout de suite, je partirai avec vous.

Il se retourna brusquement vers elle. Il était à bout de nerfs : jamais il n'avait autant perdu de temps en faisant un coup.

— Tourne ce bon dieu de bouton! lui cria-t-il. Et tais-toi!

— Harry, comprenez-moi... commença-t-elle.

Mais, avec un juron étouffé, il la saisit par le bras et lui appliqua une gifle retentissante.

— Un peu de sang-froid, espèce d'idiote! s'exclama-t-il d'un ton furieux. Ouvre ce coffre!

Elle recula en portant la main à son visage. Elle comprit tout de suite qu'il l'avait frappée parce qu'il avait peur, mais malgré cela, elle ne pouvait le lui pardonner. S'il était capable de faire une chose pareille après lui avoir dit qu'il l'aimait, que fallait-il penser de cet amour?

— Très bien, dit-elle d'une voix blanche. Vous ne pouvez pas dire que je ne vous ai pas averti.

Harry devenait tellement nerveux qu'il faillit la gifler de nouveau. Il y avait plus de dix minutes qu'il était dans l'appartement, et le coffre n'était pas encore ouvert.

— Décide-toi, lui dit-il, excédé. Il faut que nous sortions d'ici.

Elle marcha comme un automate jusqu'à la tête du lit et tourna le bouton. Puis elle passa dans la salle de bains et débrancha le second signal. Quand elle rentra dans la chambre, il la supplia encore une fois de faire vite.

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle ouvrit le coffre. Lorsque les portes glissèrent, découvrant la rangée de manteaux de fourrure, Harry ouvrit de grands yeux. Dès qu'elle eut éteint la lampe qui actionnait la cellule photo-électrique, il bondit, rafla une brassée de fourrures et sortit de la chambre en courant. Elle l'entendit relever le panneau dissimulant l'ouverture du monte-charge dans la cuisine. Elle eut brusquement l'impression qu'elle allait s'évanouir, et s'agrippa au dossier d'une chaise pour ne pas perdre l'équilibre.

Harry rentra, empoigna une autre brassée de fourrures et ressortit en coup de vent. Il travaillait très rapidement, sans lui accorder la moindre attention. Elle ne pouvait plus rien maintenant, se dit-elle, les mains crispées sur le dossier de la chaise. Dans quelques minutes, les policiers feraient irruption, et c'en serait fait de Harry.

Alors, il se produisit quelque chose qui la cloua au sol; il lui sembla que son cœur s'arrêtait de battre. Un cri perçant, immédiatement suivi d'un coup de feu, retentit dans l'appartement. Julie bondit vers la porte et risqua un coup d'œil effrayé dans le couloir.

Harry était debout, à un mètre environ de la porte ouverte. Il regardait fixement quelque chose qui était étendu à ses pieds, mais que son corps cachait à la vue de Julie. Non loin de là, gisait un pistolet automatique; un peu de fumée montait du canon en volutes paresseuses.

— Harry! cria Julie.

Galvanisé par ce cri, Harry ferma précipitamment la porte et la verrouilla. Ce geste permit à Julie d'apercevoir une petite forme, semblable à une poupée, étendue sur le sol. C'était Blanche.

Julie poussa un cri en voyant le sang qui coulait le long du visage de Blanche et formait un halo rouge autour de sa chevelure blonde.

Une poussée terrible ébranla la porte d'entrée qui s'incurva, craqua, mais tint bon.

Harry fit un bond en arrière, se retourna et revint vers Julie en courant. Les yeux lui sortaient de la tête; son visage livide était terrible à voir.

Julie eut un mouvement de recul.

— Vous l'avez tuée! dit-elle, haletante. (Elle tendit les mains pour le repousser.) Harry! Ne me touchez pas!

— Tu sais que ce n'est pas moi! répondit Harry d'une voix entrecoupée, en s'accrochant à elle. J'étais dans la cuisine. Je n'ai jamais porté de revolver de ma vie. Julie! Il faut que tu leur dises. Ce n'est pas moi!

A ce moment, la porte céda et trois inspecteurs de police foncèrent dans le couloir.

Harry écarta violemment Julie de son passage et se précipita dans la cuisine; mais il n'avait pas fait deux pas qu'il fut terrassé; malgré ses efforts désespérés, plusieurs mains l'empoignèrent solidement.

Julie l'entendit hurler :

— Ce n'est pas moi! Je jure que ce n'est pas moi! Ce n'est pas mon revolver!

Puis tout s'assombrit et il lui sembla qu'elle tombait dans un puits sans fond.

VI

Theo était en train de se hisser dans le monte-charge lorsqu'il entendit le coup de feu; immédiatement, il serra

le frein (médiocre d'ailleurs) qui immobilisait l'engin. Il n'était plus qu'à quelques pieds en dessous du guichet de service que Harry avait laissé ouvert. La lumière de la cuisine éclairait la cage de l'ascenseur et, en regardant entre le monte-charge et la paroi, il voyait une partie du plafond de la cuisine.

Il entendit le cri de terreur poussé par Julie et le fracas de la porte enfoncée; il jura, comprenant que quelque chose de grave venait de se passer.

On actionnait le monte-charge depuis le rez-de-chaussée en tirant sur une corde. On pouvait aussi, bien que ce ne fût pas facile, opérer en tirant sur la corde qui passait à l'intérieur de l'appareil. Theo avait eu beaucoup de mal à se hisser à la force du poignet, mais il s'était obstiné, suant et sacrant, parce qu'il savait qu'il était capital de réduire Julie au silence. Et voilà que les choses se gâtaient alors qu'il était presque arrivé à destination.

Soudain, il entendit le bruit d'une lutte violente, puis la voix de Harry, une voix que l'affolement rendait stridente :

— Ce n'est pas moi! Je jure que ce n'est pas moi! Ce n'est pas mon revolver.

Le visage de Theo se figea.

« Il y a eu quelqu'un de descendu, se dit-il; c'est le moment de me tirer! »

Dans sa hâte de s'enfuir avant d'être repéré, il lâcha le frein avant d'avoir empoigné la corde. Instantanément, le monte-charge tomba comme une pierre entre les étages, Theo serra désespérément le frein, mais la vitesse acquise était trop grande et celui-ci céda.

Le monte-charge continua sa course vertigineuse; Theo poussa un hurlement de terreur. Ce hurlement fut entendu par les deux policiers en civil postés dans la ruelle.

Ils virent le monte-charge surgir de l'ombre et s'écraser dans le fond de sa cage. Ils virent un corps projeté hors de l'ascenseur retomber avec un bruit flasque sur le ciment humide.

Ils se précipitèrent et se penchèrent sur Theo. L'un

d'eux dirigea la lumière d'une lampe de poche sur son visage blême. Quand il le toucha, Theo poussa un cri qui fit sursauter les deux hommes. Ils reculèrent sans le quitter des yeux.

— Allons, mon bonhomme, dit le plus grand des deux. T'énerve pas. On va t'envoyer une ambulance.

Au seul aspect de Theo, il comprit qu'il s'était cassé les reins; se retournant vers son compagnon, il continua, baissant la voix :

— Grimpe là-haut chercher l'inspecteur, George. Il a son compte.

La sueur ruisselait sur le visage de Theo.

— Où va-t-il? demanda-t-il d'une voix haletante, en voyant le policier s'éloigner dans le corridor obscur.

— Il est allé chercher Dawson et l'ambulance, lui dit-on.

— Je parie que ce vieux Dawson va pousser des cris de joie, dit Theo, le visage tordu par la douleur. Il n'a jamais eu de sympathie pour moi. (Il respirait avec peine, essayant de retrouver son souffle.) J'ai les reins cassés, bon Dieu. Me touchez pas. Ça va tant que vous me touchez pas.

— T'en fais pas, mon petit, dit le détective, en s'accroupissant sur ses talons auprès de Theo. On va s'occuper de toi.

Theo ricana.

— Je vais enfin être dans le journal, dit-il. Y a une photo de moi dans mon portefeuille. Donne-la à la presse, mon pote. Ça va lui donner un coup, à mon paternel, de me voir dans le journal. Ça sera en première page, hein?

— Sûr, dit le policier avec une grimace.

— Prends-la tout de suite et garde-la, insista Theo. Ils te donneront sûrement du fric pour ça. Si tu la prends pas, Dawson la prendra. Tu le connais.

Pour lui faire plaisir, le détective prit le portefeuille et trouva la photo.

— C'est ça? demanda-t-il.

Theo tourna les yeux vers lui.

— C'est ça. Donne-la à la presse.

Il resta une minute sans rien dire, puis continua :

— Qu'est-ce que c'était que ce coup de feu tout à l'heure?

— Je ne sais pas, répondit le détective. Gleb n'avait pas de revolver sur lui, n'est-ce pas?

Theo ne répondit pas. S'il devait mourir, et il le pensait, il n'allait pas laisser Harry se tirer de là. Harry l'avait battu, et quiconque frappait Theo devait payer. Mais avant de parler, il désirait en savoir un peu plus long sur le coup de feu.

— Je ne dirai rien avant que Dawson soit là, dit-il. Y ferait bien de se dépêcher, je vais claquer.

— Penses-tu! dit le policier d'un ton jovial. Tu vivras pour faire tes dix ans.

— On me donnerait pas dix ans, dit Theo. Avec trois, je serais déjà pas verni.

L'inspecteur Dawson surgit de l'obscurité et s'agenouilla à côté de Theo.

— Salut! dit-il, en scrutant le visage pâle creusé par la souffrance. Tu t'es fourré dans un beau pétrin, cette fois!

Theo ouvrit les yeux.

— Je suis très bien tant qu'on me touche pas, dit-il. Elle arrive, cette ambulance?

— Oui, répondit Dawson. Tu as déjà vu ce revolver, Theo?

Il agitait l'arme devant les yeux de Theo en projetant sur elle le faisceau de sa lampe électrique.

— C'est Harry qui a tiré? demanda Theo. Il a tué quelqu'un?

— On ne sait pas; ça dépend. Est-ce que ce revolver est à lui?

Theo ferma les yeux un instant puis les rouvrit.

— C'est bien le sien. Sur qui a-t-il tiré?

— Tu es sûr? demanda Dawson.

— Tu parles si je suis sûr, mentit Theo. Je voulais pas qu'y porte un revolver. Mais y voulait pas m'écouter. Y disait qu'il tuerait le premier qui l'embêterait.

— Tu veux signer une déclaration? demanda Dawson avec calme.

Theo fit un signe de tête affirmatif. Ses yeux devenaient vitreux.

— Vous feriez bien de vous dépêcher, dit-il. J'en ai pas pour longtemps.

Dawson griffonnait déjà sur son carnet. Après quelques difficultés, Theo signa la déclaration.

Quand l'ambulance arriva, il était mort.

VII

Au moment où Dawson entra dans le hall de Park Way, Harry descendait dans l'ascenseur. Il avait les menottes et était escorté par un solide gaillard en civil. Un autre policier marchait sur ses talons. Le visage de Harry était livide. En voyant Dawson, qui se tenait le revolver à la main, il voulut s'élaner vers lui, mais son gardien le tira brutalement en arrière.

— Ce n'est pas moi, Dawson! cria-t-il d'une voix brisée et avec l'accent du désespoir. Ce n'est pas mon revolver. Je n'en ai jamais eu. Vous me connaissez : je n'aurais jamais fait une chose pareille. Pour l'amour de Dieu, Dawson, ne m'accusez pas de ça. Ce n'est pas moi!

De ses yeux bleus et froids, Dawson examina Harry des pieds à la tête.

— Pas de ça, Gleb, dit-il sans douceur. Ton petit copain Theo t'a vendu. J'ai une déclaration signée de lui certifiant que cette arme t'appartient. Tu as fait un coup de trop, Harry. C'est ton dernier casse.

— Il ment! s'écria Harry. Faites-le venir ici! Je lui ferai dire la vérité, à ce salaud! Faites-le venir.

— Il est mort, dit brutalement Dawson.

Puis, se tournant vers les policiers qui escortaient le prisonnier, il ajouta :

— Emmenez-le.

— Mort? s'exclama Harry.

Tandis que ses gardiens l'entraînaient vers la porte, il commença à se débattre comme un beau diable et il fallut deux détectives pour le sortir du hall et le mettre dans la voiture de la police.

Des reporters avec des batteries de caméras attendaient devant la porte; l'obscurité fut déchirée par les éclairs de magnésium des photographes tentant de saisir cette sortie mouvementée. Lorsque la voiture s'éloigna, on entendait encore la voix plaintive de Harry qui continuait de protester.

Garson, l'assistant de Dawson, s'approcha de son chef.

— M. Wesley est arrivé, lui dit-il à voix basse. Il est là-haut.

Dawson fit un signe de tête affirmatif.

— Ce que je voudrais savoir, c'est comment diable elle a pu franchir le cordon de police? dit-il, caressant de la main sa lourde mâchoire. Et pourquoi est-elle rentrée comme ça toute seule?

— Je n'ai pas interrogé M. Wesley, dit Garson. Il a reçu un drôle de coup! J'ai pensé qu'il fallait lui donner le temps de se remettre. Voulez-vous l'interroger, monsieur, ou dois-je le faire?

— Je vais le voir, dit Dawson d'un air sombre. Voilà une histoire qui va faire du boucan, Garson. Nous avons cerné la maison, nous savions ce que Gleb était venu faire ici, et nous l'avons tout simplement laissé tuer Mme Wesley. Et elle est bien connue, par-dessus le marché! Attendez que les journaux apprennent ce qui est arrivé. Ils demandent déjà comment il se fait que nous nous soyons trouvés sur les lieux avant le cambriolage. Qu'est devenue la petite Holland?

— Elle est toujours là-haut. Le médecin s'occupe d'elle.

Dawson se dirigea vers l'ascenseur. Garson le suivit.

— Theo est mort, dit Dawson. Il s'est cassé les reins. Le petit salaud l'a bien cherché. Jackson s'occupe du corps. Ils montèrent dans l'ascenseur.

— Comment Wesley a-t-il pris la chose? demanda brusquement Dawson.

— Il a l'air complètement assommé. Il rentrait tranquillement. Je ne l'avais pas remarqué tout d'abord. Il y avait beaucoup d'agitation. On n'avait pas encore enlevé le corps et il a failli marcher dessus. Alors, il s'est penché et il l'a touché, juste au moment où j'arrivais près de lui. Ça lui a donné un choc terrible. Je l'ai emmené dans son bureau où je l'ai laissé. J'ai pensé qu'il fallait lui donner le temps de se remettre.

— Je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup d'amour entre ces deux-là, dit Dawson. Il avait projeté de faire de la petite Holland sa maîtresse. D'après ce que j'ai entendu dire, Blanche Wesley était une belle garce. Mais tout de même, ce n'est pas drôle de rentrer chez soi et de trébucher sur le cadavre de sa femme, hein?

Il sortit de l'ascenseur et entra dans l'appartement des Wesley. Le corps de Blanche était encore à l'endroit où elle était tombée. Les photographes de la police étaient en train de prendre des clichés, et les spécialistes des empreintes étaient au travail dans le hall. Sans s'arrêter, Dawson se rendit immédiatement au bureau de Wesley. Celui-ci était assis dans un fauteuil, les mains sur les genoux, le visage pâle et défait. A l'entrée de Dawson, il tourna la tête. Les lunettes noires accentuaient sa pâleur.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Dawson. Vilaine affaire, monsieur. Je ne puis vous dire combien je suis désolé.

Wesley fit un signe de tête.

— Oui. (Il parlait d'une voix blanche.) Vos hommes n'auraient-ils pas pu l'empêcher d'entrer?

— Ils n'avaient pas reçu l'ordre d'empêcher quiconque de pénétrer dans la maison, mais seulement d'empêcher les gens de sortir, lui rappela Dawson. Aucun de mes hommes n'a vu entrer Mme Wesley. S'ils l'avaient vue, et s'ils avaient su qui elle était, ils l'auraient arrêtée. Nous n'avions pas la moindre idée qu'elle fût dans l'appartement. Pourquoi est-elle rentrée?

Wesley fit un petit geste qui révélait un désespoir contenu.

— Nous nous sommes querellés, dit-il. Pour vous dire la vérité, inspecteur, nous ne nous entendions pas très bien. Pour beaucoup de raisons, ma femme était très difficile à vivre. Elle ne pouvait pas supporter ma cécité; et, de mon côté, je ne suis pas particulièrement commode.

Il hésita puis reprit :

— Elle buvait un peu et, lorsqu'elle était dans cet état, elle se montrait très violente. Elle avait beaucoup bu avant d'aller au théâtre. Dans le taxi, nous avons commencé une de ces discussions interminables qui surgissent toujours entre nous. Cela dégénéra en une violente dispute, et, pendant que je payais le chauffeur, elle me quitta. Je ne m'aperçus de son départ que lorsque je fus dans le théâtre. Il est très difficile, vous pouvez imaginer, pour un aveugle, de se trouver seul de but en blanc au milieu d'un tas de gens qui gagnent leurs places. Je laissai son billet au vendeur de programmes, pensant qu'elle avait dû aller au bar ou aux toilettes. Mais lorsque le rideau se fut levé, comme elle n'était toujours pas venue occuper sa place, je compris qu'elle n'avait pas l'intention d'assister au spectacle. Je décidai de me rendre à mon club. Alors, l'idée me vint qu'elle était peut-être revenue ici, et je commençai à m'inquiéter. J'eus quelque difficulté à trouver un taxi. Enfin, quelqu'un eut pitié de moi et en arrêta un pour moi. En arrivant ici, j'appris que... qu'elle...

Il s'arrêta court et détourna la tête.

— Mais comment est-elle entrée? Personne ne l'a vue. Pouvez-vous expliquer ça?

— Je crois. Je suppose que le chauffeur de taxi a dû la déposer à l'entrée du garage. Dans cet immeuble, le garage est au sous-sol et a une entrée indépendante. On peut prendre l'ascenseur du garage jusqu'à l'appartement sans passer par le hall. Elle le fait souvent.

— Mais nous n'avons permis à aucun taxi d'approcher depuis le moment où Gleb est entré dans l'appartement.

— Peut-être est-elle venue à pied. Je ne sais pas. Je me contente de faire des suggestions.

Dawson le regarda fixement.

— Oh! oui, je comprends. Je ne savais pas, au sujet du garage. Je vais tâcher de savoir si quelqu'un l'a vue par là. Enfin, nous tenons le coupable. Il ne nous échappera pas.

La pâleur de Wesley sembla s'accroître.

— Si vous n'avez plus rien à me demander, inspecteur, auriez-vous l'obligeance de me laisser seul? J'ai été plutôt secoué.

— Bien sûr, répondit Dawson, éprouvant pour lui une brusque pitié. Nous tâcherons de ne pas trop vous importuner. Puis-je faire quelque chose pour vous?

— Si vous voyez Gerridge — c'est mon secrétaire — dites-lui que je le demande, dit Wesley. Il doit arriver dans un petit moment.

— Je le lui dirai, dit Dawson en se dirigeant vers la porte.

— Oh! inspecteur, comment va Miss Holland? demanda Wesley avec circonspection.

— Bien. Un peu secouée, naturellement, mais elle va bien. Je vais la voir maintenant.

— A-t-elle vu quelque chose?

— C'est ce que je vais essayer de savoir.

— Je vois. Merci.

Dawson sortit sans bruit de la pièce et ferma la porte. Il resta un moment absorbé dans ses pensées, puis il alla au salon où Garson l'attendait.

— Descendez au garage et tâchez de savoir si quelqu'un a vu Mme Wesley entrer par là, dit-il. Le garage est au sous-sol, et c'est le seul endroit que nous n'ayons pas surveillé. Wesley pense qu'elle a dû entrer comme ça.

— Oui, monsieur, répondit Garson en s'appêtant à sortir.

Mais Dawson l'arrêta.

— Où est la petite Holland?

— Dans sa chambre, au fond du couloir, monsieur.

Dawson approuva de la tête et suivit le couloir de sa démarche pesante. Il frappa à la porte, l'ouvrit et entra.

Julie était couchée. Son visage souillé de larmes pâlit lorsqu'elle le reconnut.

— Où étiez-vous quand le coup de feu a été tiré? demanda-t-il.

Il n'avait pas l'intention de perdre son temps avec Julie.

— Dans la chambre de Mme Wesley.

— Que s'est-il passé?

— Je... je ne sais pas. Je... je n'ai rien vu.

Dawson l'observait, les lèvres serrées.

— Ecoute, ma petite, tu as bien failli avoir des ennuis à un certain moment. Maintenant, tu es mêlée à une affaire de meurtre. Gleb et toi étiez seuls dans l'appartement. Tâche de mettre un peu plus de bonne volonté à me renseigner, ou ça ira mal pour toi.

— Mais je ne sais pas, cria Julie en se débattant dans son lit. Je n'ai rien vu.

— Tu as entendu quelque chose, au moins?

— J'ai entendu Mme Wesley pousser un cri. Et puis il y a eu le coup de feu. Je suis sortie en courant. Harry était penché sur Mme Wesley. Il venait de sortir de la cuisine.

— C'est tout ce que tu as vu? Tu ne l'as pas vu tirer?

— Mais ce n'est pas lui qui a tiré. Il était dans la cuisine! cria Julie en se tordant les mains. Ce n'est pas lui. Il n'avait pas de revolver. Harry n'aurait jamais fait une chose pareille!

— Pas la peine d'essayer de le tirer d'affaire. Je sais que tu as été amoureuse de lui, mais ça ne prend pas, dit rudement Dawson. Si ce n'est pas lui, qui est-ce? Toi? Il n'y avait que vous deux dans l'appartement.

— Oh non! s'exclama Julie, terrifiée. Ce... ce n'est pas moi!

Dawson eut un sourire sardonique.

— Je ne le pensais pas, dit-il. Mais je voulais te faire comprendre que si tu mens, tu pourrais t'attirer des difficultés.

— Mais... mais je suis sûre que ce n'est pas Harry, dit

Julie en serrant les poings. La porte d'entrée était ouverte. Quelqu'un pourrait avoir tiré par là.

— L'homme invisible? J'avais posté un homme à chaque extrémité du couloir. Personne n'aurait pu monter ou descendre sans être vu. Dès qu'ils ont entendu la détonation, mes hommes sont accourus dans le couloir. Il n'y avait personne en vue.

Julie le regarda fixement, et sentit le froid l'envahir.

— Gleb avait-il le revolver à la main? demanda Dawson.

— Non. Il était par terre, à côté de Mme Wesley, tout près de la porte.

— Bon. Voilà qui te met hors de cause. Theo est mort. Gleb est pris, et nous sommes sur le point de mettre la main sur les French. Tu n'as qu'à bien te tenir, à partir de maintenant. (Il alla vers la porte et lança un coup d'œil à Julie par-dessus son épaule.) Tu seras citée comme témoin, n'oublie pas, lui rappela-t-il. Cette affaire va causer beaucoup de bruit. Fais bien attention à ce que tu feras d'ici le procès, hein?

En sortant de la chambre de Julie, il se heurta à Garson.

— Personne au garage, monsieur, lui dit-il. Le personnel sort à sept heures.

— Tâchez de trouver le taxi qui l'a amenée, dit Dawson en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose de très bizarre dans cette façon subreptice de rentrer chez elle. J'ai l'impression que nous ne perdrons pas notre temps en cherchant dans cette direction.

Garson eut l'air légèrement surpris.

— Mais c'est Gleb qui l'a tuée, n'est-ce pas? Il n'y a aucun doute?

— Il y a toujours un doute, tant que le procès n'est pas terminé, répondit Dawson avec aigreur. Je n'ai pas envie de voir cette affaire me passer sous le nez, faute d'un peu de travail. Il y a longtemps que je voulais mettre la main sur Gleb. Maintenant que je le tiens, je n'ai pas l'intention de le laisser me glisser entre les doigts. Tâchez de

savoir ce que Mme Wesley a fait depuis le moment où elle a quitté son mari jusqu'à celui où elle a été tuée.

— Bien, monsieur.

Ni l'un ni l'autre n'avait remarqué que la porte du bureau de Wesley s'était légèrement entrouverte. Lorsque Garson s'éloigna, la porte se referma sans bruit.

SIXIÈME PARTIE

I

Lorsque les policiers se décidèrent à quitter l'appartement, un calme étrange y régna. Julie avait espéré que Dawson serait revenu la voir. Mais Dawson ne vint pas. Elle entendit sa voix grave lorsqu'il donna ses instructions à ses hommes dans le couloir.

Un peu plus tard, elle entendit Gerridge qui partait. Lorsque le dernier policier eut quitté l'appartement, elle alla prestement à la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir.

Le hall était silencieux comme une église vide. Les deux lampes qui l'éclairaient, voilées par des abat-jour de parchemin vert, jetaient une lumière fantastique sur les motifs du tapis.

Elle avait peur de ce couloir; elle avait le sentiment que Blanche était encore dans l'appartement, qu'elle allait surgir tout à coup devant elle; avec un frisson, elle referma sa porte et s'y adossa.

Elle ne pouvait pas supporter l'idée de passer une heure de plus dans cette maison. Sa seule pensée était de s'enfuir le plus vite possible. Elle avait la clé de l'appartement de Vigo Street, et elle décida de s'y rendre. Elle n'avait aucune raison de rester un moment de plus dans cette horrible atmosphère; elle se mit à faire sa valise.

Un peu plus tard, elle était en train d'examiner le conte-

nu de sa valise, en se demandant si elle n'avait rien oublié, lorsqu'un léger bruit dans le couloir la fit se raidir; elle sentit un frisson glacial courir le long de son dos.

Blanche?

« Ne soyons pas ridiculé », se dit-elle. Blanche était morte. Wesley, alors? Venait-il la voir? Elle attendit, l'oreille tendue.

Brusquement, Julie se sentit lasse et malade; d'un pas chancelant, elle marcha jusqu'à son lit et s'y assit. Elle demeura quelque temps dans cette position, attendant que le malaise se soit dissipé.

Elle n'entendit pas Wesley entrer dans la chambre et, quand il parla, elle sursauta; tout son corps se contracta en un mouvement convulsif qui le fit sursauter à son tour.

— Je ne voulais pas vous faire peur, dit-il doucement. J'aurais dû frapper. Je n'y ai pas pensé.

Elle ne répondit pas.

— Tout est calme maintenant, n'est pas? reprit-il en arpentant silencieusement la pièce, sans regarder Julie. Je ne suis pas venu vous voir plus tôt à cause de la police. Ils m'ont dit que vous alliez bien. Cela a dû être un choc terrible pour vous.

Elle ne trouvait toujours rien à dire.

— Dawson était bizarre, vous n'avez pas trouvé? (Il s'arrêta un instant pour la regarder, mais presque immédiatement, il reprit son va-et-vient silencieux.) Il avait l'air soupçonneux : quelle importance peut avoir la façon dont Blanche est entrée dans l'appartement? Pourquoi essaie-t-il d'en faire un mystère?

— Je ne sais pas.

— C'est Gleb qui a tiré, cela ne fait aucun doute. Je ne comprends pas ce que Dawson essaie d'établir.

— Ce n'est pas lui! s'écria Julie en se redressant. Je sais que ce n'est pas lui!

Wesley se retourna brusquement. Dans son regard passa un éclair de méfiance, mais Julie était trop tendue pour le remarquer.

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est pas Harry qui a tiré. Je sais que ce n'est pas lui.

— Pourquoi en êtes-vous si sûre?

— Je sais que c'est un mauvais sujet, mais il n'aurait fait de mal à personne. Il ne portait pas de revolver. Un jour, Mme French lui a demandé s'il en avait un. Il a répondu qu'il n'en portait pas et n'en porterait jamais. Il disait la vérité à ce moment-là, comme il disait la vérité ce soir en déclarant qu'il n'avait pas tué Mme Wesley.

— Avez-vous dit cela à la police?

Il y avait dans la voix de Wesley un tremblement imperceptible.

— Dawson ne me croit pas. Il dit que Harry et moi étions seuls dans l'appartement. Si ce n'est pas lui qui a tiré, alors ce doit être moi.

— Quel idiot! dit Wesley avec une colère soudaine. Il ne le pensait pas!

— Non, il essayait de me faire peur. Mais il n'a pas réussi. Je lui ai dit que la porte d'entrée était ouverte...

— Comment? Que voulez-vous dire?

— La porte était ouverte. En entrant, Mme Wesley avait oublié de la fermer.

Wesley saisit brusquement Julie par le poignet, l'attira à lui et la regarda fixement.

— Que vient faire la porte là-dedans? Où voulez-vous en venir?

Il y avait dans ses yeux étincelants quelque chose qui la glaça.

— Répondez-moi!

— Je voulais simplement dire que quelqu'un aurait pu tirer du palier, dit Julie en essayant de se libérer. Je vous en prie, lâchez-moi. Vous me faites mal.

Il continua à la fixer pendant un long moment, puis il la lâcha et se détourna.

— Je vous demande pardon. Et qu'a répondu Dawson?

— Il a parlé de l'homme invisible. (Julie s'assit, car

ses jambes tremblaient.) Il a dit que ses hommes surveillaient le palier et que personne n'aurait pu monter ni descendre.

— L'homme invisible! J'imagine Dawson en train de dire ça! (Le regard de Wesley avait un éclat fiévreux, mais il souriait et semblait maintenant plus à l'aise.) Vous avez voulu vous rendre utile, Julie. Mais vous voyez bien que personne n'aurait pu tirer de l'autre côté de la porte. Si les policiers étaient là... enfin, est-il possible que quelqu'un ait pu faire cela?

— Non, dit-elle, surprise de son changement d'attitude. Je suppose que ce n'est pas possible, mais je suis sûre que Harry n'a pas tiré.

— Je trouve touchante la foi que vous avez en Gleb. Après tout, c'est un voleur. Il n'a pas eu pitié de vous. Vous n'avez pas de preuve qu'il n'a pas tiré. Vous ne l'aimez plus, n'est-ce pas?

— Non, je ne l'aime pas, mais ça ne change rien. Je suis certaine qu'il ne l'a pas tuée, je le sens.

— Ce n'est pas un argument très convaincant. Je doute qu'il impressionne un jury. Enfin, nous verrons.

— Va-t-on le pendre? demanda Julie, les yeux exorbités.

— Je ne sais pas. Mieux vaut ne pas y penser. On ne l'a pas encore jugé. (Wesley fouilla dans sa poche, en tira son étui, alluma une cigarette et recommença à faire les cent pas dans la pièce.) Je ne crois pas que j'aurai le courage de passer la nuit ici, et vous, Julie?

— Moi non plus.

— Voulez-vous que nous allions dans votre nouvel appartement?

Cette idée lui fit horreur; elle ne voulait pas que leur liaison débutât si tôt après ce qui venait de se passer.

— Ne pourrais-je pas y aller seule? dit-elle. Je... j'aurais besoin d'un peu de solitude.

— C'est absurde! (Sa voix était tranchante.) Ni vous ni moi ne devons rester seuls ce soir. Il faut que nous nous tenions compagnie. Ne vous faites pas de souci : je ne vous

importunerai pas, si c'est à cela que vous pensez. Mais si vous voulez occuper l'appartement, Julie, il faut que vous le partagiez avec moi. Peut-être avez-vous changé d'avis? Dans ce cas, je ne peux pas vous blâmer. Peut-être préférez-vous ne pas avoir de compte en banque, ni de manteau de vison, ni d'appartement. Vous n'avez qu'à le dire, et vous serez libre de faire ce qui vous plaît. Je veux dire par là que vous pourrez partir d'ici et oublier que vous m'avez jamais rencontré.

Julie le regarda fixement, et son visage prit une expression de dureté.

— Vous semblez oublier que vous me donnez tout ça pour acheter mon silence, dit-elle d'une voix brève. Je ferai ce que je voudrai. Je ne veux pas de vous dans l'appartement.

Wesley sourit.

— Les choses ont changé maintenant, Julie, dit-il avec douceur. Peu importe qu'on sache que je ne suis pas aveugle. Je ne veux pas vous donner d'explications, mais ma prétendue cécité avait un rapport avec Blanche. Je continuerai à faire l'aveugle pendant quelques semaines, puis je recouvrirai la vue, mais encore une fois, cela n'a pas d'importance. Si vous voulez faire la mauvaise tête, vous pouvez parler, mais si vous le faites, vous n'obtiendrez plus rien de moi. Si vous êtes sage, je continuerai à vous donner de l'argent et je vous laisserai l'appartement; mais seulement si vous êtes sage.

Julie ne savait pas s'il bluffait ou non. Elle ne croyait pas qu'il bluffât, mais elle n'en était pas sûre, et cette incertitude l'exaspérait. Elle ne lâcherait ni l'argent ni l'appartement. Elle s'y cramponnerait de toute façon.

— Très bien, dit-elle d'une voix morne. Alors, venez, je n'ai pas le choix.

— Parfait! (Sa voix avait une sonorité nouvelle. Il semblait moins abattu et moins défait.) Partons d'ici. Commençons une nouvelle vie tous les deux. J'ai promis de vous donner du bon temps. (Il se dirigea vers la porte.)

Je vais mettre quelques affaires dans une valise, et je vous rejoins dans un moment. Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

Elle termina ses bagages; quand Wesley revint, elle ne put se résoudre à le regarder. Il prit sa valise.

— Partons, dit-il. J'enverrai Gerridge chercher le reste demain.

Ensemble, ils longèrent le couloir. Tous deux eurent un léger mouvement de recul lorsqu'il leur fallut passer à l'endroit où le tapis portait une tache brune. L'ascenseur se trouvait juste en face de la porte; Wesley traversa le palier et appuya sur le bouton d'appel. Ils ne prononcèrent pas une parole jusqu'au moment où l'ascenseur s'arrêta; lorsque les portes s'ouvrirent, Wesley dit :

— Je suis content de quitter cette maison. Je l'ai toujours détestée.

Au moment où l'ascenseur commençait à descendre, le regard de Julie se porta par hasard sur le parquet de la cabine. Dans un coin, elle aperçut quelque chose qui attira son attention. Wesley le vit en même temps qu'elle. D'un geste rapide, il se baissa, ramassa l'objet et le fourra précipitamment dans sa poche. Mais Julie avait eu le temps de le reconnaître : c'était le doigtier qu'elle lui avait mis lorsqu'il s'était coupé le doigt, le soir de leur première rencontre.

Elle fut étonnée qu'il eût mis tant de hâte à le faire disparaître. Elle remarqua sur son visage une expression bizarre et étrangement tendue, comme s'il avait dû faire un effort considérable pour maîtriser ses sentiments. Elle eut la certitude que, derrière les lunettes noires, qu'il portait à ce moment-là, ses yeux devaient être remplis de frayeur.

Sur le moment, elle n'attacha aucune importance à cet incident étrange et inexplicable; mais il s'imprima dans sa mémoire, et elle devait se le rappeler plus tard.

La salle du tribunal était pleine à craquer lorsque Harry Gleb apparut au banc des prévenus, où il ne resta d'ailleurs pas plus de cinq minutes.

Harry avait beaucoup changé depuis la nuit de son arrestation. Le fait d'être inculpé de meurtre avait fait tomber toute sa suffisance. Il paraissait vieilli, son regard avait une expression hagarde et terrifiée : il semblait se croire le jouet d'un horrible cauchemar et faire des efforts désespérés pour s'éveiller. Son visage blême et creusé avait un air égaré. Sa bouche se contractait nerveusement, ses mains tremblaient. Si Julie avait pu le voir, elle aurait été impressionnée. Ce n'était plus le beau matamore fanfaron qu'elle avait connu. Ce n'était qu'un animal traqué, affolé, sentant la mort.

L'affaire fut renvoyée à quinzaine; mais Harryt eut le temps d'entendre Dawson admettre à contrecœur que, jusqu'ici Mme French et sa fille lui avaient glissé entre les doigts, et se trouvaient encore en liberté. Il apprit la nouvelle avec des sentiments mitigés, soulagement et envie. S'il avait regardé dans la salle, il aurait eu la confirmation de ce que venait de déclarer Dawson; car Dana était assise à quelques mètres de lui. C'eût été pour lui un énorme réconfort de savoir qu'elle avait couru le risque de venir à l'audience pour le voir. Il se sentait abandonné et éprouvait un sentiment de rage impuissante à la pensée que Theo avait échappé à tout cela par sa mort.

Dana n'était pas très inquiète sur son propre sort. Elle savait qu'elle ne risquait pas grand-chose. La police ne possédait pas son signalement; elle n'était pas connue; de plus, elle avait pris la précaution de mettre une paire de lunettes à monture d'écaille, et de dissimuler ses cheveux roux sous un petit chapeau collant.

Elle trouvait que Harry avait une mine affreuse. De

toute évidence, il était mal à l'aise et il avait peur; elle le reconnaissait à peine. Quand elle vit ses mains étreindre la barre au point que ses phalanges en devenaient blanches, quand elle entendit sa voix tremblante demander l'assistance judiciaire, son cœur se serra, car Dana aimait Harry depuis longtemps.

Le juge semblait pressé de se débarrasser de Harry. Lorsque Dawson demanda renvoi à quinzaine, il accepta avec empressement. L'inspecteur déclara que, d'ici à la fin de la semaine, il espérait avoir procédé à d'autres arrestations. Au moment où Harry se retournait pour quitter le banc des prévenus, il aperçut Dana qui lui fit un joyeux sourire. En la voyant, il fut frappé de stupeur et, comme ses gardiens l'entraînaient, il lui lança un regard apeuré et traqué qui la remplit de tristesse.

« Il est mal en point, se dit-elle en se frayant un chemin à travers la foule pour gagner la rue. Mais on ne peut pas le pendre. Il n'est pas coupable. Ce doit être Theo. Lui avait un revolver. Il faut que je trouve un moyen de le tirer de là, mais lequel? »

Dans la rue, elle marcha longtemps, profondément absorbée dans ses pensées; mais, au fond d'elle-même, elle savait qu'elle ne pouvait rien pour lui. Ils le tenaient; une fois qu'on était dans leurs griffes, c'était fini.

Pendant qu'elle était aux prises avec ce problème, l'inspecteur Dawson, de retour dans son bureau, trouvait Garson qui l'attendait.

— Renvoi à quinzaine, dit-il en réponse au regard interrogateur de son subordonné. Il faut que nous les ayons pincés d'ici-là. (Il s'assit à sa table.) Du nouveau?

— Pas en ce qui concerne la mère French et Dana. Elles ont dû trouver une bonne petite cachette. Aucune trace d'elles.

Dawson émit un grognement.

— Et le chauffeur de taxi qui a conduit Mme Wesley du théâtre jusque chez elle? Vous l'avez trouvé?

— Il ne semble pas qu'elle ait pris un taxi. Aucun

chauffeur ne s'est présenté. Et, autre chose : aucun chauffeur ne s'est présenté non plus pour déclarer qu'il avait ramené Wesley chez lui. Voilà qui est curieux, monsieur. Il est peu probable qu'un chauffeur ait oublié un client aveugle.

— Wesley a dit qu'il était rentré en taxi, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. J'ai une déclaration.

— Laissons cela pour le moment. Avez-vous découvert quelque chose concernant les mouvements de Mme Wesley?

— Pas grand-chose, monsieur. Le chasseur l'a vue descendre de voiture et entrer au théâtre pendant que Wesley payait la course. Elle est bien connue au théâtre, naturellement; elle y a joué bien souvent. Elle se rendit au bar. Le chasseur trouva bizarre qu'elle laissât Wesley se débrouiller seul pour trouver sa place. Il le conduisit jusqu'à l'entrée des fauteuils d'orchestre et lui dit que sa femme était au bar. Il sembla ne pas entendre et s'engagea dans l'allée centrale où l'ouvreuse le prit en main.

— Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas entendu. Il n'est pas sourd. Continuez.

— Mme Wesley alla donc au bar. La barmaid prétend qu'elle était de mauvaise humeur et qu'elle lui adressa à peine la parole. Cette femme fut très déçue, car elle considérait les visites de Mme Wesley comme une sorte d'événement. D'après ce qu'elle dit, Mme Wesley but trois cognacs, puis, une ou deux minutes avant la première sonnerie, elle quitta le bar. Le chasseur fut surpris de la voir partir du théâtre. Elle prit la direction de Piccadilly Circus, et plus personne ne semble l'avoir vue jusqu'au moment où elle arriva chez elle.

— Peut-être a-t-elle pris le métro? Il n'est pas facile d'avoir des taxis en ce moment.

— Je crois que c'est ce qui s'est passé, monsieur. En admettant qu'elle ait eu un métro immédiatement, elle serait arrivée à peu près à l'heure où elle est arrivée en fait.

— Revenons à Wesley. Sa déclaration cadre-t-elle avec les faits contrôlés?

— Parfaitement, monsieur, à deux exceptions près.

Tout d'abord, le chasseur lui a dit que Mme Wesley se trouvait au bar, alors que lui prétend qu'il ne le savait pas. Naturellement, il est possible qu'il ne l'ait pas entendu. Mais lorsqu'il est sorti du théâtre, après le lever du rideau, le chasseur lui a proposé d'aller lui chercher un taxi, et il a refusé. Cela semble bizarre, monsieur. J'ai sa déclaration sous la main. Voici ce qu'il dit : « L'idée me vint qu'elle était peut-être revenue ici, et je commençai à m'inquiéter. J'eus quelque difficulté à trouver un taxi. Enfin, quelqu'un eut pitié de moi et en arrêta un pour moi. »

— Oui, très bizarre. Si le chasseur lui a offert d'aller lui chercher un taxi, et s'il était vraiment inquiet, pourquoi a-t-il refusé? Pourquoi est-il parti à l'aveuglette dans la rue? Il savait certainement qu'il n'avait aucune chance de trouver un taxi tout seul. Je crois que j'aurai une petite conversation avec lui à ce sujet. Il n'habite plus Park Way. Il s'est installé dans un appartement situé dans Vigo Street. Il vit avec la petite Holland.

Garson ne cacha pas sa surprise.

— Il y a là quelque chose qui me chiffonne, Garson. (Dawson repoussa sa chaise et appuya le genou contre son bureau.) Qu'est-ce qui peut bien pousser un type comme Wesley à vivre avec cette fille?

Garson eut un sourire ironique.

— C'est un beau brin de fille, monsieur. De nos jours, les hommes ne se préoccupent pas tellement de ce qu'une femme peut avoir dans la tête, du moment qu'elle a un beau corps et une jolie figure. Du moins, pas les hommes qui recherchent ce genre de plaisir.

— Mais qu'est-ce qu'une jolie figure pour un aveugle?

Garson cligna des paupières.

— Oui, c'est vrai. Je n'y pensais pas. Vous avez raison, monsieur. Alors, je ne vois pas.

— J'ai chargé un de mes hommes de les surveiller. Wesley jette l'argent par les fenêtres pour elle. On les voit partout : dans les boîtes de nuit, les théâtres, les surprise-

parties, les dancings, les restaurants; ils vont même faire de l'équitation. Il ne va plus jamais à l'usine. Depuis quatre jours, ils se sont montrés partout ensemble. Je voudrais bien savoir ce que cela signifie?

— Chantage?

— Je ne crois pas. Si c'était du chantage, pourquoi l'accompagnerait-elle partout? Un maître chanteur préfère se tenir à une distance prudente. Et puis, je trouve qu'elle n'a pas le type...

— Peut-être qu'ils s'aiment, monsieur.

— Peut-être. Je ne sais pas. Enfin! Garson, occupez-vous activement des French. Il me les faut le plus tôt possible. Elles se terrent quelque part. Continuez à les chercher. Moi, je vais dire un mot à Wesley. Et puis, n'oubliez pas les chauffeurs de taxi. Il y a encore une chance pour que l'un d'entre eux se fasse connaître, peut-être les deux.

Lorsque Garson l'eût quitté, Dawson jeta un coup d'œil sur sa montre. Il était un peu plus de trois heures. Il décida de rendre visite à Wesley vers cinq heures. S'il était chez lui, Dawson aurait peut-être une chance de parler à Julie Holland.

III

Benton habitait seul dans un appartement petit mais confortable, située au dernier étage d'un vieil immeuble du West-End, qui comportait trois garçonnnières; le service était assuré par une femme de chambre et un valet de chambre.

Le matin qui suivit la mort de Blanche, il avait pris son bain, s'était rasé et avait déjeuné avec son calme habituel.

Soudain, en dépliant son journal, il vit la photo de Blanche au beau milieu de la page et lut l'énorme titre qui annonçait le meurtre; il devint mortellement pâle. Il demeura immobile, les yeux clos.

Il resta longtemps ainsi, sans un mouvement, l'esprit

paralysé par le sentiment de la perte qu'il venait de faire. Quand il se décida enfin à bouger, ce fut pour se diriger à pas lents et incertains vers le buffet. Il se versa un verre de cognac, le vida d'un trait, le remplit de nouveau. Puis il regagna son fauteuil et relut le récit du drame. Pendant qu'il lisait, son visage se détendit brusquement, et il fondit en larmes.

Un peu plus tard, il téléphona chez les Wesley, mais il n'y eut pas de réponse. Il appela l'usine, où on lui dit que Wesley n'était pas arrivé. Il ne pouvait rien faire d'autre; il s'assit, les yeux fixés sur le mur en face de lui, ses mains crispées posées sur les genoux, les dents mordillant nerveusement sa lèvre inférieure. Il était encore dans la même position lorsque, une heure plus tard, Wesley téléphona. Ce dernier fut très bref; sa voix ne décelait aucune émotion. Il demanda à Benton de bien vouloir s'occuper de l'usine.

— Je ne viendrai pas de quelque temps. Vous pouvez vous débrouiller sans moi. Il n'y a pas de travail urgent. Si vous avez besoin de moi, vous pourrez m'atteindre à mon club.

Benton fut stupéfait de voir Wesley se dérober tout à coup devant ses responsabilités. Il n'osa pas lui dire combien il était bouleversé par la nouvelle de la mort de Blanche. Il croyait que Wesley n'avait aucune idée de ses relations avec sa femme. D'autre part, Wesley aurait pu, s'il l'avait voulu, lui faire des ennuis. Il s'était porté garant d'un découvert considérable auprès de la banque de Benton. S'il venait à avoir vent de quelque chose concernant les relations de Blanche avec son associé, il pourrait fort bien retirer sa garantie.

Benton avait eu l'intention de trouver un prétexte pour prendre quelques jours de congé. L'idée d'aller à l'usine le rendait malade. Il voulait rester chez lui pour pleurer Blanche tout à son aise. Il ne parvint même pas à dire à Wesley quelques paroles de sympathie pour son deuil. Ni l'un ni l'autre ne mentionna Blanche et, dès qu'il fut cer-

taint que Benton s'occuperait de l'usine, Wesley raccrocha.

Le jour où Harry Gleb fit une brève apparition devant le tribunal, Benton était dans la salle; il fixa sur l'accusé le regard vindicatif de ses yeux pâles. Il éprouva une certaine satisfaction à voir l'expression de frayeur et de souffrance du visage de Harry.

Le même soir, il se rendit au restaurant Sagetti, dans une rue voisine de Jermyn Street. Il était bien connu au grill-room, où il venait souvent avec Blanche, lorsque Wesley s'attardait à travailler à l'usine. Benton avait brusquement éprouvé le désir nostalgique de s'y rendre ce soir-là, de s'asseoir dans son coin habituel et de communier en esprit avec Blanche. Mais, dès qu'il entra dans la salle bondée et qu'il vit Sagetti se précipiter vers lui, il comprit qu'il avait commis une erreur. Maintenant que Blanche n'était plus à ses côtés, il se sentait nu dans cette atmosphère de luxe, parmi les mets exquis et les conversations brillantes. Avec Blanche, le restaurant lui avait semblé un endroit familier et agréable. Mais maintenant, ce même endroit le rendait inquiet et minait sa confiance en lui. Il lui rappelait brutalement que désormais il serait seul. Il n'avait rien à faire tout seul dans un restaurant de luxe. Tout de suite, il se sentit déplacé : maintenant qu'il n'avait plus à son bras une femme élégante, portant une fourrure de prix, il se sentait comme un poisson hors de l'eau.

Il restait debout, d'un air gêné, sur le pas de la porte, et, déjà, les clients lui lançaient des regards curieux. Déjà, il savait qu'il venait de créer un problème pour Sagetti. Mais il était trop tard pour s'esquiver, et il s'avança d'un pas rapide sur le tapis rouge, vers Sagetti qui venait à sa rencontre.

— Ma table habituelle, dit-il, un regard venimeux dans ses yeux pâles. Je ne resterai pas longtemps.

— Bien sûr, monsieur Benton, dit aussitôt Sagetti qui, tout en le conduisant vers une table libre, murmura :

« Pauvre Madame, elle va bien nous manquer ! C'est une chose abominable, monstrueuse. »

Benton s'assit.

— Elle aimait venir ici, dit-il, en cherchant le regard sombre de l'Italien. Nulle part ailleurs elle n'avait autant de plaisir.

Il aurait aimé prendre Sagetti comme confident, lui dire combien il se sentait seul, et combien cette salle lui rappelait de souvenirs. Mais il y avait, chez Benton, quelque chose de fatal qui provoquait l'antipathie. Il lut cette antipathie dans les yeux de Sagetti; une faible rougeur colora son cou puis envahit son visage.

« Le diable l'emporte! pensa-t-il, furieux contre lui-même. Je n'ai que faire de sa pitié, à ce sale métèque! »

Il commanda du saumon fumé, auquel il ne toucha pas, et une bouteille du cognac que Blanche préférait. Il était assis à sa table, perdu dans ses pensées, parfaitement inconscient des regards curieux qu'on lui jetait. Le cognac descendait rapidement dans la bouteille. Il savait qu'il était déjà un peu ivre, mais peu lui importait. L'alcool atténuait l'amertume et la cruauté de la souffrance qui l'étouffait.

Tout à coup, il vit Wesley entrer avec Julie. Il reconnut immédiatement son associé à ses lunettes noires et à sa démarche particulière, un peu hésitante. Julie, il ne la reconnut pas. Il vit seulement une belle fille, vêtue d'une robe du soir couleur de flamme, ses cheveux noirs et brillants tombant sur ses épaules. Autour de son cou laiteux, scintillait une rivière de diamants. Tout d'abord, il ne fit pas attention à elle. Il regardait Wesley, en croyant à peine ses yeux. Comment pouvait-il faire une chose pareille? Comment pouvait-il se montrer avec une femme dans un lieu public, cinq jours à peine après que sa femme eût été brutalement assassinée? C'était donc pour cela qu'il n'était pas venu à l'usine? Avait-il perdu la tête et vivait-il avec cette fille? Qui était-elle?

Il tourna ses yeux injectés de sang vers Julie. Où l'avait-il déjà vue? Brusquement, il se raidit, et se pencha en avant en serrant ses lèvres pâles. Julie! la femme de chambre

de Blanche! Il passa sur ses yeux une main sèche et brûlante et regarda de nouveau. Il ne pouvait pas y avoir le moindre doute, bien qu'il la reconnût à peine dans la robe qu'il lui semblait avoir déjà vue. Blanche avait une robe comme celle-ci. Il s'en souvenait bien : c'était la robe qu'elle portait le soir où elle s'était donnée à lui pour la première fois, une robe qui évoquait d'un seul coup toute leur liaison. Ce ne pouvait être la même, se dit-il, horrifié à cette pensée. Et ces diamants! C'étaient ceux de Blanche! Wesley avait paré sa servante des toilettes de Blanche! Pour Benton, c'était un blasphème impardonnable. Il sentit un flot de sang brûlant lui monter à la tête. Les lumières du restaurant semblèrent vaciller, et un cercle de fer lui étreignit la gorge. Il se trouva debout, suffoquant d'une rage meurtrière.

Il se rendit vaguement compte que quelqu'un le prenait par le bras et qu'une voix apaisante lui demandait s'il se sentait souffrant. Avec un affreux juron, il secoua la main qui le retenait et, la démarche raide, le visage livide et parcouru de tics, les yeux enflammés, il se dirigea vers la table de Wesley.

Un silence soudain s'établit dans le restaurant. Les gens se retournaient sur leurs chaises pour le regarder. Il s'arrêta près de la table de Wesley et pointa vers Julie un index tremblant.

— Dites à cette sale petite grue de quitter la robe de votre femme! dit-il d'une voix fêlée et entrecoupée de sanglots. Comment osez-vous, vous, espèce de petite bonniche?

Il tendit la main et saisit le collier de diamants, mais Julie lui frappa sur la main en poussant un cri. Wesley bondit sur ses pieds. Un jeune officier, qui dînait à la table voisine, s'élança; du revers de la main, il frappa sauvagement Benton sur la bouche, et celui-ci recula en chancelant.

— Sale ivrogne! cria l'officier hors de lui.

Deux garçons étaient accourus. Ils prirent Benton

chacun par un bras. Sagetti leur fit signe de l'emmener. Ils se mirent en devoir de l'entraîner vers la porte.

— Laissez-moi! hurlait Benton, en se débattant furieusement. Lâchez-moi!

Puis sa voix se brisa et il se mit à sangloter : de gros sanglots déchirants qui firent frissonner ceux qui l'entendaient. Il se laissait maintenant emmener sans résistance, toujours pleurant et bafouillant des mots sans suite, soutenu par les deux garçons gênés. Les portes vitrées se refermèrent derrière lui.

IV

Pendant les jours qui suivirent immédiatement la mort de Blanche, Julie avait réalisé une ambition qui la tourmentait depuis sa plus tendre enfance. Elle avait enfin autant d'argent qu'elle le désirait, un appartement dans le West End, et un manteau de vison. C'était incroyable. N'eût été Wesley, elle eût été folle de joie. Mais Wesley la tracassait.

Julie considérait que tous les hommes étaient semblables. Ils ne différaient que dans la manière dont ils vous approchaient. A son avis, ils voulaient tous la même chose. Wesley lui plaisait, et lorsqu'il insista pour venir s'installer avec elle dans le nouvel appartement, elle était prête à l'accepter comme amant. Mais elle fut blessée dans son orgueil lorsqu'elle vit que Wesley ne faisait aucune tentative et ne manifestait aucun désir d'avoir avec elle des relations intimes. Il se montrait gentil et amical mais impersonnel, et elle en éprouvait une vive contrariété. Avec les autres hommes, elle savait toujours où elle en était, elle pouvait prévoir chaque nouveau développement, mais avec Wesley, elle se sentait mystifiée et frustrée; à mesure que les jours passaient, elle se mettait à le haïr : elle le soupçonnait de ne pouvoir oublier qu'elle avait été la femme de chambre de Blanche et voyait là la raison de sa froideur.

Pour le punir, elle exigeait des cadeaux coûteux, mais au lieu d'en être contrarié, il semblait ravi et la poussait à des extravagances encore plus grandes. Il la conduisit chez Asprey, dans New Bond Street, et lui acheta un nécessaire de toilette d'émail et d'or. Il lui offrit un étui à cigarettes et un briquet en or. Il la mena déjeuner au Savoy, dîner au Berkeley, danser au Ciro's. Ils montaient à cheval, allaient au cinéma et au théâtre. Mais à chaque instant, elle avait conscience de cette barrière impersonnelle entre eux, et cela la mettait hors d'elle.

Depuis la nuit du meurtre, elle n'avait pas eu une minute pour penser à Harry Gleb. Wesley y veillait. Ses journées se passaient à dépenser sans compter, et ses nuits à courir les cabarets, les théâtres, les cinémas. Il n'y avait pas de radio dans l'appartement, on n'y apportait pas de journaux. Elle ne pouvait pas savoir que le procès de Harry avait été renvoyé, ni que Mme French et Dana n'étaient pas encore arrêtées. Elle avait tant d'occupations, qu'elle ne soupçonnait même pas qu'elle était, en fait, prisonnière. Aucune nouvelle du monde extérieur ne lui parvenait. Personne ne lui téléphonait, nul ne lui écrivait. Wesley ne la quittait pas un instant.

Cependant, elle ne tarda pas à se rendre compte que Wesley était prêt à lui donner tout ce qu'elle désirait, or, depuis quelques jours, elle avait une envie folle de la garde-robe de Blanche.

Elle décida que le moment était venu d'en toucher un mot à Wesley. Tout d'abord, elle prit soin de se faire aussi belle que possible. Elle était en pyjama et portait une robe de chambre rouge à pois blancs que Wesley lui avait donnée la veille. Elle était belle et le savait, mais Wesley resta impassible. Il s'assit dans un fauteuil, devant le feu, et l'observa d'un regard dénué d'intérêt.

— Quelle nouvelle sottise vous préparez-vous à faire?

Elle sourit et fit mine de s'asseoir sur ses genoux, mais il la repoussa doucement.

— Allez vous mettre près du feu, que je puisse vous voir,

Elle le trouvait exaspérant, mais elle jugeait inutile de lui laisser voir sa colère.

— Je veux des robes, commença-t-elle. Elle tenait une cigarette entre ses lèvres soigneusement fardées; elle avait les mains dans les poches et serrait étroitement la soie légère autour de ses hanches minces. La fumée de la cigarette, qui montait le long de son nez, la faisait loucher légèrement; elle enveloppait Wesley d'un regard perspicace et calculateur.

— Mais voyons, vous avez assez de robes pour le moment. Vous n'êtes donc jamais satisfaite, Julie? Dès que vous avez une chose, vous en désirez une autre.

— Je n'aime pas les toilettes que vous m'avez achetées. J'ai réfléchi. Il y a des tas de vêtements dans l'appartement de Park Way. Ils me vont très bien. Pourquoi ne les porterais-je pas?

Wesley fixa sur elle un regard étonné. Elle s'attendait à de la résistance de sa part et y était préparée.

— Ce sont les vêtements de Blanche.

— Elle n'en a plus besoin maintenant; moi j'en ai besoin.

— Je mentionnais le fait simplement pour vous rappeler qu'elle les a portés. Je pensais que cela vous causerait peut-être un certain malaise de porter les robes d'une morte.

Elle fit montre d'un étonnement sincère.

— Mais pourquoi? Bien entendu, je ne voudrais pas porter la robe qu'elle avait lorsqu'elle a été tuée — ce serait horrible. Mais les autres, pourquoi pas? Pourquoi les laisser perdre?

— Vous est-il venu à l'esprit que cela pourrait me déplaire de vous voir dans les vêtements de ma femme?

— Pourquoi? Elle en avait des centaines. Il y en a certainement des tas qu'elle a portés pendant que vous étiez aveugle. Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque vous ne les connaissez pas?

Brusquement, il éclata de rire.

— Vous avez réponse à tout. Vous êtes un véritable petit vampire. C'est entendu, Julie, vous pouvez les prendre. Je veux que vous soyez heureuse.

Elle ne laissa pas passer l'occasion qui lui était offerte.

— Pourquoi?

Il étendit les jambes devant le feu et lui sourit.

— Pourquoi pas? Pourquoi n'essaierais-je pas de rendre quelqu'un heureux?

— Et quel profit en retirerez-vous?

— J'ai une compagne charmante; et d'autre part, cela m'intéresse de vous voir émerger de votre chrysalide. Pourquoi êtes-vous si méfiante? Vous ne croyez pas qu'il y ait des gens capables d'aider les autres sans avoir de motifs secrets?

— Les hommes ne me viennent pas en aide sans motif. Vous avez dit que vous vouliez faire de moi votre maîtresse. Vous vous faites une singulière idée d'une maîtresse, il me semble?

— Je ne me souviens pas d'avoir dit une chose pareille. Je n'ai pas l'intention de faire de vous ma maîtresse, pour employer votre expression brutale. Je vous ai offert un toit, la sécurité, et mille livres par an. Je n'ai pas posé de conditions. C'est vous qui interprétez mes paroles, et dans le mauvais sens. Je ne veux rien de vous, sinon savoir que vous êtes heureuse.

Il s'interrompit pour allumer une cigarette, puis reprit :

— Si vous alliez vous changer? Si vous voulez ces robes, il faut que nous allions les chercher.

— Il n'est pas nécessaire que vous veniez. Je peux aller les chercher sans que vous vous dérangiez.

— Ne me privez pas de votre compagnie, Julie; d'autre part le concierge pourrait croire que vous les volez.

Elle sentit le sang affluer à ses joues.

— Vous n'allez plus à l'usine? demanda-t-elle pour changer de sujet. Est-il raisonnable que vous passiez tant de temps avec moi?

— Je puis très bien diriger l'usine d'ici, Julie. Avez-

vous si peur que j'arrive au bout de mon argent? Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter. J'ai des collaborateurs très capables. (Il était évident qu'il se moquait d'elle.) Voulez-vous vous changer maintenant? Je ne voudrais pas que vous preniez froid.

Elle sortit de la pièce en faisant claquer la porte. C'était la seule façon dont elle pût exprimer ses sentiments.

Dans l'ascenseur qui conduisait à l'appartement de Park Way, elle ne remarqua pas combien il était pâle. Elle était trop impatiente de posséder toutes ces toilettes ravissantes pour penser à l'observer.

Elle n'éprouvait aucune appréhension à entrer de nouveau dans cet appartement. Même la tache brune sur le tapis n'avait plus aucun sens pour elle. Blanche aurait pu aussi bien n'avoir jamais existé; quant à Harry, il n'éveillait plus qu'un vague petit remous de conscience tout au fond de son esprit.

Pendant qu'elle faisait son choix parmi les robes, Wesley allait et venait, les mains dans les poches, la tête baissée. Au moment où elle choisit une certaine robe et la déploya devant elle pour l'examiner, il dit brusquement, d'une voix rauque :

— Non, pas celle-ci. Remettez-la à sa place!

— Mais elle me plaît, dit-elle avec une moue obstinée. Elle est faite pour mon teint. Pourquoi ne voulez-vous pas que je la prenne?

— Remettez-la à sa place!

Elle vit sur son visage les marques de la souffrance, elle vit l'éclat de ses yeux et y reconnut le signal du danger. Il y avait beaucoup d'autres robes parmi lesquelles elle pouvait choisir : avec un léger haussement d'épaules, elle remit en place la toilette en question.

— N'êtes-vous pas bientôt prête? demanda-t-il avec impatience. Vous ne porterez jamais toutes ces choses.

— Oh si! Vous ne pensez pas que je vais manquer une occasion comme celle-ci? Toute ma vie, j'ai désiré avoir des masses de toilettes. Je les ai maintenant.

Elle fut enfin prête à partir. Elle avait rempli deux grandes valises des vêtements qu'elle avait choisis, mais elle n'était pas encore satisfaite. La chambre, elle le savait, contenait des bijoux et des fourrures. Elle ne pouvait se résoudre à s'en aller sans en emporter une partie.

— Ne pourrais-je pas prendre quelques bijoux? demanda-t-elle avec un sourire enjôleur. Ces robes vont avoir l'air affreusement nues, s'il n'y a pas quelque chose pour les rehausser.

Il fixa sur elle un long regard sous lequel elle se sentit affreusement mal à l'aise.

— Il semble que vous ne soyez jamais contente, Julie? Enfin, c'est bon. Je vais essayer de vous trouver quelque chose.

Il coupa les dispositifs d'alarme, ouvrit le coffre et commença à inspecter le contenu des tiroirs de l'armoire blindée. Elle voulut voir avec lui, mais il se retourna brusquement, s'interposant entre elle et les tiroirs.

— J'ai dit que j'allais chercher quelque chose pour vous. Auriez-vous l'obligeance de vous asseoir jusqu'à ce que j'aie décidé de ce que je vais vous donner?

— Mais pourquoi ne puis-je pas choisir moi-même? Je sais ce qu'il me faut.

— Si vous ne restez pas assise, vous n'aurez rien du tout.

Elle était furieuse mais, encore une fois, elle fut subjuguée par l'éclat des yeux de Wesley; en haussant les épaules d'un air boudeur, elle se dirigea vers la fenêtre. Mais elle avait eu tort de se tourmenter: le choix qu'il avait fait lui coupa le souffle, et en particulier la rivière de diamants qu'il jeta négligemment sur la table.

— Oh! que c'est beau! C'est vraiment pour moi? Vous me les donnez?

— Je vous les prête. Toutes les choses dont vous vous servez vous sont prêtées, Julie.

Elle lui lança un coup d'œil perplexe, mais elle était trop émue pour s'arrêter à des termes et à des conditions. Ces

joyaux, c'est elle qui allait les porter. Il serait toujours temps de se demander si elle allait ou non les garder. Elle voulait essayer le collier sur-le-champ, mais il ne le lui permit pas. Il semblait soudain avoir hâte de quitter l'appartement.

Quand elle eut les deux valises remplies de vêtements et les bijoux, elle eut encore envie des fourrures.

— Ne pourrais-je pas avoir un des manteaux de fourrure? demanda-t-elle en mettant les bijoux dans son sac. J'aimerais le renard bleu. Nous l'emportons.

Il referma le coffre.

— Non! contentez-vous du manteau de vison que je vous ai offert et cessez de réclamer. Vous n'aurez aucune des fourrures. Ne serez-vous jamais satisfaite? (Il s'empara des valises et se dirigea vers la porte.) Il est inutile de bouder. Allons, Julie, ne faites pas l'enfant.

Elle le suivit dans l'ascenseur, rageant intérieurement. Ce renard bleu, elle le désirait maintenant plus que tout au monde, mais elle savait que le moment était mal choisi pour insister. Plus tard, elle établirait un plan de campagne pour l'obtenir. Elle était sûre que, si elle harcelait Wesley, il finirait par céder.

Ce soir-là, ils étaient allés dîner chez Sagetti parce que Julie avait voulu montrer son nouveau collier de diamants dans le restaurant le plus élégant de Londres.

Benton avait gâché leur soirée et, dans le taxi qui les ramenait chez eux, elle restait immobile, pleine d'une rage froide.

Wesley était demeuré parfaitement calme pendant toute la scène et après. Elle le détestait à cause de son impassibilité, se sentant blessée par le fait qu'il n'eût pas manifesté de colère contre Benton. Elle remâchait tout cela et, ne pouvant plus garder le silence, elle éclata :

— Comment a-t-il osé me traiter de la sorte! Le goujat! J'espère que les choses n'en resteront pas là! Il était l'amant de votre femme. Vous n'allez pas lui permettre de m'insulter par-dessus le marché?

Sans la regarder, il répondit d'une voix glaciale et méprisante :

— Taisez-vous, assez de vulgarité!

Elle fut tellement suffoquée qu'elle se laissa retomber sur les coussins de cuir du taxi et s'enferma dans un silence outragé. Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'au moment où ils se retrouvèrent dans l'appartement. Alors, Julie lui fit face, le visage empourpré, les yeux étincelants de colère.

— J'en ai assez de tout ça! Je ne resterai pas avec vous une minute de plus. Je ne sais pourquoi je suis venue ici. Vous avez toujours été odieux avec moi.

Wesley traversa la pièce d'un pas lent et alluma le radiateur électrique. Il semblait las, ses traits étaient tirés, mais il y avait dans son regard à lui aussi des éclairs de colère.

— Eh bien! si vous voulez partir, partez. Je ne vous retiens pas. Mais vous n'emporterez rien avec vous, vous entendez? Si vous partez d'ici, ce sera avec vos propres vêtements et non avec ceux que je vous ai prêtés. Allez dans votre chambre, je vous ai assez vue ce soir.

Elle se retira dans sa chambre, blanche de fureur; elle comprenait maintenant que, quoi qu'il dît ou quoi qu'il fît, rien ne pourrait la décider à abandonner la vie de luxe qu'elle avait découverte. Elle était furieuse de savoir qu'elle n'avait pas sur lui le pouvoir qu'elle avait eu sur les autres hommes. Au bout d'un moment, elle commença à se calmer; elle s'assit sur le lit et, pour la première fois, elle essaya de raisonner: pourquoi avait-il fait tant de choses pour elle, alors qu'il était évident qu'elle n'était rien pour lui? Pourquoi faisait-il tout cela, puisqu'il la méprisait, qu'il la détestait même? Au début, c'était parce qu'elle savait qu'il n'était pas aveugle, mais par la suite, il lui avait déclaré qu'il lui importait peu qu'elle parlât; si cela n'avait pas d'importance, pourquoi jouait-il encore la comédie de la cécité? Et s'il avait bluffé? Et s'il avait encore une raison de se faire passer pour aveugle? Mais laquelle? De qui avait-il peur? De quelqu'un de l'usine?

De Benton? De la police? Brusquement, elle bondit sur ses pieds. La police? La vérité lui apparut en un éclair et elle chancela sous le choc. *Il avait tué Blanche!* C'était tellement évident qu'elle ne comprenait pas comment elle ne s'en était pas avisée plus tôt. C'était un alibi parfait, voilà! Personne ne soupçonnerait un aveugle. Il haïssait Blanche. Gerridge avait dit que s'ils divorçaient, il devrait lui verser une somme considérable, et il n'en avait pas les moyens. Blanche avait une liaison avec Benton. C'était là le motif. Il avait prétendu que l'opération qu'il avait subie avait échoué, alors qu'au contraire elle avait parfaitement réussi. Il devait savoir que, tôt ou tard, l'occasion se présenterait, et qu'il pourrait tuer Blanche dans des circonstances telles qu'il serait impossible de le soupçonner si on le croyait aveugle. Et c'était Julie qui lui avait fourni l'occasion. Il avait immédiatement compris combien il serait facile de rejeter le blâme sur Harry. C'est pourquoi il avait tellement insisté pour que Blanche ne fût pas mise au courant du cambriolage.

Il avait dû trouver un moyen de persuader sa femme de rentrer à l'appartement avec lui. Mais comment avait-il pu échapper à la police? Alors, Julie se souvint du doigtier qu'il avait ramassé dans l'ascenseur et qu'il avait essayé de dissimuler. Elle se rappelait son agitation lorsqu'elle avait émis l'idée que quelqu'un aurait pu tirer du couloir extérieur. Maintenant, elle était certaine qu'il était monté avec Blanche et qu'il était resté caché dans l'ascenseur pendant qu'elle ouvrait la porte. Puis, au moment où elle entrait dans le hall, il avait tiré et avait jeté le revolver auprès d'elle. C'était assez simple. Les policiers n'étaient pas dans le couloir. Il n'avait eu qu'à fermer les portes de l'ascenseur aussitôt après s'être débarrassé de l'arme, et attendre que la police ait forcé la porte de l'appartement. Pendant qu'ils étaient occupés à arrêter Harry, l'ascenseur l'avait ramené au sous-sol. Là, sans aucun doute, il avait dû attendre quelques minutes, après quoi, il était revenu par l'entrée principale. Qui l'aurait soupçonné?

Cette découverte la remplit d'horreur. Elle savait d'instinct que Harry n'était pas coupable. Elle l'avait su depuis le début.

Elle restait là, tremblante et glacée, ne sachant que faire; tout à coup, elle entendit un pas et Wesley entra.

Elle se leva d'un bond et recula, le regard rempli de frayeur.

— C'est vous! s'exclama-t-elle. Vous l'avez tuée! C'est pour cela que vous faisiez semblant d'être aveugle!

Sans se départir de son calme, il referma la porte.

— Je pensais que vous finiriez par le découvrir, dit-il, toujours impassible. Eh bien! puisque vous le savez, mieux vaut discuter la chose tout de suite. Asseyez-vous, et, pour l'amour du ciel, ne prenez pas cet air effaré. Je ne vous ferai aucun mal.

— Je ne veux pas vous parler! Laissez-moi tranquille! Je vais trouver la police!

Il approcha un fauteuil du lit et s'assit.

— Il est inutile de vous énerver, Julie. Il est de votre intérêt de rester calme et d'écouter ce que j'ai à dire. Une cigarette?

Il lui tendit son étui, mais elle recula, frissonnante.

— Julie, voudriez-vous essayer de ne pas vous conduire comme une soubrette de mélodrame?

Le ton tranchant et glacial de sa voix suscita la colère de Julie, comme il s'y attendait.

— Comment osez-vous! Sortez d'ici ou j'appelle au secours!

Wesley alluma une cigarette et jeta son briquet et son étui sur le lit.

— Prenez une cigarette, Julie, et ne soyez pas stupide. Il faut que je vous parle.

— Comment pouvez-vous rester impassible après ce que vous avez fait? dit-elle en fixant sur lui un regard rempli de stupeur. Vous n'avez pas de cœur. Vous êtes sans pitié, vous me faites horreur.

— Je vous assure que je ne suis pas dénué de cœur,

Julie, mais là n'est pas la question. Vous avez raison : c'est moi qui ai tué Blanche.

Julie se raidit.

— Et vous avez essayé de rejeter la culpabilité sur Harry. Lâche! Comment avez-vous pu faire une chose pareille!

— Je n'ai pas les mêmes raisons que vous de m'intéresser à Harry Gleb. Il s'est trouvé là, et naturellement les soupçons se sont portés sur lui. Vous n'allez tout de même pas me reprocher de ne pas m'être montré? Je crois que vous auriez fait exactement la même chose à ma place.

Elle était tellement sidérée par son insensibilité qu'elle ne trouvait rien à dire.

— Après tout, Julie, avec tout le respect que je dois à votre ami Gleb, il n'est pas très précieux pour la société, n'est-ce pas? C'est un voleur, un trafiquant, et, d'après tout ce que vous m'avez dit, un danger pour les jeunes femmes. Il n'a rien de bien recommandable, autant que je puisse en juger. Moi, par contre, j'ai entrepris des travaux d'importance nationale. Mes recherches sur les avions sans pilote, recherches qui ne tarderont pas à porter leurs fruits, sont d'une valeur considérable pour cette génération et pour la suivante. En faisant la balance, je trouve que j'ai beaucoup plus de droits que lui à la vie.

— Comment pouvez-vous parler de la sorte? Il est innocent. Vous ne pouvez pas vous cacher derrière lui, vous ne pouvez pas le laisser pendre à votre place!

— Mais je n'ai pas dit que je le laisserai pendre à ma place, répondit Wesley en souriant. Avant de vous énerver, Julie, laissez-moi vous expliquer ce qui s'est passé. Ne m'interrompez pas. Asseyez-vous et restez tranquille. Prenez une cigarette, je vous en prie. Cela vous aidera à calmer vos nerfs.

Hypnotisée par son calme, Julie s'assit sur le lit et prit une cigarette.

— Voilà qui est bien! Donc, je commence par le commencement. J'ai épousé Blanche il y a six ans. J'étais très amoureux; stupidement amoureux, si vous voulez. J'aurais

dû savoir, d'après sa réputation, quelle sorte de femme elle était. J'étais suffisamment averti, mais je ne voulais pas croire aux racontars. Pour moi, Blanche était la plus belle, une créature adorable sortie d'un conte de fées. A l'époque, j'avais une grosse fortune. Il me semblait parfaitement normal de lui assurer par un contrat une forte somme d'argent. Ce que je fis. Puis elle suggéra que je devrais m'engager à lui verser deux cent mille livres en cas de rupture de notre union. Je ne perdrai pas mon temps à vous raconter quelle habileté elle déploya pour en venir à ses fins. Elle semblait considérer la chose comme une bonne plaisanterie. Je crus que c'en était une jusqu'au jour où on me présenta un acte en bonne et due forme, en me demandant ma signature. Je refusai; aussitôt, Blanche ne voulut plus entendre parler de mariage. Nous avions invité deux cents personnes, tout le cortège avait été organisé; je compris qu'il me fallait signer sous peine de la perdre, et de passer à tout jamais pour un imbécile. Du moins, c'est ce que je pensais à l'époque. Je me suis conduit comme un idiot, et je le paie aujourd'hui. Je l'aimais. Je la désirais follement. Je me disais que notre union ne pouvait pas mal tourner. Bref, je cédaï au chantage et signai. Aujourd'hui, tout cela semble incroyable, mais je vous assure qu'elle fut très habile. Elle s'arrangea pour me donner l'impression que c'était moi qui n'avais pas confiance en elle, et que si l'un des deux devait rompre notre mariage, ce serait moi. (Il haussa les épaules et sourit.) Je vous assure que quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent auraient fait la même chose, s'ils avaient eu autant d'argent que j'en avais.

« La première année de vie commune fut assez heureuse. J'éprouvais peut-être une légère déception, mais rien de très précis. Blanche était toujours aussi brillante et aussi gentille; nous allions partout ensemble, nous faisons ensemble des tas de choses, mais j'avais constamment l'impression qu'elle n'était pas tout à fait à moi. Ce n'était pas seulement une impression : Elle appartenait à une douzaine d'hommes différents, mais je ne l'appris que plus tard.

me soucie fort peu de ce qui m'arrivera lorsque mon travail sera terminé. Je ne voudrais pas laisser un type comme Gleb mourir pour quelque chose que j'ai fait. Il est donc inutile de prendre un air tragique, Julie. Il mange de la vache enragée en ce moment, mais il ne risque rien, je vous le promets. Et je ne suis pas fâché qu'il passe un mauvais quart d'heure : il ne mérite pas davantage.

Julie ne le quittait pas des yeux. Son cœur battait à grands coups; ses mains étaient sèches et brûlantes.

— Je n'ai pas confiance en vous, dit-elle enfin. Je ne crois pas que vous allez vous dénoncer. Je vais tout de suite dire à la police ce que vous m'avez raconté. Pourquoi Harry souffrirait-il à votre place?

— J'ai couru le risque de vous dire cela, sachant pertinemment que vous pourriez me répondre comme vous le faites. Parlons donc un peu de vous. Vous comprenez bien que, si vous allez me dénoncer, vous n'aurez pour vivre que ce que vous pourrez gagner, c'est-à-dire pas grand-chose. Vous avez goûté au luxe, et vous savez ce que c'est que de dépenser sans compter. J'imagine mal que vous soyez prête à renoncer d'un seul coup à tout cela. Peut-être vous ai-je mal jugée. Dans ce cas, vous êtes parfaitement libre d'aller trouver la police; mais si je nie, il sera peut-être difficile de trouver assez de preuves pour relâcher Gleb et m'arrêter. C'est possible, naturellement, mais c'est un risque à courir. En attendant, votre indiscretion vous aura coûté votre appartement, vos toilettes, vos bijoux, toutes choses qui semblent vous procurer beaucoup de plaisir. Au contraire, si vous attendez patiemment que j'aie fini mon travail, avant d'aller me livrer à la police, je vous ferai une belle rente; de plus, vous pourrez garder l'appartement et tout le reste. (Il se leva, s'étira, bâilla.) Je suis fatigué. Restons-en là pour ce soir. Réfléchissez. Si vous voulez renoncer à tout ce que vous avez et retourner à votre petite vie sordide, je ne vous en empêche pas. Faites comme vous voudrez. Mais je vous assure que Harry ne court aucun danger. (Il lui sourit et se dirigea vers la porte.) Bonne nuit, Julie.

SEPTIÈME PARTIE

I

Lorsque Wesley l'eut quittée, Julie eut avec sa conscience une bataille rangée. Elle avait toujours détesté Blanche et n'éprouvait aucune pitié pour elle. Cette femme était un monstre, elle n'avait eu que ce qu'elle méritait. Julie n'arrivait pas à blâmer Wesley pour ce qu'il avait fait; mais, ce qu'elle trouvait impardonnable, c'était qu'il rejetât la responsabilité de son crime sur Harry. Et pourtant, si elle acceptait de se taire jusqu'au moment où Wesley serait prêt, elle pourrait conserver son standard de vie actuel. Ce n'était pas comme si Harry devait être pendu, se disait-elle. Wesley avait promis d'aller se dénoncer en temps voulu. Le travail qu'il faisait était important, et elle n'eut aucun mal à se persuader que le délai qu'il demandait était parfaitement raisonnable. Bien sûr, Harry n'avait pas eu de chance. Mais pourquoi devrait-elle renoncer à tout pour éviter à Harry un peu de souffrance? Il l'avait fait souffrir autrefois. N'avait-il pas permis à Theo de la maltraiter? Elle avait souffert à ce moment-là. D'autre part, et bien qu'elle ne voulût pas se montrer égoïste, si elle quittait Wesley maintenant, elle n'aurait plus aucune chance d'avoir le renard bleu. Si elle patientait, il le lui offrirait peut-être en reconnaissance de ce qu'elle aurait fait pour lui. Et s'il n'y pensait pas de lui-même, elle se chargerait de le lui demander.

Et si Wesley n'allait pas se livrer à la police? Si ce n'était qu'une ruse pour gagner du temps? Mais c'était là une pensée stupide, se disait-elle pour se rassurer. S'il faisait des difficultés, elle n'aurait qu'à aller trouver la police. Il suffisait de convenir d'un arrangement qui permit à Wesley de finir ses recherches et lui donnât à elle l'assurance que Harry ne paierait pas pour lui. Elle continua à discuter ainsi avec elle-même pendant une partie de la nuit, jusqu'au moment où sa conscience, épuisée et meurtrie, abandonna la lutte.

Le lendemain matin, Wesley lui demanda ce qu'elle allait faire. Elle fut irritée de le voir demeurer calme et impassible lorsqu'elle lui fit part de son intention de lui accorder un délai.

— Bien, voilà qui est convenu, dit-il avec un haussement d'épaules indifférent. Il faut que je retourne à l'usine. J'ai beaucoup de choses à faire, et le temps passe vite.

« Il aurait pu me remercier, se dit Julie. Après tout, il n'y a pas beaucoup de gens qui auraient fait pour lui ce que je fais. »

— Il y a une chose... commença-t-elle avec gaucherie. Il me semble que je devrais...

Elle s'arrêta court, puis reprit :

— Les fourrures. J'aimerais bien le renard bleu. Je ne vois pas pourquoi je ne l'aurais pas. Après ce que je fais pour vous!

— Et moi, je n'ai rien fait pour vous jusqu'à présent, n'est-ce pas? répliqua Wesley en souriant. Quand je serai en prison, ça me fera plaisir de penser que vous portez ce renard. Mais je ne vous le donnerai certainement pas tout de suite. Soyons parfaitement francs, Julie. Ma vie et mon œuvre sont entre vos mains. Je n'ai aucune raison de vous faire confiance; je me sentirai beaucoup plus en sécurité si je garde quelque chose dont vous avez très envie. Ça me donne prise sur vous. Vous le comprenez, n'est-ce pas? Voici ce que je vous promets: lorsque j'aurai fini mon travail, vous aurez non seulement le renard bleu,

mais toutes les autres fourrures. Vous n'aurez pas très longtemps à attendre: deux mois au plus.

Elle dut se contenter de cette promesse.

Maintenant que Wesley n'avait plus rien à lui cacher, son attitude à l'égard de Julie se modifia. Il la blessait et l'exaspérait par sa façon brutale de s'exprimer. Il reconnaissait ne l'avoir installée dans l'appartement que pour acheter son silence. Il regrettait d'être obligé de vivre avec elle. La police trouverait bizarre qu'il la quittât brusquement comme il avait envie de le faire. Or, au point où il en était, il ne voulait pas que la police trouvât quoi que ce fût d'étrange dans sa façon d'agir.

Elle était libre de faire ce qui lui plaisait. Elle avait de l'argent, des toilettes et la jouissance de l'appartement. Elle pouvait y inviter ses amis et il ne lui demandait rien que son silence.

— Plus je travaillerai, plus vite votre ami Gleb sera libre, et plus tôt vous aurez les fourrures; ne vous attendez donc pas à ce que je vous fasse sortir souvent. Je n'aurai pas le temps.

Ce n'était pas du tout ce que Julie avait espéré; lorsque Wesley fut parti pour l'usine, elle se sentit déprimée et solitaire. Elle n'avait pas d'amis. Les gens qu'elle connaissait autrefois, ceux qui fréquentaient le café du Bridge, étaient exclus. Elle avait peur de reprendre contact avec eux. La matinée se traîna péniblement, et l'après-midi, qu'elle passa dans un cinéma, l'ennuya. Elle fut heureuse d'entendre Wesley rentrer, quelques minutes après six heures.

— J'espère que vous vous êtes bien amusée aujourd'hui, Julie?

— Je pense que ça vous est égal, répliqua-t-elle avec amertume. Mais si vous voulez le savoir, j'ai passé une journée épouvantable.

Il entra dans le salon et elle l'y suivit.

— Je suis désolé de ce que vous me dites là. J'ai beaucoup de travail ce soir, mais, si vous voulez, nous pourrons

aller souper ensemble vers neuf heures. Si vous avez quelque chose de mieux à faire, je me ferai monter un plateau.

— Oh! non! J'aimerais beaucoup sortir ce soir! (Elle le regarda s'asseoir près du dictaphone.) Qu'est-il arrivé à Benton? reprit-elle.

Toute la journée, elle avait pensé à lui rageusement.

Wesley ajusta le dictaphone et mit un nouveau cylindre sur l'appareil avant de répondre.

— Je lui ai cloué le bec. (Sa voix brève avait une intonation dure.) Ça été extrêmement simple. Il devait de l'argent et je n'avais qu'à retirer certaines garanties pour provoquer l'effondrement de ses finances. Il ne m'ennuiera plus.

— Comme vous êtes dur!

Intérieurement, elle était ravie.

— Oui, c'est possible. Il faut être dur par le temps qui court, Julie. Vous-même vous n'êtes pas particulièrement tendre.

Elle voyait qu'il était impatient de se mettre au travail, mais elle ne pouvait se résoudre à le quitter. Elle avait besoin d'une présence.

— Je ne pourrais pas vous aider dans votre travail? suggéra-t-elle, dans l'espoir qu'il lui permettrait de rester auprès de lui.

Il se retourna pour la regarder.

— M'aider? Vous savez, Julie, je n'ai jamais rencontré une femme aussi extraordinaire que vous. Vous n'avez pas peur de moi? Vous n'êtes pas horrifiée à la pensée de ce que j'ai fait?

Julie haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut me faire? Elle n'a eu que ce qu'elle méritait. Elle n'était pas digne de vivre. Pourquoi aurais-je peur de vous?

— Je vous envie votre façon de voir les choses. Non, Julie, je ne crois pas que vous puissiez m'aider. Vous devriez vous distraire. Il ne faut pas perdre de temps, vous

savez. Je ne m'attendais vraiment pas à vous trouver à la maison à une heure pareille. J'étais sûr que vous seriez dehors en train de vous amuser.

— Comment voulez-vous que je m'amuse toute seule? Je me suis ennuyée toute la journée.

— Blanche se plaignait toujours de s'ennuyer. Vous commencez de bonne heure, ne trouvez-vous pas? Pourquoi n'allez-vous pas voir vos amis?

— Vous savez bien que je n'ai plus d'amis. Tout ça est de votre faute. Vous êtes en train de vous moquer de moi.

— Oh! vous êtes stupide! (Il ne cachait pas son impatience.) Mais il faut que je me mette au travail. Nous parlerons de vos ennuis pendant le dîner. Je vous en prie, Julie, sauvez-vous et laissez-moi travailler.

— Je ne resterai certainement pas si vous ne voulez pas de moi! s'exclama-t-elle.

Et, les yeux pleins de larmes, elle sortit en claquant la porte. Un peu plus tard, elle fut tirée de son attendrissement sur elle-même par la sonnette de la porte d'entrée. A sa grande surprise, elle se trouva en présence de l'inspecteur Dawson.

— M. Wesley est-il chez lui?

Elle essaya de cacher sa consternation, consciente d'être observée de près par Dawson.

— Oui, mais il travaille.

— J'aurais un mot à lui dire. Voudriez-vous le prévenir que je n'en aurai pas pour longtemps?

A regret, Julie le fit entrer dans le hall exigü. Il regarda autour de lui et émit un sifflement d'admiration.

— Vous vous plaisez ici?

— Ce n'est pas mal, dit Julie d'un air renfrogné.

— Vous en avez une belle robe! Il vous soigne, hein? Je me demande pourquoi?

Julie lui lança un regard furieux; elle était inquiète, se demandant ce qu'il voulait, et elle entra brusquement chez Wesley, tremblante et agitée. En voyant son expression effrayée, il demanda tranquillement :

— Dawson?

— Oui. Il veut vous parler.

— Très bien. Il a dit quelque chose?

— Rien, sinon que vous prenez grand soin de moi et qu'il se demande pourquoi.

Wesley sourit.

— Il n'est pas bête! Eh bien! Julie, faites-le entrer. Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Mais s'il vous tourmente, mieux vaut lui dire la vérité.

— Vous auriez l'air malin si je le faisais.

— Mais vous ne le ferez pas, naturellement.

— Ne soyez pas trop sûr de vous.

— Ne le faites pas attendre, et essayez de ne pas faire de mélodrame. Ça ne vous va pas.

— Je commence à vous détester, dit Julie furieuse. Vous êtes tout le temps en train de vous moquer de moi.

— Ne faites pas l'enfant!

Elle sortit de la pièce, le visage empourpré, et Dawson ne manqua pas de remarquer combien elle était en colère.

— Il vous attend, dit-elle sans le regarder. Il est dans la pièce du fond.

Dawson ne semblait pas pressé.

— J'ai vu votre petit ami Harry Gleb hier. Ça va plutôt mal. Je lui ai dit que vous et Wesley étiez ensemble. Quand un type est en prison, il aime bien qu'on le mette au courant des dernières nouvelles. Mais Harry n'a pas paru apprécier particulièrement cette nouvelle-là. Il semble croire que c'est à cause de vous qu'il a été pris. (Dawson hochait la tête avec tristesse.) Vous pensez quelquefois à Harry? Je crois que vous n'avez plus beaucoup de temps pour vos anciens amis. Vous vous amusez beaucoup, n'est-ce pas? Harry, lui, ne s'amuse pas. Il est bien embêté. Entre nous, si j'étais à sa place, je serais aussi embêté que lui. En fin de compte, ce pauvre garçon va être pendu.

Julie le regarda avec calme, mais ne prononça pas une parole.

— Peut-être n'êtes-vous pas de cet avis? Peut-être avez-vous en réserve quelque chose qui pourrait le sauver?

— Je ne sais rien.

— Sûr? Toute personne qui, dans une affaire criminelle, ne révèle pas une preuve qu'elle connaît, peut s'attirer des masses d'ennuis. Vous croyez toujours que Harry n'est pas coupable?

— Vous vouliez me voir, inspecteur? demanda Wesley du seuil de sa chambre.

Avec un soupir, Dawson se retourna.

Wesley, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires, se tenait debout, tourné vers l'inspecteur. Il y avait en lui un calme qui trahissait sa tension intérieure.

— Oui, répondit, Dawson en traversant lentement la pièce. J'avais un mot à dire à Miss Holland. Mais, puisque vous êtes là...

— Entrez au salon, vous y serez mieux. Julie, vous feriez bien de vous changer. N'oubliez pas que nous avons un rendez-vous dès que l'inspecteur sera parti.

Aussitôt qu'ils furent dans le salon, Julie se sauva dans sa chambre, heureuse que Wesley lui ait fourni une excuse pour ne pas voir le policier.

Quand elle fut seule, elle commença à se monter la tête et à s'affaler. Allait-elle avoir des ennuis pour ne pas avoir révélé à la police ce qu'elle savait de Wesley? Dawson bluffait-il? Elle savait qu'on pouvait être inculpé de complicité dans un meurtre, bien qu'elle ne sût pas au juste en quoi cela consistait. Était-on envoyé en prison? Devait-elle dire la vérité à Dawson? Si elle le faisait, peut-être ne prendrait-il aucune mesure contre elle. Mais ce n'était pas certain : il n'avait pas de sympathie pour elle. Peut-être serait-il enchanté de lui causer des ennuis?

Elle pensait à Harry. C'était cruel, c'était infect de la part de Dawson de lui avoir dit qu'elle vivait avec Wesley. D'ailleurs, ce n'était pas vrai. Du moins pas comme Harry pourrait le penser. Mais pourquoi se mettait-elle dans un tel état à cause de Harry? L'aimait-elle, oui ou non?

En pensant à lui, elle s'apercevait qu'elle aurait préféré être avec lui qu'avec Wesley. Quelle belle vie ils auraient menée! Elle ne cessait de penser à Harry maintenant. Parce qu'elle ne pouvait pas l'avoir, elle le voulait, et elle ne tarda pas à se persuader qu'elle l'aimait de nouveau. Elle commença à faire des projets. Il n'y avait pas de raison pour que Harry et elle ne se missent pas en ménage lorsque Wesley serait envoyé en prison et que l'argent serait à elle. Avec ce que Wesley lui avait promis, ils pourraient partir tous les deux pour l'Amérique. Il était probable que Harry serait envoyé en prison pour s'être introduit dans l'appartement de Blanche, mais ce ne pourrait être pour bien longtemps, et elle l'attendrait. Brusquement, elle retrouvait tout son ancien amour pour lui. Elle s'apercevait maintenant qu'elle l'avait toujours aimé; et lui l'aimait. Il le lui avait dit. Ne l'avait-il pas suppliée de vivre avec lui? Et, comme une idiote, elle l'avait repoussé pour Wesley.

La voix grave de Dawson, dans le couloir, interrompit le cours de ses pensées. Elle l'entendit qui se dirigeait vers la porte. Quelques instants plus tard, Wesley entra dans sa chambre. Il s'arrêta sur le seuil, pâle, les traits tirés.

— Il est parti, mais j'ai eu chaud, Julie, très chaud!
Elle se leva brusquement.

— Pourquoi? Que voulait-il?

— Me poser des questions. Je n'ai pas été aussi malin que je le croyais. Mais il est content maintenant.

— Quelles questions?

— Il a contrôlé ma déposition. J'ai évité le traquenard trop visible; mais s'il n'avait pas été absolument certain de ma cécité, j'aurais pu me trouver en difficulté. (Il se passa les doigts dans les cheveux. Julie ne lui avait jamais vu un air aussi inquiet.) Je n'ai plus envie de travailler ce soir. Cette histoire m'a dérangé. Allons quelque part où nous puissions passer une bonne soirée.

Mais c'était pour elle-même que Julie s'inquiétait.

— Dawson m'a dit que je pourrais avoir des ennuis si

je cachais quelque chose à la police. Je veux savoir ce qu'il entend par là. Je n'ai pas envie d'avoir des ennuis pour qui que ce soit.

— Vous pensez à vous, n'est-ce pas? Ils ne peuvent rien contre vous tant que vous ne parlerez pas. Vous n'avez pas à vous alarmer.

— Tout cela est bel et bon, mais supposez qu'ils découvrent la vérité?

— Comment pourraient-ils le faire si vous ne leur dites rien? Pour l'amour du ciel, cessez de penser à vous. J'ai assez de mes propres soucis sans avoir à m'occuper de vos petites histoires personnelles. Maintenant, allez vous changer, et nous sortirons.

Julie bondit.

— Vous ne pensez pas à moi un seul instant. J'en ai assez d'être comme une domestique. Vous êtes toujours en train de vous moquer de moi.

— Ne vous en prenez qu'à vous-même, dit-il avec calme. Vous n'êtes pas obligée de rester ici.

— Et je renoncerais à tout? Pas si bête!

— Je crains que vous n'agissiez que par cupidité, Julie. Dès que vous avez une chose, vous en désirez une autre. Vous n'êtes jamais satisfaite, et j'ai peur que vous ne le soyez jamais.

— Moi, cupide? dit-elle, furieuse. Comment osez-vous? Je ne le suis pas et je ne l'ai jamais été, voilà!

Wesley se mit à rire.

— Vous êtes désespérante, ma pauvre Julie! Ne vous fâchez pas. Allez vous habiller et sortons.

— Je ne sortirai pas avec vous! Je vous déteste! Allez-vous-en et laissez-moi tranquille! Je vous déteste! Je vous déteste!

Elle se jeta sur son lit et se mit à pleurer

C'en était fait, désormais, du bonheur de Julie. Sa vie avec Wesley était devenue un conflit perpétuel, le conflit de deux volontés, dans lequel elle avait invariablement le dessous.

Wesley était toujours occupé; il restait tard à l'usine et, lorsqu'il rentrait chez lui, il se remettait au travail jusqu'à une heure avancée de la nuit. Julie s'ennuyait; elle avait le cafard et était obsédée par la pensée de Harry. Mais elle ne pouvait se résigner à abandonner l'appartement et tout le reste. Elle savait qu'elle serait plus heureuse si elle se remettait à travailler, mais elle n'avait pas la force de caractère nécessaire pour franchir ce pas décisif.

Elle avait tout ce que peut procurer l'argent, tout sauf le bonheur, et sa conscience ne lui laissait aucun repos. Elle se mit à ressasser les circonstances de la mort de Blanche, et peu à peu le crime de Wesley lui apparut dans toute son horreur. Bien que le meurtre remontât à plus d'une semaine, elle commençait seulement à en comprendre toute la signification; et lorsqu'elle se mit à considérer Wesley comme un assassin, elle eut peur de lui. Il lui avait dit qu'elle tenait sa vie entre ses mains. S'il parvenait à se débarrasser d'elle, personne ne découvrirait jamais qu'il avait tué Blanche. Elle devint nerveuse : il lui arrivait de se réveiller au milieu de la nuit, terrifiée, croyant qu'il s'était glissé dans sa chambre pour la tuer. Elle fermait sa porte à clé; elle ne lui tournait jamais le dos; elle le surveillait étroitement, de crainte qu'il ne cherchât à l'empoisonner.

Un moment, elle songea à vendre les bijoux qu'il lui avait prêtés, et, avec l'argent, qu'elle en tirerait, à reprendre son indépendance; mais elle calcula que cet argent ne durerait pas longtemps et qu'après, elle ne serait pas plus avancée. Il avait promis de lui constituer une rente; aussi,

bien qu'elle le détestât de plus en plus à mesure que le temps passait, elle ne pouvait se résoudre à laisser échapper cette chance d'avoir enfin de l'argent qui lui appartînt en propre.

Lorsque Harry parut devant le juge pour la deuxième fois, elle fut appelée comme témoin à charge. Elle était frappée de terreur à l'idée de reconnaître publiquement qu'elle avait servi d'indicateur à la police.

Elle ne reçut aucun encouragement de la part de Wesley.

— On ne peut pas tout avoir, lui dit-il. Mais vous pouvez leur raconter ce que vous voudrez. Si ça peut vous soulager, dites-leur que c'est moi le coupable. Je ne vous influencerai ni dans un sens ni dans l'autre.

Il souriait, visiblement amusé de l'expression furieuse et désappointée de son visage.

Elle rageait de voir qu'il avait jugé son caractère avec tant de pénétration. Elle ne le dénoncerait pas, il n'avait aucune inquiétude là-dessus. Il se sentait parfaitement en sécurité. A plusieurs reprises, exaspérée par sa confiance en lui, elle fut sur le point de téléphoner à la police; mais à chaque fois, elle changea d'avis à la dernière minute.

Lorsqu'elle se trouva à la barre des témoins, avec des centaines de regards fixés sur elle, une honte brûlante l'envahit. La vue de Harry lui donna un coup au cœur. Elle le reconnut à peine. Il avait maigri, son visage était tiré et défait, ses yeux avaient une expression traquée et terrifiée. Il ne la regarda même pas; ce coup l'acheva. Il était debout dans le box des prévenus, la tête basse, les mains crispées sur la barre, et son costume voyant semblait étrangement déplacé dans ce décor terne et sordide.

Le procureur l'aida avec bonté à raconter rapidement son histoire. Il lui facilita les choses et la présenta au tribunal comme une petite fille inexpérimentée et terrorisée, victime d'un concours de circonstances contre lequel elle ne pouvait rien. Julie trouva qu'il exagérait; elle souhaitait qu'il cessât d'insister lourdement sur son innocence. Que devait penser Harry? Elle risqua un coup d'œil vers l'autre

bout de la salle, mais Harry s'obstinait à ne pas la regarder.

Mais lorsque l'avocat de la défense commença à la questionner, l'atmosphère amicale changea brusquement. Il semblait déterminé à détruire la bonne impression que les juges avaient d'elle et à la discréditer autant qu'il le pouvait. Il y réussit. Il lui demanda à brûle-pourpoint s'il était exact qu'elle eût été la maîtresse de Harry. Elle essaya de se dérober, mais il insista jusqu'à ce que, rouge et couverte de confusion, elle reconnût que c'était exact. Et voilà pour son innocence! Était-il exact, poursuivit-il, qu'elle eût accepté de son plein gré l'emploi de femme de chambre chez Mme Wesley, alors qu'elle était au courant du projet de cambriolage? Elle nia avec tant de véhémence qu'elle vit bien que personne ne la croyait. Que faisait-elle maintenant? Il la toisa de toute sa hauteur lorsqu'elle répondit qu'elle prenait soin de M. Wesley. En qualité de femme de chambre? voulut-il savoir. En qualité de gouvernante, répondit-elle en bafouillant.

Elle quitta la barre, consciente de n'avoir rendu service ni à Harry ni à elle-même. L'avocat l'avait dépeinte comme un Judas femelle. Après cela, elle n'eut pas la force de demeurer dans la salle; ce fut Wesley qui lui apprit plus tard que Harry avait été renvoyé devant les assises de Old Bailey, et serait jugé à la prochaine session.

Le journaux étaient remplis de l'affaire; elle lut et relut les comptes rendus, frémissant de honte devant les insinuations voilées des reporters concernant ses relations avec Wesley. Elle se rendait compte que Harry n'avait aucune chance. Bien que personne ne l'eût vu tirer sur Blanche, les policiers, en faisant irruption dans l'appartement, l'avaient trouvé en train d'essayer de s'échapper. Julie et lui étaient seuls dans l'appartement. Julie, qui servait d'indicateur à la police, n'avait aucune raison de tuer Mme Wesley; Harry, lui, en avait une : il était, selon l'expression du procureur, comme un rat pris au piège. L'issue du procès n'était pas douteuse.

C'est à ce moment-là que Julie commença vraiment à

se tourmenter. Le visage pâle et torturé de Harry la hantait. Elle essayait de se rassurer, de se dire qu'il ne craignait rien, que Wesley se livrerait à la police; mais quand elle pensait au piège sans issue dans lequel Harry se trouvait pris, elle se mettait à redouter que quelque chose arrivât à Wesley. S'il allait être écrasé par une auto et tué? Alors, plus rien ne pourrait sauver Harry. Tourmentée par cette idée, elle alla trouver Wesley.

— Me croyez-vous entièrement dénué de cœur? demanda-t-il en posant les papiers qu'il était en train d'étudier. Il y a des semaines que j'ai pensé à cela : j'ai déposé à ma banque une déclaration signée de ma main, à ouvrir après ma mort. Si quelque chose vient à m'arriver, Gleb n'en souffrira nullement.

— Qui me prouve que vous dites la vérité?

— Vous devriez apprendre à estimer le caractère des gens, Julie. Vous ne croyez pas que j'aie l'intention de sauver Gleb, n'est-ce pas?

— Puisque vous le dites, je suppose que vous le ferez, répondit-elle d'un ton boudeur.

Un soir, une semaine avant le jugement, Wesley l'appela dès qu'il l'entendit rentrer. Elle ne l'avait pas vu depuis deux jours, et elle sortit prudemment de sa chambre.

— Qu'est-ce que c'est?

Elle restait sur le seuil et le regardait d'un air soupçonneux. Il allait et venait, les sourcils froncés, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon.

— J'ai vu Dawson. Il m'a dit que Dana French est venue se présenter comme témoin à décharge.

— Mais elle va se faire arrêter! s'exclama Julie en changeant de couleur.

— Apparemment, elle est amoureuse de Gleb.

— Que voulez-vous dire? demanda Julie d'un ton furieux.

— Elle se sacrifie dans l'espoir de le sauver.

— Mais comment?

Wesley haussa les épaules.

— Elle est prête à jurer que le revolver appartenait à Theo et que c'est ce dernier qui a tué Blanche. Elle ne se rend pas compte que son témoignage ne sauvera pas Gleb. Mais j'ai pensé que cela pourrait vous intéresser. Il semble qu'il y ait encore quelques rares individus qui soient capables d'abnégation.

Julie serra les poings. Elle était folle de rage et de dépit. Penser que cette créature au visage peint avait fait une chose pareille pour Harry!

— Vous me détestez, n'est-ce pas? s'écria-t-elle en se regardant bien en face.

— Non, Julie, je ne vous déteste pas. Je dirai même que vous m'intéressez. Rien ne me ferait plus de plaisir que de vous voir aller trouver la police et dire toute la vérité. Cela me prouverait que je me suis entièrement trompé sur votre compte.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Mais si vous le comprenez. Même maintenant que cette jeune fille vous a donné l'exemple, vous ne voulez pas courir le risque de perdre votre argent.

— C'est pour me faire enrager que vous dites cela? Harry ne sera pas pendu : vous me l'avez promis. Pourquoi renoncerais-je à tout pour une affaire de quelques semaines? C'est vous qui êtes égoïste et cruel. Vous n'allez pas le laisser pendre?

— Non, mais vous avez du mal à le croire, n'est-ce pas? Je commence à me demander si vous sacrifieriez quelque chose pour lui, même si vous pensiez que je vais le laisser pendre?

— Bien sûr que je le ferais! N'essayez pas de me jouer un sale tour. Si j'agis comme je le fais, c'est uniquement parce que je sais que je peux le sauver. Pourquoi n'aurais-je pas le bonheur et l'argent en même temps? Toute ma vie, j'ai dû m'en passer.

— Le bonheur? Vous êtes heureuse, Julie? J'en doute. Et lorsque vous serez indépendante, avec tout votre argent, vous ne le serez pas davantage. Une femme comme vous

ne peut pas être heureuse. Vous êtes à la poursuite de quelque chose qui n'existe pas.

— C'est mon affaire. Et, pendant que nous y sommes, combien d'argent au juste allez-vous me donner?

— Je me demandais quand vous vous décideriez à me poser la question. J'ai pensé que deux mille livres par an vous suffiraient.

Elle se dit que pareille occasion ne se représenterait jamais et répliqua :

— Deux mille? Après tout ce que j'ai fait pour vous? Je veux davantage. Je veux bien davantage. A qui allez-vous laisser votre argent en dehors de moi? Sans moi, vous n'auriez jamais pu terminer vos précieuses recherches. Cela ne vaut-il pas davantage à vos yeux? Je veux cinq mille livres.

— Ne faites pas l'enfant.

— Je les veux, et je parle sérieusement.

Il l'enveloppa d'un regard chargé de mépris.

— Vous est-il venu à l'esprit que je pourrais me débarrasser de vous très facilement, Julie?

Sa colère flamba comme une allumette.

— Vous avez peur? poursuivit-il. Lorsqu'un homme a commis un crime, un deuxième crime n'aggrave pas son châtement. Quoi de plus facile et de plus commode pour moi que de vous tordre le cou?

Elle recula.

— Et quelquefois, Julie, je me dis que je le ferais avec beaucoup de plaisir. Malheureusement, je crois que je n'ai pas un tempérament d'assassin. Vous pouvez ne pas me croire, mais je regrette ce que j'ai fait. Blanche n'était plus rien pour moi les derniers temps; elle méritait de mourir, mais pas de ma main. Tant que je vivrai, je me repentirai de sa mort. La seule chose qui compte dans la vie, Julie, c'est la paix de l'esprit. Je ne la possède pas, ni vous non plus. N'ayez pas l'air aussi effrayée. Vous ne courez aucun danger. Je ne tiens pas à avoir votre mort sur la conscience, et, d'autre part, je n'ai aucune envie

de vous toucher. Plus je vous vois, Julie, plus je me rends compte à quel point vous êtes odieuse.

— C'est ce que nous verrons, dit Julie d'un ton furieux. Vous regretterez ce que vous venez de dire. Vous verrez!
Wesley se mit à rire.

III

Benton était assis au bar d'un café sordide, près de la gare de Charing Cross. Il sirotait un whisky tout en regardant machinalement les ronds humides qui décoraient la table devant laquelle il était assis. Il y avait dans son regard vide une expression de souffrance, et son corps mince était parcouru de frissons.

Il était un homme fini, se disait-il. Le meilleur moyen d'en sortir serait de se tuer. Il y avait deux semaines qu'il se répétait cela, mais il savait qu'il n'aurait ni le courage de se tuer ni celui d'affronter ses créanciers. Il était comme un danseur de corde qui a perdu son sang-froid et qui sait qu'au premier mouvement, il va tomber. Il avait résolu de se tenir à l'écart et de ne rien faire jusqu'au moment où quelque chose le forcerait à agir. Il avait quitté son appartement de Dover Street; depuis quatre ou cinq jours, il errait par les rues, couchant chaque soir dans un hôtel différent. Il avait trente-cinq livres en poche, et, quand il les aurait dépensées, il ne lui resterait plus rien. Il devait beaucoup d'argent. Il ne savait pas au juste combien, mais ce devait être aux environs de vingt mille livres; peut-être plus, mais certainement pas moins. Si on mettait la main sur lui, ce serait la faillite. Cette infamie était suspendue au-dessus de sa tête comme la menace d'une souillure. Il devrait donner sa démission à son club. Depuis le jour où son père l'avait fait admettre comme membre, il n'avait jamais cessé d'éprouver ce même sentiment d'orgueil qu'il avait eu en franchissant les portes vénérables et en pénétrant pour la première fois dans les vastes pièces

silencieuses. Il s'accrochait désespérément aux traditions, sachant qu'il n'y avait rien d'autre à quoi s'accrocher. Son école, son club, son appartement, le fait que son père ait été général, telles étaient les lumières de son existence. C'était ce qui comptait le plus pour lui; avec Blanche, bien entendu. Maintenant qu'il avait tout perdu, sa haine se concentrait sur Wesley.

Benton n'était pas un violent. Il n'y avait pas en lui cette étincelle primitive qui peut provoquer le meurtre. Sa haine était faite de dépit et de ressentiment, non de violence. Assis dans ce petit café malpropre, il était en train de mûrir son projet de vengeance. Il ne lui vint même pas à l'esprit de prendre sa revanche sur la personne de Wesley. Il serait facile de blesser ou même de tuer un aveugle, mais il n'en tirerait qu'une satisfaction passagère. Il lui fallait quelque chose de plus subtil. Il voulait que Wesley souffrît comme lui-même était en train de souffrir.

D'une chiquenaude, il enleva un grain de poussière sur son pardessus noir. Ce n'était qu'un geste inconscient, mais qui prouvait que sa décision était prise. C'est parce qu'il pouvait désormais penser à autre chose qu'à Wesley que le grain de poussière avait attiré son attention : son esprit était délivré de son problème. Bien qu'il habitât de petits hôtels, bien qu'il n'eût plus qu'un vêtement de rechange, il avait réussi à conserver son élégance raffinée, et chaque matin, il trempait son corps frissonnant dans un bain froid. Ses malheurs n'avaient pas réussi à déraciner cette habitude traditionnelle.

Il termina son whisky et traversa le bar d'un pas un peu nonchalant pour aller en commander un autre. Une fille, portant un chapeau rouge et un imperméable douteux, rencontra son regard et lui sourit. Elle était grande et robuste, avec de larges hanches; un instant, Benton hésita; il sentit une vague de désir parcourir son corps. Puis il remarqua qu'elle avait les mains sales et une ligne noire autour du cou; lorsqu'il s'approcha d'elle, il sentit l'odeur aigre de ses cheveux; il frissonna intérieurement, à la

pensée qu'une telle créature ait pu lui inspirer un sentiment de désir, si fugitif fût-il.

Il retourna à sa table, s'y assit et but la moitié de son whisky, en prenant soin de poser son verre sur l'un des ronds humides. Il prit une cigarette dans son étui.

— Je fumerais bien une cigarette, si vous pouviez m'en donner une, dit la fille au chapeau rouge en s'approchant de lui.

Il se leva. Son père lui avait appris qu'un gentleman se conduisait toujours en gentleman, même avec une putain.

— Je crains que vous ne perdiez votre temps, lui dit-il de sa voix voilée. Je vous prie de m'excuser.

— Je ne suis pas pressée, chéri. Je te donnerai du bon temps. Tu peux rester une heure si tu veux.

Une nouvelle vague de désir le traversa comme une souffrance; il pensa à Blanche. Il était seul désormais; il n'avait personne à qui rester fidèle, sinon à lui-même. Il regarda de nouveau la fille; ses yeux pâles au regard vague la jaugèrent et, de nouveau, il se fit horreur d'avoir pensé un instant à partir avec elle.

— C'est impossible, dit-il, toujours courtois. Excusez-moi.

— Tu as l'air cafardeux. Je te ferai oublier.

— Je crains que non.

Il grimaça un sourire qui s'effaça aussitôt.

— Alors, paie-moi à boire. Tu ne me refuseras pas un verre, non?

Il tâta la monnaie qui lui restait dans sa poche. Il faillit lui refuser, en effet. Il avait besoin de chaque penny maintenant; mais il sentit sur lui les regards moqueurs des trois hommes qui étaient au bar, et il eut peur que la fille fît un scandale.

— Je suis pressé. Tenez, buvez quelque chose à ma santé. Il faut vraiment que je parte.

Elle regarda la demi-couronne qu'il lui tendait et ses lèvres charnues se tordirent en une grimace de mépris.

— Tu peux les garder. Si tu ne voulais pas de moi,

pourquoi es-tu venu me faire des grimaces? Fiche-moi le camp, espèce de radin!

Il quitta précipitamment le bar, sous les rires moqueurs des trois hommes. Ce ne fut que lorsqu'il se trouva au grand air qu'il s'aperçut qu'il était ivre, et qu'il devait faire attention. Cela ne l'empêcha pas de bousculer une vieille femme qui marchait en direction de la gare. Elle était très âgée, toute courbée et minable; d'un coup d'épaule, Benton l'envoya contre le mur. Il fixa sur elle un regard plein de stupéfaction et d'horreur, souleva son chapeau et marmotta des excuses. Jamais de sa vie il n'avait bousculé une femme. Un gentleman, si ivre fût-il, ne bousculait pas une femme. Il était cramoisi de honte.

Il vit les pauvres yeux pleins d'une rage impuissante et entendit sa victime lui dire :

— Vous êtes saoul, voilà ce que vous êtes. Plein comme une barrique!

Il fouilla dans sa poche pour y chercher la demi-couronne qu'on lui avait déjà refusée; mais la vieille femme avait retrouvé son équilibre et s'éloignait d'un pas traînant; il la suivit du regard, et une faible étincelle de colère s'alluma en lui, semblable au premier lancinement d'une rage de dents. Tout en se dirigeant vers le Strand, la tête basse, les épaules remontées, il se parlait à lui-même; les passants jetaient des regards curieux sur cette vivante image de l'amertume et de la colère.

Wesley! Il n'attendrait pas plus longtemps. Cela ne pouvait plus durer. Il lui fallait d'abord en finir avec Wesley. Ensuite, son esprit serait capable de s'attaquer aux autres problèmes; mais, tant que Wesley occuperait ses pensées, il n'arriverait jamais à se ressaisir.

Il hâta le pas. Dans le lointain, Big Ben sonna neuf heures. Dans le Strand, il y avait encore beaucoup de monde. Une foule de gens sortaient du Tivoli; il entendait derrière lui leurs pas traînants et leurs voix joyeuses. Il coupa à travers Trafalgar Square et s'arrêta brusquement près de l'une des fontaines.

Il y avait trois gardiens à l'usine, se disait-il. Il connaissait bien leurs habitudes. Ils soupaient tous ensemble à onze heures. Une fois, il les avait surpris. C'était défendu, mais, bien qu'ils eussent reçu un avertissement, ils continuaient à le faire. Pendant une demi-heure, le laboratoire de recherches restait sans surveillance. Il avait encore la clé. Ce ne serait pas difficile.

Son ombre se projetait sur l'eau noire de la fontaine, et tandis qu'il la regardait machinalement, il revoyait en esprit le passé. Sans aucune raison, il se rappelait sa première rencontre avec Blanche et retrouvait le sentiment qui l'avait envahi lorsqu'il avait plongé son regard dans ses larges yeux bleus. Jamais plus cela n'arriverait; c'était un instant précieux, dont il n'avait pas compris alors toute la valeur, mais qu'il considérait maintenant comme un trésor. Il n'avait plus rien à attendre de l'avenir, il ne lui restait plus que ses souvenirs, ses souvenirs et sa vengeance.

D'un pas rapide, il se mit en route vers Pall Mall; en passant devant son club, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil par la fenêtre du fumoir. Les grands fauteuils disposés deux par deux, les lumières tamisées, le vaste plafond dans le style des frères Adam, les deux cheminées où flambaient joyeusement d'énormes bûches, les gestes posés du vieux serviteur qui portait un plateau chargé de verres à un groupe de membres réunis en cercle autour d'un feu, tout cela formait un tableau qui se ficha dans son esprit comme une flèche empoisonnée.

Cette pièce avait fait partie intégrante de son existence il y avait une semaine à peine. Wesley lui avait ravi tout cela. Le regard fiévreux, il se mit à courir dans la rue en faisant de grands signes à un taxi qui venait de déposer un client et s'éloignait lentement du trottoir.

Tout d'abord, le chauffeur se montra peu disposé à aller jusqu'à Northolt; mais lorsque Benton lui glissa dans la main un billet d'une livre, il accepta en grommelant.

Pendant que le taxi l'emportait en cahotant bruyamment le long de Bayswater Road, Benton regardait par la portière.

Sa tête lui semblait légère, et il avait la bouche sèche.

Lorsqu'ils passèrent près de la station de métro de Wood Green, Benton se souvint tout à coup qu'il était venu par là en se rendant au crematorium de Kensal Green, pour les funérailles de Blanche. Il n'était pas entré dans la petite chapelle. Wesley était seul à mener le deuil, et il ne s'était pas senti le courage de partager son chagrin avec Wesley. Il y avait une foule de badauds poussés par une curiosité morbide; il s'était mêlé à eux, berçant sa peine comme on berce une douleur mortelle. Puis, quand tout le monde se fut retiré, il s'était rendu sur la tombe et y avait déposé un bouquet de violettes. Il avait éprouvé un peu de réconfort et de joie à la pensée que ses fleurs étaient les seules sur le monticule de terre humide.

Il arrêta le taxi à un quart de mille de l'usine et, sans regarder le chauffeur, il s'éloigna rapidement dans l'obscurité. La large route était parcourue par de nombreux automobilistes qui rentraient chez eux; Benton marchait le long du talus herbeux, baissant la tête sous la lumière aveuglante des phares des voitures qui venaient en sens inverse.

Les grilles de l'usine étaient fermées à clé; mais il s'y attendait. Il connaissait une planche que l'on pouvait déplacer dans la palissade, un peu plus loin sur la route; c'était une issue secrète utilisée par les ouvriers qui se glissaient dehors pendant les heures de travail pour aller acheter des fruits dans les camionnettes arrêtées près de l'aérodrome. Il déplaça la planche, coula son corps mince par l'ouverture, puis se dirigea rapidement vers le laboratoire de recherches.

L'usine était plongée dans l'obscurité. Même le poste de contrôle et les hangars étaient fermés pour la nuit. Il marchait sur l'herbe, ses yeux pâles aux aguets, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus.

Le laboratoire de recherches, bâtiment de briques à un seul étage, était caché derrière l'immeuble contenant les bureaux de la direction, à trois ou quatre cents mètres de l'entrée principale. En débouchant devant le laboratoire,

Benton fut surpris de voir une lumière solitaire briller à l'une des fenêtres. La lune, déjà haute dans le ciel, jetait sa lumière blanche et froide sur la façade, où se détachaient nettement les rectangles de briques entourés de mortier. Benton se rappela quelle fierté il avait ressentie lors de la construction de ce bâtiment. Il y avait mis tout son esprit d'organisation. Il se rappelait les centaines de formules qu'il avait dû remplir pour obtenir le matériel nécessaire, les chinoiseries et les doléances des autorités qui essayaient de le convaincre que des hangars de ciment préfabriqués feraient tout aussi bien l'affaire. Mais il avait tenu bon, discuté, cajolé, jusqu'au jour où, en désespoir de cause, les autorités avaient fini par céder.

Et maintenant, il allait mettre le feu au laboratoire. Ce serait pour Wesley un coup mortel comme celui qu'il avait porté à Benton. Toute la fortune de Wesley était investie dans les innombrables machines compliquées et délicates que contenait ce bâtiment. Dans un instant, ce ne serait plus qu'une fournaise. Il y avait un bidon d'essence dans l'un des hangars extérieurs. Il le traînerait jusqu'au laboratoire; une allumette ferait le reste.

Il gardait les yeux fixés sur la fenêtre éclairée, se demandant si Wesley était encore dans la maison; tout à coup, la lumière s'éteignit. Il attendit, caché dans l'obscurité, et, au bout de quelques minutes, il vit un homme sortir du bâtiment. A sa démarche claudicante, il reconnut le gardien-chef. Celui-ci allait souper.

IV

Quiconque eût regardé dans la pièce aurait cru y voir un tableau parfait du bonheur conjugal. Wesley était assis dans un fauteuil. De temps en temps, il choisissait un papier sur la table, à côté de lui, l'examinait attentivement, et écrivait quelques notes dans la marge. En face de lui, Julie était assise. Elle travaillait à un tricot très compliqué

bleu et blanc. Les deux pelotons de laine étaient posés sur ses genoux et les aiguilles étincelantes cliquetaient entre ses mains expertes.

Rien ne troublait le silence de la pièce, que le bruit léger des aiguilles et celui du papier froissé. Julie avait voulu sortir ce soir-là, mais Wesley avait refusé. Plutôt que de sortir seule, elle avait apporté son tricot dans la chambre de son compagnon, et, sans lui demander la permission, s'était assise devant le feu. Après lui avoir jeté un regard surpris, il avait continué à travailler; maintenant, elle était sûre qu'il l'avait oubliée.

Toute la journée, elle était restée seule, dévorée du désir d'avoir quelqu'un pour lui tenir compagnie. La présence silencieuse de Wesley valait tout de même mieux que la solitude; tout en tricotant, les jambes exposées à la chaleur du feu, elle sentait qu'elle se détendait, et, pour la première fois depuis bien des semaines, elle éprouvait une sorte de détachement et de paix de l'esprit.

Brusquement, elle fut tirée de cette agréable torpeur par la sonnerie stridente du téléphone. Le timbre aigu et impératif introduisit dans la pièce tranquille une atmosphère d'alarme. Wesley lui-même, arraché à ses calculs, sursauta.

— Je souhaiterais quelquefois que le téléphone n'eût jamais été inventé, dit-il en posant ses papiers. Voudriez-vous répondre, Julie? Dites que je suis occupé.

Julie posa son tricot, et, de mauvaise grâce, se dirigea vers l'appareil. Une voix d'homme demanda Wesley.

— C'est très urgent, dit-il. J'appelle de l'usine.

Il parlait très fort, d'une voix bouleversée.

— C'est l'usine, dit-elle à Wesley en lui tendant le récepteur.

Lorsqu'il le prit, leurs doigts se touchèrent. Julie retira brusquement sa main et retourna auprès du feu.

Elle entendit la voix vibrante de l'homme; bien qu'il parlât très fort, elle ne pouvait distinguer ses paroles. Elle saisit le mot « feu » et regarda immédiatement Wesley, comprenant tout de suite qu'un malheur était arrivé.

Wesley s'était raidi, et son visage était devenu d'un blanc grisâtre.

— Je viens tout de suite.

L'homme continuait à vociférer.

— C'est bon, c'est bon! dit Wesley avec calme. Oui, gardez-le à vue jusqu'à mon arrivée. Je viens immédiatement.

Il posa le récepteur et demeura un moment immobile, regardant Julie. Ses yeux avaient une expression qui l'effraya.

— Qu'est-ce que c'est?

— Benton a mis le feu au laboratoire. Il faut que j'y aille tout de suite.

— Benton? Mais pourquoi?

— Qu'importe?

Il secoua la tête et porta les mains à ses tempes, comme un boxeur qui essaie de chasser les effets d'un coup dangereux pour lui.

— Voulez-vous que je vous accompagne? offrit-elle sans réfléchir.

Après un effort, il reprit son sang-froid.

— Je crois que oui. Il est préférable de jouer encore un peu la comédie, au moins jusqu'à ce que j'aie pu me rendre compte de l'étendue des dégâts. Cela paraîtrait bizarre, si je n'avais personne pour me guider, n'est-ce pas? D'autre part, cela vous amusera peut-être de voir l'incendie. Ce doit être un spectacle terrifiant.

Le ton neutre et glacial de sa voix la fit frissonner.

— C'est très grave?

— C'est ce qu'il semble. Venez; avec un peu de chance, nous trouverons un taxi.

Ils arrêtaient un taxi dans Piccadilly.

Pendant que la voiture se frayait un chemin à travers la circulation nocturne, Wesley regardait par la portière en silence. Puis brusquement, il dit :

— C'est drôle la façon dont les choses s'arrangent, vous ne trouvez pas, Julie? J'avais cru que j'avais pensé à tout,

que rien ne pourrait arriver. Le laboratoire était, bien entendu, la clé de toute la situation et, cependant, je n'y ai pas pensé une minute. Il y a des chances maintenant pour que votre ami Gleb ne comparaisse pas devant les assises.

Julie fixa sur le visage blême un regard inquisiteur.

— Je ne comprends pas.

— Si le laboratoire est détruit par l'incendie, je n'ai plus aucune raison de travailler. Cela met un point final à toute l'affaire.

— Vous voulez dire que vous n'en aurez pas le temps?

— Ni les moyens.

Julie recula comme s'il l'avait frappée.

— Comment cela, les moyens?

— L'argent pour équiper le laboratoire. J'ai emprunté. Pour emprunter, j'ai dû fournir des garanties. Elles se sont envolées avec le laboratoire.

Julie eut l'impression qu'elle allait se trouver mal.

— Vous voulez dire que vous n'aurez plus d'argent? Et moi, que vais-je devenir? Vous aviez promis de me faire une rente!

— Je sais. Je suis désolé, Julie, mais je ne pouvais pas prévoir cela, n'est-ce pas? Il ne restera rien de ma fortune. Tout ce que j'avais, je l'ai mis dans le laboratoire. Mais vous aurez les fourrures et les bijoux. Ils ont beaucoup de valeur. Si vous savez vous y prendre, vous ne manquerez de rien.

— Vous m'avez bernée! s'écria-t-elle, furieuse. Après tout ce que j'ai enduré, après toutes vos maudites promesses! J'aurais dû me douter que cela arriverait! Mais c'est fini pour vous maintenant. Je vais aller trouver la police. Je vous ferai payer tout ça!

— Je suis désolé, Julie. Vous ne méritez rien du tout, mais une promesse est une promesse. J'aurais voulu tenir parole. Je vous demande de me croire.

— Parlez toujours! C'est tout ce que vous êtes bon à faire — parler! C'est avec vos belles paroles que vous m'avez amenée là! Oh! vous et vos promesses!

Des larmes de rage coulaient sur son visage; elle était blottie dans un coin de la voiture, les poings crispés sur ses genoux.

— Vous aurez les fourrures. J'espère qu'elles vous procureront un peu de bonheur. Vous avez droit à un peu de bonheur, mais je ne crois pas que vous l'ayez jamais. Qu'allez-vous faire, Julie? Attendre que Gleb sorte de prison? Vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Oui, dit-elle d'un ton farouche. Il en vaut six comme vous. Je l'attendrai. Vous pourrez penser à nous quand on vous pendra!

Le taxi longeait White City. Pendant quelques secondes, l'intérieur de la voiture fut illuminé par la batterie de lampes à arc qui avait éclairé la dernière course. Dans la lumière éblouissante et crue, ils se regardèrent.

— Essayez de considérer les choses sans amertume, Julie. J'y perds beaucoup plus que vous. Mais il est vrai que je suis plus vieux: j'ai appris à accepter les déceptions. Si j'avais plus de temps, je recommencerais, mais cela est impossible désormais. On dirait que Blanche a voulu avoir le dernier mot. J'ai commis une erreur en la tuant. Vous voyez, je n'en ai retiré aucun profit.

Julie ne répondit rien. Son cerveau bouillonnait de fureur et de consternation. Pas d'argent! après tout ce qu'elle avait supporté!

— Je n'aurais jamais cru que Benton ait le cran de faire une chose pareille, reprit Wesley. (Au passage, la lueur des réverbères, éclairait par instants son visage pâle. Il semblait triste et las.) Il paraît qu'il est grièvement brûlé.

— Oh taisez-vous! s'exclama Julie en frappant ses poings l'un contre l'autre. (La déception la mettait hors d'elle). C'est tout ce que vous savez faire, parler et faire de belles promesses. (Elle se retourna brusquement pour le dévisager.) Et qui me prouve que vous me donnerez les fourrures après tout? Qui me prouve que je ne serai pas bernée une fois de plus?

— Allez à ma banque demain matin. Il y a une lettre pour vous. Il y a aussi une déclaration pour la police. J'ai mis tout en ordre.

— Allez-y vous-même. Pourquoi ferais-je vos commissions? Les choses vont changer maintenant. Je n'ai plus l'intention de recevoir des ordres.

— Pauvre Julie! dit-il tristement. Je suis désolé pour vous.

Le taxi commença à ralentir, car la circulation devenait plus dense. Au loin, on apercevait sur le ciel un vaste rougeoiment.

— Nous y voilà, dit Wesley avec calme. Je vous avais bien dit que ce serait un spectacle terrifiant.

Elle remarqua que ses mains tremblaient, mais elle n'éprouvait aucune pitié pour lui. Du moins elle aurait les fourrures. Elle garderait le renard bleu et elle vendrait les autres. Avec l'argent qu'elle tirerait des fourrures et des bijoux, ajouté à celui que Harry avait dû mettre de côté, ils seraient à l'abri du besoin.

En s'approchant de l'usine, ils virent des flammes et des spirales de fumée noire et huileuse se profiler sur le ciel. Des files de voitures étaient rangées de chaque côté de la route, et une foule de gens marchaient dans la direction de l'incendie. La nuit était pleine de bruits : des voix animées, des rires, des pas traînants. Quelque part, dans la foule, un chien aboyait, et sa voix aiguë se mêlait aux craquements secs de la charpente embrasée.

Un agent arrêta le taxi.

— Vous ne pouvez pas passer, dit-il avec bonne humeur. Les lances d'incendie sont en travers de la route.

— Nous irons à pied, dit Wesley en descendant de voiture. Voulez-vous attendre? poursuivit-il, en s'adressant au chauffeur. Madame va revenir.

Julie le suivit le long du talus herbeux; ils ne tardèrent pas à rejoindre la foule qui se déplaçait lentement. Wesley saisit Julie par le bras et se mit en devoir de se frayer un chemin à travers la foule, l'entraînant avec lui.

Un homme le bouscula et fit tomber ses lunettes noires. Julie, qui le suivait de près, marcha dessus. Elle sentit les verres s'écraser sous ses pieds. Elle en éprouva une étrange satisfaction physique. C'était fini, pensa-t-elle. L'anéantissement de ces verres lui semblait mettre un point final à leur association.

— Elles sont cassées, lui dit-elle.

— Peu importe. Ne voyez-vous pas, Julie, que pour moi plus rien n'a d'importance désormais?

Ils parvinrent aux grilles de l'usine. Maintenant, ils entendaient le sifflement de l'eau sur le métal chauffé à blanc. Le rugissement des flammes était tout proche, l'air était sec et brûlant. Wesley dit quelques mots à l'un des agents qui gardaient les grilles. Il lui montra sa carte et l'agent les laissa passer.

Surgissant de la fumée, Gerridge se précipita à leur rencontre. Une longue traînée de suie huileuse barrait son visage, et ses yeux avaient un regard bouleversé et terrifié.

— C'est grave? demanda Wesley en l'empoignant par le bras.

Gerridge avala sa salive avec difficulté. Pendant un moment, il ne put articuler une parole. Il s'agrippait au bras de Wesley en essayant de reprendre son souffle.

— Il ne reste rien, finit-il par dire. C'est horrible. Le laboratoire n'est plus qu'un brasier. On ne peut rien sauver.

— Et Benton? demanda Wesley d'une voix calme.

— Il est grièvement brûlé, mais il vit. (Gerridge regardait Wesley avec stupéfaction.) Vos yeux, monsieur. Ils sont guéris? Ils en ont l'air. Vous voyez?

— Oui, je vois. Conduisez-moi auprès de Benton.

— Mais c'est merveilleux! (Gerridge semblait stupéfait.) Quand cela est-il arrivé? C'est l'opération?...

— Conduisez-moi auprès de Benton, répéta Wesley d'une voix impérative.

Gerridge se ressaisit.

— Il est ici, monsieur. (Il désignait du doigt un petit

bâtiment attenant à l'immeuble où se trouvaient les bureaux.) Il faut que je retourne là-bas. Nous déménageons les archives, pour le cas où le feu s'éteindrait.

— Très bien. Allez-y. (Wesley se tourna vers Julie.) Venez avec moi.

Il leur fallut enjamber de longs tuyaux et franchir les grosses flaques d'eau huileuse qui s'épalaient sur le ciment, avant d'atteindre la petite maison. Ils trouvèrent Benton, allongé à même le sol, la tête soutenue par un manteau en guise d'oreiller, une couverture jetée sur lui. Près de lui était assis un agent qui se dressa lorsqu'ils entrèrent.

— Je suis Howard Wesley. Puis-je lui parler?

— Oui, monsieur. Il est très mal. Il a les jambes brûlées. On l'emmènera dès que l'ambulance sera là.

Wesley s'approcha du corps immobile, et Julie demeura en arrière.

— Salut, Hugh! dit-il en s'agenouillant auprès de lui. Benton ouvrit ses yeux pâles.

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix faible. Wesley?

— Oui. Etes-vous gravement blessé?

Le visage de Benton se crispa. Ses fortes dents blanches mordirent sa lèvre inférieure. Il ne parla pas tout de suite, puis les mots affluèrent, comme un torrent de douleur et de désespoir.

— Je voudrais ne pas avoir fait ça. Je voulais prendre ma revanche, mais dès que j'ai vu les flammes s'élever, j'ai compris que j'avais tort. Tout ce travail! J'ai essayé d'éteindre le feu, mais les flammes ont fini par me submerger. J'ai cru que c'était la fin.

Il ferma les yeux et ajouta :

— J'aurais préféré cela.

— Vous guérirez. Nous faisons tous des choses que nous ne devrions pas faire. Le regret est ce qu'il y a de pire. Moi aussi, je regrette certaines choses. C'est pourquoi je vous comprends. Nous sommes sûrs de nous au moment où nous faisons le mal; ce n'est qu'après que nous comprenons combien nous avons été stupides.

— Oui, vous avez raison. Je regrette, Wesley, je regrette sincèrement.

— Nous avons passé de bons moments ensemble à construire tout ça, hein? dit Wesley en souriant. C'était votre œuvre autant que la mienne.

Benton leva les yeux sur le visage pâle et fatigué.

— Je ne m'attendais pas à vous l'entendre dire. C'est chic de votre part. (Un frisson parcourut son corps mince et il serra les poings.) J'ai l'impression que mes jambes sont encore dans le feu.

— On va vous soigner. L'ambulance ne va pas tarder.

— Sans Blanche, nous aurions pu nous entendre tous les deux, dit Benton, dont le visage ruisselait de sueur.

— Oui... Blanche. (Wesley se redressa.) Je veux jeter un dernier coup d'œil sur le laboratoire. Je voulais vous voir d'abord.

— Vous avez quelque chose de changé, dit Benton d'une voix faible. Je ne sais pas ce que c'est? N'est-ce pas vos yeux?

— Ne vous tourmentez plus pour cela. Ne vous tourmentez plus pour rien. Au revoir, Hugh. (Wesley se pencha et lui tendit la main.) Vous guérirez.

Benton s'agrippa à cette main.

— Je n'aurais jamais cru ça. Je croyais que vous alliez me haïr. Je me suis conduit comme un imbécile. Je regrette. Oh! comme je regrette!

— Au revoir! répéta calmement Wesley en dégageant sa main. (Il se tourna vers la porte.) Julie...

L'agent les regardait avec curiosité.

— Venez avec moi, Julie.

Elle vint près de lui.

Au-dehors, on entendit un grand fracas : un des murs du laboratoire venait de s'effondrer. Ils demeurèrent un moment côte à côte, au milieu de la fumée et de la chaleur, à se regarder.

— Rentrez à la maison. Le taxi vous attend, dit Wesley. Demain, allez trouver Dawson et remettez-lui ma déclara-

tion. Cela mettra Gleb hors de cause. Faites bien attention en vendant les fourrures. Vous devriez ne manquer de rien. J'espère que vous trouverez le bonheur, Julie.

Elle le regardait avec stupéfaction. Elle avait du mal à entendre sa voix parmi le rugissement des flammes.

— Qu'allez-vous faire?

— Ne vous faites pas de souci pour moi. Voici Gerridge. Gerridge, voudriez-vous accompagner Miss Holland jusqu'à son taxi.

Là-dessus, Wesley s'éloigna d'un pas rapide.

— Où va-t-il? cria Julie, brusquement effrayée. Arrêtez-le! Il ne faut pas le laisser partir!

Elle se lança à la poursuite de Wesley, mais Gerridge la tira en arrière.

— Ce n'est pas prudent!

— Lâchez-moi! cria-t-elle.

Et, se dégageant brusquement, elle se mit à courir.

Wesley avait disparu derrière le bâtiment occupé par les bureaux. Lorsqu'elle arriva au coin de cet immeuble, la chaleur la frappa au visage comme un soufflet. Elle fut prise dans un tourbillon de fumée et d'étincelles, et fut obligée de reculer.

Des pompiers, abrités derrière un autre corps de bâtiments déversaient de l'eau sur la fournaise. Tout à coup, l'un d'eux se mit à crier. Il avait vu Wesley se diriger vers le laboratoire en flammes. Deux autres pompiers quittèrent leur abri pour se lancer à sa poursuite. Ils n'allèrent pas bien loin. La chaleur atroce les faisait reculer. Wesley, lui, ne semblait pas s'en apercevoir. Il marchait, les mains dans les poches, la tête haute. Julie, les mains abritant son visage, le suivait des yeux; elle vit ses vêtements se consumer, puis tout à coup, d'étroites langues de flammes léchèrent ses poignets et ses chevilles. Elle se cacha le visage en poussant un cri.

Gerridge aperçut encore Wesley environné par les flammes. On entendit un grand fracas déchirant et toute la masse de bois et de métal enflammée s'affaissa, dérobant

Wesley aux regards. Une longue flamme brillante jaillit à l'endroit où il se trouvait un instant auparavant.

v

Munie de la lettre qui l'autorisait à prendre les fourrures, et de la déclaration de Wesley à la police, Julie savait exactement ce qu'elle avait à faire. Le procès de Harry devait commencer le lendemain : ce serait donc un sauvetage de dernière minute, le genre de choses dont on imagine qu'elles n'arrivent qu'au cinéma. Harry, elle en avait la certitude, n'oublierait jamais que c'était elle qui l'avait sauvé de la potence. Mais, avant d'aller au secours de Harry, elle décida de prendre possession des fourrures. Ensuite, elle verrait Dawson. Il était indispensable qu'elle ait d'abord les fourrures. Elle se sentirait beaucoup plus d'assurance si elle portait le renard bleu. Dawson serait impressionné, et, après la façon cavalière dont il l'avait traitée autrefois, elle tenait à ce qu'il fût impressionné. Après avoir lu la déclaration de Wesley, il serait obligé de lui laisser voir Harry. Elle supposait que ce dernier devrait être jugé pour vol, mais elle lui promettrait de l'attendre. Il supporterait vaillamment la sentence, se disait-elle, s'il savait qu'elle l'attendrait à la porte de la prison, le jour de sa libération. Cette pensée la rendait sentimentale; elle versa même quelques larmes en imaginant la scène : Harry, frissonnant de froid, franchirait les énormes grilles; la neige (elle avait décidé qu'il y aurait de la neige) poudrerait de blanc son mince pardessus; et elle, couverte de fourrures, bien à l'abri dans une grande voiture, le prendrait tendrement dans ses bras.

Wesley était complètement sorti de son esprit. Sa mort était pour elle l'aube d'une vie nouvelle. Elle avait passé quelques heures pénibles après l'avoir vu entrer dans les flammes, mais son esprit était si plein de Harry qu'elle ne tarda pas à l'oublier. Ce n'était pas comme si elle avait eu

de l'affection pour lui, raisonnait-elle. Il s'était servi d'elle pour arriver à ses fins et ne méritait aucune pitié. Ce qui la faisait enrager, c'était la pensée qu'elle n'avait pas de revenu assuré. Elle ne pouvait lui pardonner de l'avoir ainsi frustrée au dernier moment. Mais, du moins, elle avait un capital. Elle se rappelait avoir entendu Mme French déclarer que les fourrures valaient trente mille livres. C'était comme si elle avait gagné le gros lot du sweep-stake irlandais! On pouvait faire un tas de choses avec trente mille livres. Et puis, il y avait les bijoux. Les diamants atteignaient un bon prix en ce moment. Elle en tirerait pas mal d'argent. Elle décida de ne pas dire à Harry que Wesley lui avait donné les bijoux, elle lui parlerait seulement des fourrures. Elle déposerait les bijoux dans une banque, au cas où quelque chose n'irait pas. Elle n'était pas absolument sûre que Harry et elle s'accorderaient. « Il faut qu'une femme soit prudente », se disait-elle.

La déclaration de Wesley à la police innocentait complètement Harry Gleb. Il expliquait comment il avait persuadé Blanche de rentrer à la maison avec lui : dans le taxi, il lui avait cherché noise à propos de Benton, et laissé entendre que ce dernier avait une aventure amoureuse avec Julie. Blanche, connaissant la faiblesse de Benton, avait mordu à l'appât. Wesley lui avait raconté que Benton avait l'intention de retrouver Julie dès que Blanche et son mari seraient partis pour le théâtre. Il n'en fallait pas davantage. Blanche ne s'arrêta au théâtre que le temps qu'il fallait pour boire un verre, puis Wesley et elle revinrent chez eux par le métro, et pénétrèrent dans l'immeuble par l'entrée du garage. Pendant que Blanche ouvrait la porte, Wesley, demeuré dans l'ascenseur, tira sur elle et jeta l'arme dans le hall. Il avait fermé les portes de l'ascenseur une fraction de seconde avant l'arrivée de la police. C'était risqué, mais il avait réussi. Le revolver, écrivait-il, appartenait à un soldat américain dont il donnait le nom et le numéro matricule. Il lui avait acheté l'arme

deux ans auparavant, et il était certain qu'on n'aurait aucune difficulté à retrouver sa trace.

Tout en marchant le long de Piccadilly, Julie serrait étroitement contre elle l'enveloppe contenant la déclaration. Cette enveloppe représentait la vie de Harry. C'était plus encore : c'était son bonheur futur. Si elle la perdait, rien ne pourrait sauver Harry. Elle crispait ses doigts sur l'enveloppe et se demandait s'il ne serait pas plus prudent de prendre un taxi et de se faire conduire tout de suite au commissariat de police de Kensington, pour être sûre que rien n'arriverait au précieux papier. Elle savait qu'elle serait magnifique avec le renard : une vraie star. Elle glissa donc l'enveloppe dans son sac à main et se mit à la recherche d'un taxi.

Pendant que la voiture l'emportait à toute allure en direction de Knightsbridge, elle continuait à bâtir des châteaux en Espagne. Les fourrures valaient trente mille livres. Bien sûr, elle ne les vendrait pas ce prix-là; mais si elle en tirait vingt mille livres, que de choses elle pourrait faire avec cet argent! Si Harry voulait rester à Londres, comme ce serait amusant de chercher un appartement et de le meubler de façon qu'il soit prêt pour le jour de sa libération. Au moment où elle choisissait la couleur de la chambre à coucher, le taxi s'arrêta devant Park Way.

Elle était un peu gênée à l'idée de rencontrer le concierge; mais elle s'était tourmentée bien inutilement : il était allé déjeuner et son assistant n'avait pas encore pris son poste. Elle trouva le hall complètement désert.

Personne ne la vit ouvrir la porte de l'appartement des Wesley et y entrer. Pendant quelques secondes, elle resta dans le hall, tout près de la porte, tendant l'oreille. C'était étrange de se retrouver là, de revoir la tache brune presque effacée sur le tapis, de sentir de nouveau le parfum tenace de Blanche qui imprégnait encore l'atmosphère.

D'un pas rapide, elle gagna la chambre de Blanche, ferma la porte, débrancha les sonneries d'alarme. Puis elle ouvrit le coffre, éteignit la lumière qui actionnait la cellule

photo-électrique, et s'arrêta quelques instants à contempler les fourrures. Elles étaient à elle maintenant, elle pouvait en faire ce que bon lui semblait. Ce fut un instant de triomphe. Mais elle n'allait pas oublier les bijoux. Jusqu'alors, il ne lui avait jamais été donné de voir la collection complète; à cette pensée, elle eut un frisson de plaisir. Eux aussi représentaient beaucoup d'argent.

Elle écarta les fourrures et pénétra à l'intérieur du coffre. Elle posa son sac sur le meuble contenant les bijoux. Elle s'aperçut alors, à sa grande déception, qu'elle n'avait aucune idée de la façon d'ouvrir ce meuble. La porte lisse et polie ne présentait aucune serrure apparente, mais il y avait, au beau milieu, un bouton noir. Elle l'effleura des doigts, les sourcils froncés, puis elle appuya fortement.

Il y eut une brusque aspiration d'air et les portes se refermèrent en claquant.

On la trouva quatre jours plus tard. Ce fut Dawson qui se demanda tout à coup si, en allant recueillir les dépouilles des Wesley, elle ne se serait pas fait prendre au piège du coffre. Quand on réussit enfin à ouvrir les portes, on la trouva couchée sur le sol, recouverte du renard bleu qu'elle avait tant convoité; dans sa main crispée, elle serrait les aveux de Wesley. Il était trop tard pour qu'on pût quelque chose pour elle. Harry, lui, eut plus de chance. Il s'en tira avec dix-huit mois. Par une étrange coïncidence, il neigeait le jour où il fut relâché, mais aucune femme élégante ne l'attendait; il ne rencontra qu'une soldate de l'Armée du Salut qui faisait la quête et lui brandit sa boîte sous le nez.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Carré Noir

- UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 1
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 4
12 CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 5
TRAQUENARDS, n° 6
QU'EST-CE QU'ON DÉGUSTE, n° 7
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 8
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 9
C'EST LE BOUQUET, n° 10
VIPÈRE AU SEIN, n° 11
PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 12
C'EST MA TOURNÉE, n° 16
LA CULBUTE, n° 17
LÂCHEZ LES CHIENS, n° 18
LE DÉMONIAQUE, n° 19
LA PETITE VERTU, n° 20
DANS LE CIRAGE, n° 21
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 22
POCHETTE SURPRISE, n° 23
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 24
AU SON DES FIFRELINS, n° 25
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 28
UN HOMME À L'AFFÛT, n° 29
DU GÂTEAU, n° 30
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 31
TU SERAS TOUT SEUL DANS TON CERCUEIL, n° 32
UN TUEUR PASSE, n° 33
DOUZE BALLES DANS LA PEAU, n° 34

UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 35
LE CORBILLARD DE MADAME, n° 38
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 39
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 40
RETOUR DE MANIVELLE, n° 41
GARCES DE FEMMES, n° 42
PARTIE FINE, n° 43
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 44
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 45
EN CREVANT LE PLAFOND, n° 46
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 48
ELLES ATTIGENT, n° 50
FAITES DANSER LE CADAVRE, n° 52
SIGNÉ LA TORTUE, n° 54
MÉFIEZ-VOUS, FILLETES!, n° 60
TRAITEMENT DE CHOC, n° 64
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 66
MISE EN CAISSE, n° 68
DÉLIT DE FUITE, n° 69
TIREZ LA CHEVILLETTE, n° 71
UN ATOUT DANS LA MANCHE, n° 73
RIEN NE SERT DE MOURIR, n° 76
PAS DE MENTALITÉ, n° 78
IL FAIT CE QU'IL PEUT, n° 79
ET TOC!, n° 87
EVA, n° 95
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 102
À VOUS LE PLAISIR, n° 103
EN TROIS COUPS DE CUILLER À POT, n° 107
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 108
OFFICIEL, n° 114
EN GALÈRE, n° 120
L'HÉROÏNE D'HONG KONG, n° 128

LE DENIER DU COLT, n° 133
TROP PETIT MON AMI, n° 139
CHANTONS EN CHŒUR, n° 144
CAUSE À L'AUTRE, n° 150
LE ZINC EN OR, n° 153
SIMPLE QUESTION DE TEMPS, n° 155
TUEUR DE CHARME, n° 157
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 160
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 173
À PIEDS JOINTS, n° 199
JOKER EN MAIN, n° 208
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 211
ON REPIQUE AU JEU, n° 231
QUI VIVRA, RIRA, n° 242
PLANQUE-TOI À LA MORGUE, n° 269
MEURTRES AU PINCEAU, n° 289
QUESTION DE FLAIR (*inédit*), n° 301
TU CROIS PAS SI BIEN DIRE (*inédit*), n° 326
LA GRANDE FAUCHE (*inédit*), n° 350
FILE-MOI UNE COUVERTURE (*inédit*), n° 378
PASSEZ UNE BONNE NUIT (*inédit*), n° 405
TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE (*inédit*), n° 431
C'EST PAS DANS MES CORDES (*inédit*), n° 474
ÇA IRA MIEUX DEMAIN (*inédit*), n° 499

*Impression Bussière à Saint-Amand (Cher),
le 1^{er} février 1986.*

Dépôt légal : février 1986.

1^{er} dépôt légal dans la collection : juin 1972.

Numéro d'imprimeur : 182.

ISBN 2-07-043058-8./Imprimé en France.

37076